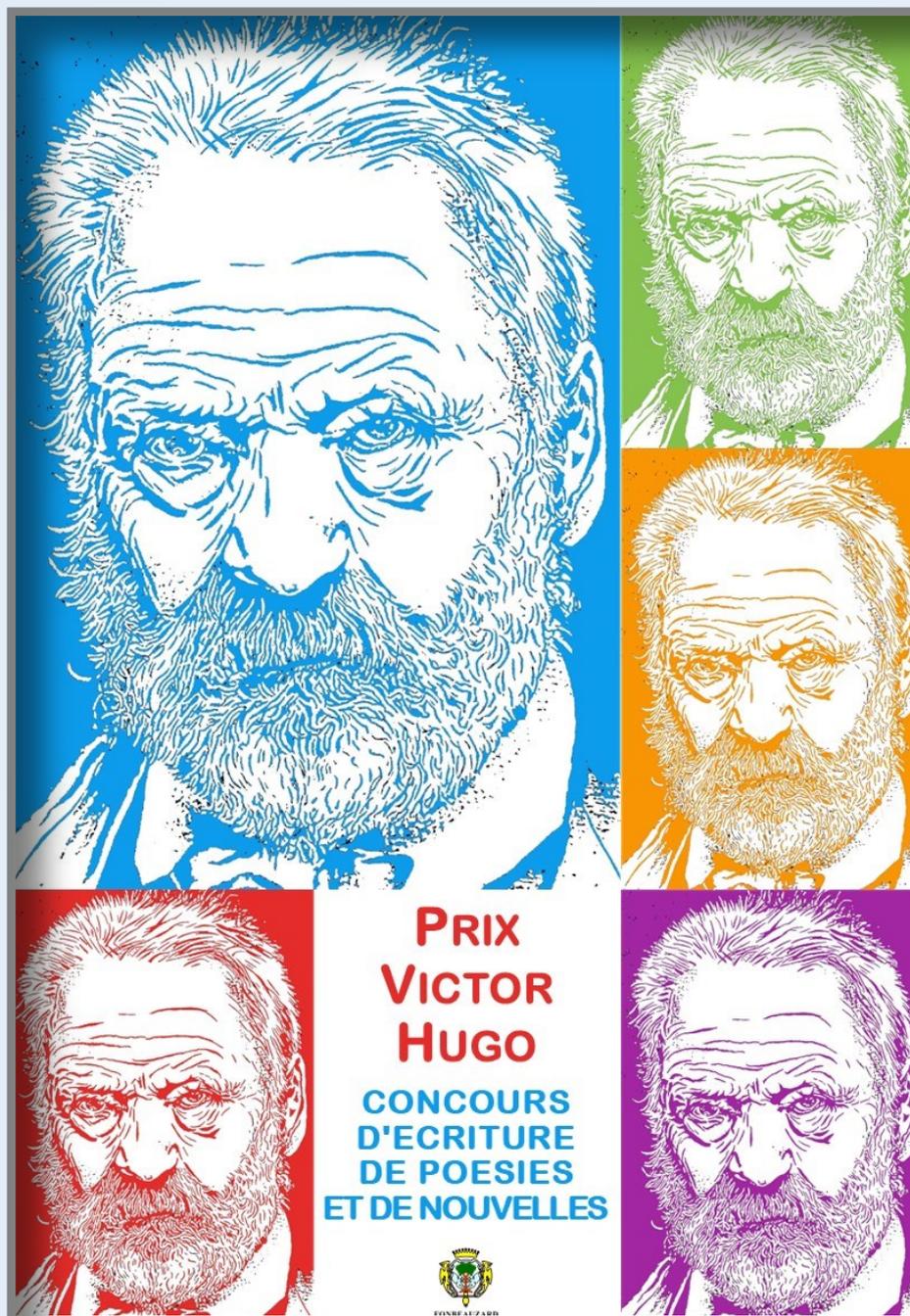


# RECUEIL DE NOUVELLES



GRAND CONCOURS D'ECRITURE DE LA VILLE DE FONBEAUZARD

## PRIX VICTOR HUGO

EDITION 2023

## THÈMES

### **SUJET N°1 :**

Créez une histoire à partir des 10 mots suivants :

*Tik-Tok / Pyramide / Coincer / Obscurité / Escarpolette / Détestable / Connexion  
Porte-fenêtre / Champagne / Vent*

### **SUJET N°2 :**

Imaginez une suite à ce texte :

*« Un beau matin, ou plutôt un sale matin, oui, oui, un vraiment sale matin, quand les hommes ouvrirent l'œil, ils se rendirent compte qu'il se passait quelque chose de bizarre. Pas du bruit, pas de rire, pas de gazouillis, rien du tout. »*

### **SUJET N°3 :**

Belle ou effrayante, racontez une nuit qui vous a marqué(e) ou inspiré(e).

## MEMBRES DU JURY

**ALEXANDRE** Carmen,

**CHACON** Nathalie,

**DJÉLAOUI** Catherine,

**LABAT** Sylvette (*animatrice d'atelier d'écriture*),

**LASGLEIZE** Céline,

**LOZANO** Karine (*librairie « Les Passantes »*),

**Mignot** Mélanie (*élue*),

**THÉAUX** Sylvie,

**ZAHM** Jacqueline.

**BIGOT** Jean-Louis,

**VILLATE** André (*élu*),

**VILLÉGA** Bernard.

## À SAVOIR

Les lauréats ont été récompensés avec des trophées humoristiques liés au contenu de leurs œuvres, au lieu des titres traditionnels.

# NOUVELLES

## APRES LA FIN DU MONDE

Un beau matin, ou plutôt un sale matin, oui, oui un vraiment sale matin, quand les hommes ouvrirent l'œil, ils se rendirent compte qu'il se passait quelque chose de bizarre. Pas de bruit, pas de rire. Pas de gazouillis. Rien du tout.

En fait ils ne savaient pas que la fin du monde venait de passer. Et moi Julia j'en faisais partie. Ce matin là, un silence trop calme m'avait laissé dans un sommeil profond. Quand je fus enfin réveillée, il n'y avait plus rien. Ni maison, ni personne. Je me rendis alors à la place du village pour dénicher des informations. Le maire de la ville voisine était présent et tous les habitants de la banlieue de Berlin. C'est là que j'appris que la fin du monde était arrivée. Plusieurs explosions ont eu lieu aux 4 coins du monde à Londres, Tokyo, Mexico et Dubaï. Ces explosions ont tout détruit, les hommes, les animaux et les végétaux. Il y a peu de survivants comme moi et quelques 500 hommes sur Terre. Ces explosions dites naturelles par le maire étaient en fait causées par l'homme.

C'est ainsi que d'un jour à l'autre toute ma vie bascula. Depuis, je suis dans un clan parmi 4 : Les Lynx, le mien, les Ice, les Fauves et les Aba. On pourrait croire que dans cette nouvelle vie de clan, nous étions unis les uns les autres mais non, c'est tout le contraire la vie est plus rude plus les jours passent. Une peur y est constante. Au début j'avais du mal avec cette nouvelle vie ; je venais de tout perdre : ma famille, ma maison, ma ville et mes affaires. Il n'y a qu'une seule chose que je n'avais pas perdu, ma vie. Parfois je crois que j'aurais préféré la perdre plutôt que de vivre dans l'angoisse mais, si j'ai survécu, ce n'est pas pour rien.

Le fait de vivre en clan est très strict, la moindre infraction nous coûterait cher c'est-à-dire notre vie. J'ai déjà songé à partir pour être libre. Mais libre est synonyme de seule. Et seule je ne peux pas survivre. Vivre en clan c'est aussi se faire la guerre. Ce n'est pas pour gagner du territoire mais pour avoir de la nourriture car celle-ci se fait très rare. Nous vivons dans des cabanes en bois.

On a chacun un rôle que l'on doit effectuer chaque jour.

Comme j'ai 13 ans je suis cuisinière. Maintenant je suis adulte car à partir de 10 ans nous sommes majeurs. Mais chaque jour nous avons un peu moins à manger. Je savais que si nous ne changions pas, les ressources déjà rares s'épuiseraient. Il nous fallait une solution. C'est là que m'est venue une idée, le soir dans mon lit, une motivation empêchant mes larmes de couler. C'était le premier soir où je ne regrettais pas ma vie d'avant même si au fond de moi j'aimerais que tout cela soit un rêve et me réveiller. Mes yeux se ferment, je déroule mon plan pour un monde plus beau.

Je me réveille motivée mais stressée. Je courrais un risque avec ce que j'allais proposer mais si on ne trouvait pas vite une solution, la fin de la fin du monde arriverait, il n'y aurait plus que le néant. Cela ne doit pas arriver, je suis prête à me sacrifier. Je sonne la cloche pour réunir les 50 personnes du clan. Quand je vois que tout le monde est là, je prends la parole :

« Cher clan des Lynx, je tenais à vous réunir pour vous proposer quelque chose, mais d'abord, qui aime cette vie ? »

2 personnes levèrent la main : le chef et le sous-chef du clan.

« Bien, la plupart des personnes rêvent d'un monde meilleur alors j'ai une idée, réunissons les 4 clans pour former une seule ville !

Ne plus vivre dans l'angoisse, cultiver des champs, élever les animaux ! Ensemble nous pouvons y arriver !

Qui est avec moi ? ».

48 bras se levèrent. Le chef n'avait pas l'air convaincu puis me propose un marché :

« Julia, si tu arrives à réunir les 3 clans ici en moins d'un mois je te laisserai faire ce que tu voudras. Mais si tu échoues, tu seras bannie à vie de ce clan et si tu cherches à revenir tu seras exécutée sur-le-champ !

J'accepte ! »

Nous nous serrons la main. Me voici engagée, je n'ai pas le droit à l'erreur. Rentrer dans un clan après sa formation est très difficile.

Je passe je l'espère ma dernière nuit dans l'horreur. Je ne sais pas ce qui m'attend, la vie ou la mort ?

Dès que l'aube arrive, je pars. Je me mets en route en direction du clan des Ice. Je marche kilomètre après kilomètre...

### 2 jours plus tard

Je suis en train de mourir de froid. Ma peau de sanglier ne me protège pas assez. Je me réfugie dans une grotte et allume un feu.

Je ne peux plus faire marche arrière. Des gouttes glaciales coulent sur mes joues. Je sors de la grotte et m'approche d'une falaise. J'hésite un long moment. Rester sur le bord ou m'élaner vers la falaise ? Quel est le pire ?

Sur un coup de tête, je recule et commence à courir vers le vide. Au moment de sauter, je m'arrête net. J'entends des petits cris sous la neige. Plus je recule du bord, plus je les entends. Je creuse dans la neige et un animal blanc cristal ouvre un œil puis l'autre. C'était un bébé renard polaire. Pendant l'explosion, il a dû se réfugier mais finalement rester coincé. Je le prends dans mes bras pour le réchauffer et je comprends qu'il m'a aussi sauvé la vie. Le voir blotti dans mes bras me redonne confiance et l'envie de créer un monde nouveau. Je vais garder ce petit renard. J'ai déjà son nom : Espoir.

Nous avons enfin trouvé le clan des Ice. Après de longues heures de négociations, ils acceptent de rejoindre mon clan. Ma prochaine destination est le clan des Aba. Ce qui m'effraie, c'est que leur clan a la réputation de soit adorer quelque chose soit détester et tuer la personne. Je dois bien présenter les choses. J'ai une chance car je connais ce qu'adore les Aba : les animaux. Espoir est ma seule arme à leur égard. Si je leur dis que nous aurons des animaux de compagnie autrefois sauvages je peux arriver à les convaincre. Espoir est avec moi, c'est rassurant. Je suis plus motivée que jamais.

### 2 jours plus tard

Je commence mon discours :

« Chers Aba, je voulais vous parler de notre nouvelle façon de vivre. Pour vous, est-ce une vie ? Nous avons fait du mal et des animaux le subissent. Regardez ce renard, il m'a sauvé la vie. Alors à nous de sauver humains et animaux ! Rejoignez mon clan pour une vie meilleure pour tous ! »

3 secondes de silence puis un tonnerre d'applaudissements. Je suis sauvée, ils ont tous adoré. Après leur avoir donné la carte pour rejoindre mon clan, je pars en direction du clan que je redoute le plus : les Fauves. Je suis très proche du but.

### 5 jours plus tard

Non. Non et Non. Je ne peux pas finir comme ça. Je suis dans une prison au clan Des Fauves. A mon grand étonnement le clan avait beaucoup plus de ressources que les autres. Je venais de finir mon discours mais les habitants du clan des Fauves avait l'air inquiet. Ils ont tous regardé leur chef : il était fou de rage.

Mon heure a sonné, je vais être dévorée par une panthère. Il ne me reste qu'une heure à vivre. Me voici sur le poteau au milieu de l'arène. Dès que je vois la panthère libérée de sa cage, je pleure toutes mes larmes car se sont les dernières que je verserai. Je vois la panthère s'approcher. Je ne crois plus à la gentillesse des humains. Mais peut-être ai-je une chance avec les animaux ? La panthère est à 5 mètres de moi. J'essaie une dernière chose. Je tends ma main tremblante vers la panthère et lui dis entre 2 larmes : « Je t'en supplie, épargne-moi, s'il te plaît ! »

Elle n'est plus qu'à 20 cm de ma main. Je ferme mes yeux pour ne pas voir la scène. Mais par miracle la panthère se frotte contre ma main, tel un gros chat. Avec ses dents pointues elle arracha mes liens. Quand je vois le chef s'approcher de la panthère je l'assomme directement sous les applaudissements du clan. Cette panthère s'appellera désormais Sauveuse. Je comprends pourquoi le clan des fauves était voleur, ils avaient peur du chef. Maintenant qu'il est assommé, tout le clan part en direction du mien en criant de joie. Moi aussi je pars, sur le dos de Sauveuse et Espoir dans mes bras. Direction la belle vie.

## 28e jour du mois

J'ai réussi ma mission, j'ai ramené les 3 clans ici au 4e. Je vais devoir faire mon dernier discours pour débiter un nouveau monde. Je marche gaiement dans l'allée menant à la cabane qui m'était réservée pour me préparer.

Le chef m'y attendait et me dit : « Julia, tu as réussi, je te laisse faire ce que tu veux, tu peux aller derrière cette porte pour te changer. »

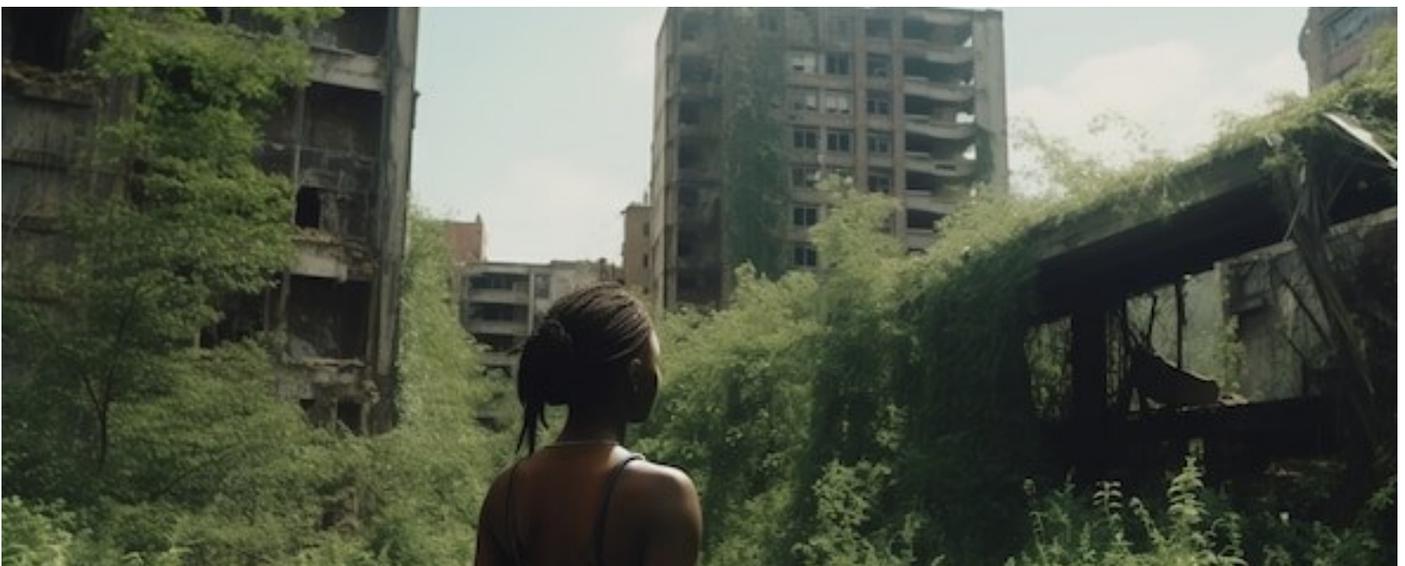
J'ouvre la porte puis soudainement j'entends un gros « CLAC ». Oh non ! Le chef venait de m'enfermer puis me dit : « Julia merci ! Maintenant je serai tout puissant régnant sur les 4 clans ! Ne t'inquiète pas, tu pourras entendre mon discours ! Aller, j'ai un peuple à diriger ! »

Comment ai-je pu être aussi naïve de le croire. Je ferme les yeux et son discours commence : « Bonjour, vous devez être étonné de me voir ici mais cette jeune fille, Julia, n'est que ma messagère et se met bien trop souvent en avant alors que cette idée vient de moi ! Maintenant que vous êtes ici, nous allons élire un roi. Je pense pouvoir l'être puisque cette idée vient de moi. »

Par malheur, le peuple approuva. Mon chef allait régner comme dictateur. Je tape de rage contre les barreaux de la prison. Cette fois-ci mes 2 animaux ne peuvent rien faire pour moi. J'étais tellement proche du but. Je hurle et Sauveuse et Espoir comprennent la détresse de mon cri. Ils se blottissent contre moi. Je pleure en silence tout en me remémorant toutes mes étapes. Je remarque que je n'ai jamais baissé les bras. J'ai toujours trouvé une solution au sort qu'on m'accordait. Je dois résister mais comment ? Je pense aux instants passés avec ma famille. Je fais défiler toute ma vie devant mes yeux. Mais à un moment, je perçois un souvenir flou. Ce souvenir est cette prison, cela devient net. Cette prison est celle d'un château que je visitais souvent avec ma mère. J'avais trouvé un passage secret. Je me mets à le chercher, trouve une trappe dans le sol et la traverse sans réfléchir avec mes 2 animaux. La trappe mène sur la scénette du clan. Quand je monte, tout le village est encore là. Je prends la parole et dénonce mon chef. Toutes mes amies me soutiennent et entraînent leur clan avec elles. Tout le monde est maintenant contre le chef. Très lâche, il s'enfuit loin et on ne saura jamais où ! Tout le village m'applaudit. J'en suis nommée maire du village Heureux.

La vie y est depuis bien mieux qu'avant. Les ressources ont augmenté, les plantes ont poussé. Le monde est retrouvé. Espoir et Sauveuse sont ce que j'ai de plus précieux, je ne les remercierai jamais assez. C'est ainsi que s'achève l'ère de l'horreur et commence l'ère de la vie, la vraie vie.

## **ACQUIER ELISE (11 ans)**



## BÊTISE HUMAINE ET AUTRES ÂNERIES DU MÊME CRU...

“Un beau matin, ou plutôt un sale matin, oui, oui, un vraiment sale matin, quand les hommes ouvrirent l’œil, ils se rendirent compte qu’il se passait quelque chose de bizarre. Pas de bruit. Pas de rire. Pas de gazouillis. Rien du tout.”

*Cette phrase m’avait intriguée à tel point que j’étais prête à tout lire d’un coup pour enfin terminer ce vieux journal, trouvé dans le grenier de ma grand-mère. Elle avait hérité d’une maison de famille dans l’Aisne, au beau milieu de la campagne. Installée dans le grand chêne à côté de la maison, je lisais ce journal depuis une bonne heure déjà, et j’étais passionnée par l’histoire de Pierre le berger. Il ne me restait plus que quelques pages et rien, pas même ma grand-mère qui criait mon nom à tue-tête pour me débusquer, ne pouvait me déconcentrer.*

« Je repoussai ma couette et sortis de mon lit, dans le même état de délabrement que la toiture de la bicoque. Je m’habillai au milieu d’un étrange silence. Au rez-de-chaussée, mon père et mon oncle se préparaient déjà à franchir la porte. Dans le fauteuil à bascules aussi vieux que lui, mon grand-père marmonnait de vieilles expressions connues de lui seul, une pipe à la main.

Lorsque je fus prêt, j’embrassais ma mère et sortis de la maison, perdu au milieu des champs. Je fis le tour du domicile jusqu’à un enclos où des vaches attendaient patiemment que je leur ouvre le portillon. Elles sortirent en gambadant gaiement. Notre petite troupe s’éloigna à travers les cultures de betteraves et de blé, puis des pâturages verts où les vaches remplissaient déjà leurs estomacs, vidés par la nuit.

Les oiseaux ne volaient plus dans le ciel et les petits mammifères et reptiles avaient disparu. Je passais quelques heures à guider les vaches entre les champs et les forêts.

Le soleil était absent et l’air était lourd. Étrangement, l’atmosphère aussi. Au village, les passants semblaient attendre quelque chose ; ou le craindre...

La terre tremblait et on entendait au loin un bruit sourd et régulier ; comme si une centaine d’hommes marchaient en rythme...et c’était le cas. Je me rapprochai pour mieux distinguer ce qui sortait de la forêt. Ce que je découvris fut un choc. Des centaines d’hommes armés et alignés, le visage grave ou arborant une expression désespérée.

Certains villageois rejoignaient le régiment sous le regard embué de leur famille. D’autres donnaient des provisions aux soldats qui étaient désormais sur la place du village. Je saisisais des bribes de conversations sans que mon cerveau n’arriva à les analyser correctement. Mais je compris une phrase « Dire que nous sommes en guerre contre l’Allemagne ... ». A cette pensée et à l’évocation du mot guerre, j’eus l’impression de tomber dans un gouffre sans fond. Comme si une main invisible me tirait vers le fond. Mon petit paradis de calme et de tranquillité venait de se fracasser contre un mur infranchissable : la guerre...

J’avais mis un moment à réfléchir correctement et à comprendre les conversations que j’avais entendues plus tôt : « L’Est sera le plus touché. » « Nous allons crouler sous les bombes, il faudra fuir... » « Tout ça pour une histoire d’assassinat... » « Ce n’est pas rien tout de même » « Mon Louis part demain avec le deuxième bataillon » « Combien de temps va durer cette guerre ? » « Combien de victimes va-t-elle faire ? » « Pourquoi nous ? » ...

Les heures passaient sans que je ne m’en rendis compte. Sous le choc je m’étais recroquevillé sous un arbre en m’imaginant les pires scénarios possibles. Le jour déclinait petit à petit laissant dans le ciel des traînées de rouge d’orange et de rose. Si, un autre jour, j’avais regardé le ciel avec admiration, ce jour-ci, la beauté me laissait un goût amer en bouche. J’avais fini par me lever et décider de rentrer les vaches.

Pendant que je marchais, des centaines de pensées pessimistes et parasites défilaient dans mon esprit à une vitesse fulgurante. Des images du village et de ma maison, détruits, des hommes morts sur les champs de batailles, des femmes attendant désespérément leurs maris... Et si tout ça devenait vrai ? Combien de temps allait durer cette guerre ?

Le temps de penser à tout ça, j'aperçus ma maison au bout du petit sentier. Je fis le tour de mon logis pour rentrer les vaches puis me faufilai dans la cuisine par la porte de derrière.

Alors que je rangeai mes affaires, j'entendis la voix de ma mère s'élever à travers la cloison qui séparait la cuisine du salon :

« Enfin Joseph, qui va s'occuper de payer les impôts et la nourriture si tu pars ? Comment va réagir Pierrot ? Il n'a que quatorze ans. Il a besoin d'un père, d'un modèle.

- Arrête de l'infantiliser Marie ; il est grand et débrouillard. Et pour l'argent c'est François qui va s'en occuper. Je dois y aller, il en va de mon devoir de patriote. Aies confiance, je serai vite de retour.

Le silence s'installa. On n'entendait que les sanglots de ma mère et le grincement du vieux fauteuil à bascule. Puis mon grand-père se leva et dit à ma mère :

« Ma fille, ton mari doit partir à la guerre, il faut se faire une raison. Et s'il n'y va pas, qui va y aller ? Surement pas moi je suis trop vieux, François ne peut pas avec sa patte en moins » J'entendis la jambe de bois de mon oncle frapper le sol en signe de frustration « et Pierrot n'est pas majeur... »

Sans réfléchir, je grimpais dans le grand chêne qui accueillait tous mes soucis. La conversation que j'avais surprise repassait en boucle dans ma tête et je ne pus, à ce moment-là, en tirer qu'une conclusion : mon père allait partir à la guerre !

Au repas, je n'étais plus qu'un fantôme. Je ne parlais pas, je ne mangeais pas et mes yeux se baladaient en l'air pour éviter à tout prix ceux des adultes. Eux, essayaient de me faire parler mais je ne répondais que par des hochements de tête. Le repas se termina dans un silence pesant. Je montais dans ma chambre sous le regard inquiet de ma mère.

Je m'endormis vite, fatigué par les émotions de la journée. J'aurais pourtant dû passer le plus de temps possible avec mon père mais le courage me manquait pour parler de la guerre et des batailles à venir. Je m'endormis, le cœur rempli de regrets.

Lorsque je me réveillai, le soleil n'était pas encore apparu et on pouvait apercevoir les dernières étoiles dans la voûte céleste. Mais malgré l'heure, j'entendais du bruit qui provenait d'en bas. Je perçus le léger grincement de la porte, qui se fermait doucement puis un silence de mort s'installa. Mon cerveau étant embué, je mis du temps à comprendre que cette porte s'était refermée sur mon père, partant à la guerre sans grande chance d'en revenir. Je sentis mon cœur dégringoler de ma poitrine à mon estomac puis se tordre pareil à un vulgaire chiffon que l'on essore. Je n'avais même pas pu lui dire au revoir et je regrettai déjà de ne pas lui avoir adressé tous les mots qu'il méritait. Je le regardais partir le long du sentier jusqu'à ce qu'il eût disparu dans l'horizon et n'eût plus fait qu'un avec le ciel... »

*Voilà comment cela se terminait, une scène triste et émouvante causée par la bêtise humaine et d'autres âneries du même cru. Seulement il manquait quelque chose à cette histoire ; quelque chose de très important. Je descendis de ma branche à la vitesse de l'éclair puis je courus jusqu'au salon. On dit que les fantômes reviennent hanter les vivants car ils ont des regrets ou qu'ils n'ont pas terminé quelque chose sur Terre. Alors pour que Pierre put se reposer auprès de son père sans regrets, je terminai cette histoire pour lui. Je saisis mon stylo plume et je marquai, sur la dernière page du carnet, ce mot qui terminait la belle histoire de mon ancêtre. Ce mot qui n'était autre que :*

*Fin*

**LACOSTE ANOUK (11 ANS)**



## LE JOUR AVANT LA NUIT

Indifférente à cette journée de mai douce et lumineuse, elle s'active déjà depuis plusieurs heures. Là, elle étend du linge sur des fils bien tendus entre deux poteaux bien enfoncés. Travail réalisé avec soin comme le poulailler voisin, conçu tout en hauteur pour le bien-être des volailles et leur sécurité, si original que les paysans du coin sont venus le découvrir. Inconsciemment, elle se réchauffe à ces signes de sa présence à lui.

Elle avance dans sa tâche tout en gardant un œil sur sa petite qui s'aventure toujours trop près de la mare et de ses canards. Son aînée est déjà partie, elle marchera un long moment avant de retrouver les deux frères de la ferme voisine. Ils partiront ensemble vers le village, vers l'école. A midi, ils y resteront. Une employée de la mairie, leur servira une soupe épaisse préparée par ses soins.

Voilà qu'elle note du mouvement sur la route qui mène à la ferme. Elle s'arrête, attend encore une minute et distingue deux gendarmes dans leur uniforme d'été, beige clair qui arrivent à bicyclette. Ils posent leurs machines contre le mur et saluent. L'un parle, l'autre acquiesce.

« Alors, ma petite dame, vous êtes toujours là. Pourtant, on vous a avertie : « ils » peuvent venir, une nuit, mettre le feu à la ferme et repartir, la frontière est si proche. Partez, pensez à vos filles et descendez à Perpignan, vous y serez en sécurité. »

Elle les fixe sans répliquer, exaspérée par la rondeur bienveillante du ton alors que les mots si violents vrillent son cerveau.

Peut-elle avancer, qu'elle doit liquider le troupeau, tenter de vendre les agneaux au meilleur prix, se débarrasser des outils ?

Après un dernier conseil, un dernier coup d'œil aux alentours, ils repartent.

Elle reste là, jeune et robuste mais pantelante à l'intérieur. Pour ne pas s'effondrer, pour rester vivante, elle décide : « Cette nuit, je veillerai, en entretenant le feu pour ne pas m'endormir. »

Pour commencer, elle rentre le tas de bûches nécessaires qu'elle dépose près de la cheminée puis reprend ses tâches quotidiennes, nombreuses, parfois pénibles pour une femme. La journée avance, pour ne pas être prise de court, elle prépare déjà la lampe à acétylène. L'interrupteur qu'on tourne presque machinalement pour une lumière éclatante c'était dans une autre vie.

Elle s'installe devant une grosse pierre, accomplit rapidement les gestes habituels, comme un automate, la tête pleine de ce qu'elle a entendu ce matin, le front barré par l'angoisse et surtout muette, muette au-delà du supportable. L'opération est longue : il faut séparer les deux corps de la lampe, un pour le carbure débité en fragments, l'autre recevra l'eau qui en tombant sur le carbure produira l'acétylène.

Mais avant, elle permet à sa fille aînée, restée près d'elle pour l'occasion, de plonger ses doigts dans la fine soie de la cendre de la veille, encore tiède.

Il reste à rentrer les chèvres qui se sont lentement rapprochées, broutant encore. Mais dans l'étable, il en manque une, La Noire, prête à mettre bas. Alors elle repart, dans les taillis, insensible à la merveille du soleil couchant rosissant les Albères. Elle revient, l'agneau nouveau-né dans ses bras, pour que la mère suive. C'est fini ! Rentrons !

A l'intérieur, éclairée par la lumière bleue de la lampe, elle nourrit ses filles, écoute distraitemment l'aînée lire « sa » page avec assurance et sans erreurs. Elle ne voit pas non plus la cadette s'accrocher au rebord de la table pour suivre des yeux le trajet de l'index sur la ligne.

Subitement, une image la traverse et la voilà qui grimpe à l'étage, prend « la paillasse » bruissant d'enveloppes de maïs et la balance au sol. Les filles hurlent de joie et inventent aussitôt de nouvelles cabrioles avant de se calmer et de s'endormir sur le drap frais tendu par leur mère.

Maintenant, elle peut s'asseoir face au feu, juste une flammèche rouge qui émerge entre deux bûches. Tout est tranquille, seuls montent les bruits familiers des bêtes qui s'agitent et rêvent.

Dans sa tête c'est encore pire, un bouillonnement de pensées contradictoires. Elle s'interroge, cherche à donner du sens à cette visite matinale : peut-être en savent-ils plus qu'elle, et si elle rencontrait l'avocat ? Inutile ! Lui aussi, lui conseille de partir.

Un moment, elle envisage la solution « Pauline ». Pauline, son amie qui élève seule sa petite fille lui a déjà proposé de prendre la cadette chez elle à Perpignan mais pas l'aînée, trop dissipée à son goût. Non ! Pas se séparer ! Puis elle cesse de penser, sa vue se brouille, elle tente d'ajouter une bûche, y renonce et sombre.

Quand elle émerge, le feu est éteint et le jour s'invite par les volets mal ajustés.

Elle ouvre grand sa porte, fixe l'horizon et pleure.

**SABATE Paquita**

\*\*\*\*\*

## **LE JOUR AVANT LA NUIT**

Ma nuit dure toujours. Je ne sais quand elle a commencé. Quel maudit jour a enfanté ma nuit ? Quelqu'un a-t-il vu le jour de mourir sur ma nuit ? Je cherche des indices, je tâtonne, je questionne. Où m'avez-vous vue pour la dernière fois ? Quel dernier soleil a arrosé mon dernier jour ?

Il me faut être plus directe. Quelqu'un ici sait il où j'habite, comment je m'appelle ?  
N'ai-je jamais fait une escale chez vous ? Ai-je un port d'attache ? quelqu'un, un homme qui me cherche ?

Ma nuit dure toujours. Je suis une aveugle qui voit, je suis une sourde qui entend, aucun des accents qui m'atteignent ne me sont familiers. Je ne connais personne et je sais tout le monde.

Ma nuit dure toujours et j'appelle le jour. Le voile noir qui recouvre le monde ne s'est pas déchiré. Je le griffe, je le taillade à longueur de ténèbres mais les rares lueurs qui l'émaillent ne créent qu'un kaléidoscope d'inconnues, un ciel noir étoilé de lucioles qui ne signifient rien, rien que l'infini du vide. Je suis l'hôte éperdu d'une nuit qui ne veut pas finir, je suis l'invitée rebelle d'un désert noir qui se refuse à me donner une lumière.

Ma nuit est un cauchemar sans fin et le badinage éhonté des indices trompeurs me replonge dans la détresse alors je cherche, je tâtonne, je questionne. Qui suis-je ? J'ai essayé tous les masques, j'ai tâté de tous les rôles, je demeure un personnage en quête d'auteur, je suis nue sur la scène. Qui me donnera un habit, un soulier à ma taille et à moi ?

Ma nuit dure toujours et je supplie le jour. Je sens que je me meurs de toutes ces ombres, de ces dissimulations étouffantes. Qui apaisera ma soif de reconnaissance en me découvrant l'aube d'un jour nouveau ? Qui ouvrira le ciel de ma vie pour que j'y puisse à nouveau exister ?

Ma nuit dure toujours. Je cherche, je tâtonne, je questionne. Je ne veux pas de caresse, je ne veux pas qu'on me brosse un portrait idéal. Je veux qu'on me redonne mon identité. Je suis quelqu'un ou je ne suis personne ? J'étais bien quelque part avant le no man's land ? J'ai bien vécu quelque chose avant de n'être rien.

Ai-je été douce et tranquille ? Ai-je été insatisfaite et violente ? Ai-je mené une vie flamboyante et me suis-je brûlée à ma seule énergie ?

Ma nuit dure toujours et je supplie le jour.

**FAU Michèle**

# LE TIK-TOK DE LA PYRAMIDE

Dans l'obscurité profonde de la nuit, une étrange pyramide surgissait du désert aride. Ses contours majestueux se dressaient comme des sentinelles oubliées, gardiennes d'un passé mystérieux. Des hiéroglyphes complexes, gravés dans la pierre ancienne, narraient des histoires perdues depuis des millénaires. L'atmosphère semblait vibrer d'une énergie inconnue, attirant les âmes avides d'aventure et de découvertes.

Un groupe d'explorateurs téméraires se tenait devant cette énigme architecturale. Parmi eux se trouvaient des archéologues, des historiens et des chercheurs passionnés par les secrets de l'histoire humaine. Leurs yeux brillaient d'excitation et de curiosité face à cette opportunité rare d'explorer les mystères de la pyramide.

Le vent soufflait doucement, agitant les cheveux et les vêtements des explorateurs. Un souffle presque mystique, porteur d'une promesse d'aventure et de révélations. Leur connexion avec la nature environnante semblait renforcée, comme si le vent les guidait vers l'entrée.

Ils franchirent le seuil, pénétrant dans un labyrinthe sombre de couloirs tortueux et de chambres oubliées. Chaque pas résonnait sur les dalles de pierre, rompant le silence séculaire qui habitait ces lieux sacrés. Les archéologues allumèrent leurs torches, projetant des ombres dansantes sur les murs ornés de symboles ésotériques.

Au fur et à mesure qu'ils avançaient, le tic-tac régulier d'une horloge antique résonnait faiblement dans l'air. C'était comme si le temps lui-même s'était arrêté dans cette enceinte mystique, suspendant le passé et le présent dans une harmonie étrange.

Une porte-fenêtre entrouverte attira leur attention. Les rayons de lune pénétraient à travers les carreaux de verre, projetant une lumière faible mais réconfortante sur le sol en pierre. Un membre de l'équipe s'approcha et observa le paysage nocturne qui s'étendait au-delà de la pyramide. L'obscurité du désert était brisée par un voile d'étoiles scintillantes, formant un spectacle céleste d'une beauté saisissante.

Pendant ce temps, un autre membre de l'équipe remarqua une étrange sculpture représentant une escarpolette, suspendue à une poutre ancienne. Leurs pensées furent emplies d'images d'enfants qui se balançaient autrefois dans la cour, riant et jouant dans l'innocence d'un temps révolu.

Cependant, cette vision idyllique fut rapidement éclipsée par une atmosphère détestable qui s'installa subitement. Une présence invisible semblait planer dans l'air, un soupçon de danger tapi dans l'ombre. Les membres de l'équipe ressentaient des frissons parcourir leur échine, mais leur détermination à percer les mystères de la pyramide demeurait intacte.

Ils continuèrent d'explorer les chambres adjacentes, qui semblaient s'enfoncer plus profondément dans les entrailles. Les murs étaient ornés de fresques anciennes, racontant des histoires de pharaons, de divinités et de rituels sacrés. Les chercheurs s'arrêtaient régulièrement pour étudier les détails complexes de ces œuvres d'art, cherchant à déchiffrer leurs significations cachées.

Tout en avançant, un des membres de l'équipe heurta une étrange sculpture en forme de pyramide. Coincé entre deux pierres, il réalisa que cela n'était pas un simple accident. Il semblait que la pyramide elle-même était animée d'une volonté mystérieuse de dérouter les explorateurs, de tester leur détermination.

Le temps semblait s'étirer à mesure qu'ils progressaient dans les dédales. Les jours et les nuits semblaient se fondre en une seule entité, une continuité intemporelle qui défiait toute logique. Les secondes semblaient coincer dans un étrange ralentissement, comme si le temps était capturé dans une vidéo Tik-Tok qui aurait été manipulée.

Puis, une révélation survint lorsque l'un des chercheurs découvrit une petite salle secrète. Elle était éclairée par une lumière tamisée, provenant d'une ouverture dans le plafond qui laissait filtrer les rayons du soleil. Au centre de la pièce trônait une table de pierre, sur laquelle reposait une bouteille de champagne, intacte malgré les siècles écoulés.

Les chercheurs se regardèrent avec émerveillement et émotion. C'était comme si cet endroit caché était un sanctuaire, un lieu où le temps n'avait pas d'emprise. Avec respect, ils décapsulèrent la bouteille et versèrent le précieux liquide dans des coupes, levant leurs verres pour célébrer cette découverte extraordinaire.

Soudain, un mécanisme caché fut activé, faisant vibrer les murs de la salle secrète. Les portes se refermèrent brusquement, plongeant les chercheurs dans l'obscurité totale. L'atmosphère se chargea d'une énergie mystique, et le tic-tac de l'horloge antique se fit entendre plus fort, marquant les secondes qui semblaient s'éterniser.

Paniqués mais déterminés, les explorateurs cherchèrent une issue. Leurs mains tâtonnèrent dans l'obscurité, cherchant une poignée ou un mécanisme pour ouvrir les portes. L'esprit d'équipe et la solidarité les unissaient dans cette épreuve.

Finalement, l'un des chercheurs découvrit une petite encoche dissimulée dans un coin de la salle. Avec un soupir de soulagement, il tourna la clé qui s'y trouvait, libérant les portes et révélant une sortie vers la liberté.

Le groupe émergea de la pyramide, épuisé mais rempli d'un sentiment d'accomplissement. Les épreuves qu'ils avaient traversées les avaient transformés, leur ouvrant les yeux sur les mystères cachés du passé.

Alors qu'ils s'éloignaient, le vent caressa leurs visages, apportant avec lui les murmures des anciens. Ils se regardèrent, comprenant que cette expérience avait transcendé les frontières du temps. La pyramide, avec son obscurité et ses énigmes, avait laissé une empreinte indélébile dans leurs esprits et leurs cœurs.

Leur aventure était terminée, mais leur soif de connaissances et de découvertes persistait. Ils savaient qu'il existait encore de nombreux secrets enfouis, attendant d'être révélés par les esprits intrépides qui oseraient défier les énigmes du passé.

Ainsi, les explorateurs repartirent, porteurs d'une nouvelle compréhension et d'une connexion profonde avec l'histoire de l'humanité. Ils étaient prêts à affronter de nouveaux défis, à explorer de nouvelles contrées, avec le souvenir de cette pyramide énigmatique gravé dans leurs âmes.

**CEZERAC Gilles**



# INFLUENCEUSE

« Visitez la pyramide de Khéops ! » clame le prospectus posé sur la table de nuit de l'hôtel à côté d'un verre de Champagne à moitié vide et d'une boîte de boules quies. La porte-fenêtre ouverte laisse passer à travers la moustiquaire l'air frais de l'aube. Cette fraîcheur relative sera vite remplacée par la moiteur et l'humidité, plus habituelles à cette période de l'année.

Dans le lit double, emberlificotée dans le drap, une forme humaine se tortille et un bras jaillit à l'air libre, un bras fin mais musclé au bout duquel une main part à la recherche du téléphone portable qu'elle ne trouve pas.

- Bon sang, il est où ce foutu téléphone ?

Une jolie fille surgit des draps, comme une sirène échouée sur une plage de l'Atlantique. Elle est brune, des cheveux mi-longs, un corps fin et longiligne, drapé dans le drap, et des yeux bleu azur qui détonnent un peu par leur limpidité. La propriétaire de ces deux beaux yeux se penche et de la main, tâtonne le long du lit. Ses doigts fuselés se resserrent autour de la coque de son téléphone dernière génération.

- Enfin, te voilà, dit-elle à haute voix, allons-y !

Elle réanime l'objet et après s'être passé la main dans les cheveux et vérifié que le drap laisse voir juste ce qu'il faut de sa poitrine pour ne pas être censurée, elle lance son appli préférée et se met à enregistrer sa première vidéo de la journée à destination de ses followers en espérant que la connexion de l'hôtel ne la lâche pas en plein tournage :

- Ciao mes Loulous ! Me voici sur place, je suis prête à visiter la fameuse pyramide de Khéops ! Tout le monde la connaît, vous avez dû la découvrir au collège, mais peu d'entre vous l'ont visitée alors je vais faire ça pour vous aujourd'hui, rien que pour vous mes chéris ! Suivez-moi toute la journée et pour ceux qui découvrent seulement ma page, n'hésitez pas, abonnez-vous, il faut cliquer sur la petite croix rouge à droite de votre écran !

Elle met fin à l'enregistrement et jette un coup d'œil satisfait à son nombre de followers. Tout va bien, ce nombre est en constante augmentation depuis qu'elle ose se dénuder un peu dans ses vidéos. Eh oui, plus vous en montrez, et plus vous êtes célèbre dans cet univers numérique qui ressemble beaucoup à une jungle.

Bien réveillée, elle saute à bas du lit et se précipite dans la salle de bain. Une douche sous une eau tiède, un passage obligatoire devant la glace avec sa trousse à maquillage, une queue de cheval ornée d'un beau chouchou rouge écarlate, et la voilà prête pour sa deuxième vidéo. Elle rouvre Tik-Tok et se lance :

- Coucou mes chéris, me voici parée pour l'aventure, qu'en dites-vous ?

Elle promène son téléphone tout autour d'elle, s'attardant sur son top qui met ses seins en valeur et ses longues cuisses bronzées dégagées par le bermuda en jean troué en plusieurs endroits de façon à laisser entrevoir la chair plus tendre du haut de ses cuisses.

- Allez, maintenant petit déjeuner et on se revoit tout à l'heure, devant l'entrée de la fameuse pyramide de Khéops ! Soyez prêts mes amis et en route pour l'aventure !

Elle prend son temps et profite à fond du petit déjeuner de l'hôtel qui, comme dans tous les hôtels de cet acabit, est copieux. À l'heure du départ, elle est fin prête, appareil photo en bandoulière, le visage, les bras et les jambes tartinées de crème solaire, lunettes de soleil, sandales Louboutin, sac à main Dior dans une main et une bouteille d'eau fraîche dans l'autre. Elle adresse un sourire radieux aux autres membres du groupe et ravie, elle s'installe dans le car, prête à affronter les trois heures de route nécessaires pour se rendre sur le site.

Elle n'observe pas le paysage mais passe tout son temps sur les réseaux sociaux : Tik-Tok, bien sûr, afin de contrôler une énième fois son nombre de followers, puis Instagram où elle publie quelques photos de son arrivée en Egypte et des vues de sa chambre d'hôtel. Elle se doit d'être à jour si elle veut gagner sa vie en voyageant et en incitant les jeunes à acquérir des produits dont les marques se trouvent savamment distillées dans toutes ses publications. Soudain, les conversations autour d'elle s'interrompent tandis que le car s'arrête : l'ombre gigantesque de la pyramide de Khéops les surplombe, majestueuse, impressionnante. Les membres du groupe descendent et elle leur emboîte le pas, son téléphone à la main.

Elle ne peut s'empêcher de frissonner : un détestable petit vent s'amuse à lui donner la chair de poule. Le groupe de touristes se met en marche derrière le guide qui a fini de donner ses consignes de sécurité. Confiante même si elle n'a rien écouté, elle emboîte le pas tout en filmant ce qui l'entoure pour les internautes. Après un escalier interminable, l'entrée de la pyramide apparaît soudain, percée à même le flanc de la structure en pierre : elle lui fait l'effet d'une bouche grande ouverte sur l'obscurité. Les personnes devant elle s'engouffrent une à une dans cette gueule inquiétante. Lorsque vient son tour, elle lance un dernier sourire à son téléphone et franchit le pas.

Un souffle d'air frais passe entre ses jambes et remonte le long de sa poitrine : elle a froid. L'obscurité est profonde mais elle aperçoit la lueur d'une torche devant elle. Rassurée, elle se dirige vers cette lueur réconfortante. Lorsqu'elle y parvient, le guide termine ses explications :

- Restez groupés, marchez les uns derrière les autres sans vous laisser distancer, ne déviez pas du chemin que je suis et si vous avez un problème, appelez-moi. Nous allons d'abord aller voir la chambre souterraine puis nous monterons pour découvrir la chambre de la Reine. Êtes-vous prêts ?

Tout le monde acquiesce avant de se mettre à la queue leu leu. Toujours en dernière position, elle filme la scène des gens qui s'éloignent afin de rester le plus près possible de la lueur de la torche brandie par le guide. La galerie très étroite descend en pente douce. Elle s'arrête, se retourne, sourit à son téléphone et fait plusieurs selfies tandis que derrière elle la lueur s'estompe. Lorsqu'elle réalise qu'elle s'est laissée un peu trop distancer, la peur s'insinue en elle et la force à courir. La pente s'accroît, elle croit discerner la lueur de la torche mais soudain, elle trébuche, heurte violemment la paroi en pierre, rebondit en arrière sous le choc et s'écroule en lâchant son téléphone et son sac.

Elle remonte doucement à la surface. Sa tête est douloureuse, elle sent un liquide chaud couler le long de son menton. Ses seins comprimés lui font mal. Elle se soulève et tente d'ouvrir les yeux. Mais ses yeux sont déjà ouverts, elle est juste plongée dans une obscurité épaisse comme de la poix. Les seuls bruits perceptibles sont les battements de son cœur dans sa poitrine. D'une main hésitante, elle explore son corps : son nez pisse le sang, ses genoux saignent aussi. Cela lui rappelle brièvement un souvenir d'enfance : elle se revoit sur une escarpolette que son père avait installée dans le jardin et du haut de laquelle elle était tombée de tout son long avec des conséquences comparables à celles d'aujourd'hui.

- Escarpolette ? Tiens, se dit-elle, pourquoi j'utilise ce vieux mot ? Papa, lui, le prononçait souvent, mais nous, on disait simplement la balançoire. Ce doit être le choc, voilà que je me mets à me rappeler des souvenirs vieux de trente ans !

Puis la situation réelle reprend le dessus. Elle doit être dans un piteux état. Elle tâtonne autour d'elle pour retrouver son téléphone, en vain. La mort dans l'âme, elle retrouve son sac et s'efforce d'y rassembler ses affaires qui jonchent le sol. Mais toujours pas de téléphone. En proie à la panique, elle se met à hurler :

- Au secours ! Aidez-moi ! Je suis là !

Seul l'écho lui répond. Pourtant elle entend des bruits, comme des gens qui chuchotent. Alors elle décide de se diriger dans cette direction : pas question de rester coincée une minute de plus dans ce cauchemar. Au diable les pyramides, maintenant, ce qu'elle veut, c'est rentrer chez elle, en France, se faire couler un bon bain et s'y glisser voluptueusement. Mais avant de pouvoir faire ça, il va falloir retrouver la sortie ! Elle marche dans l'obscurité, un bras tendu devant elle, l'autre serré contre sa hanche qui lui fait mal. Le sang coule toujours le long de son menton et elle sent sa caresse chaude entre ses seins. Son top blanc doit être dans un bel état. Après avoir monté, la galerie est à peu près plane. Elle a croisé plusieurs embranchements et à chaque fois, elle a pris le couloir de gauche. De temps en temps, une faible lueur jaillit devant elle mais à chaque fois elle s'estompe et disparaît avant qu'elle ne puisse la rattraper. Des larmes se mettent à couler le long de ses joues. Elle renifle bruyamment et éclate de rire nerveusement : elle vient d'imaginer la tête de ses followers s'ils la voyaient maintenant !

- Et puis, pense-t-elle, qu'ils aillent au diable tous ces internautes, ils n'ont rien d'autre de plus intéressant à faire que de me suivre sur Tik-Tok ? Papa, dit-elle cette fois-ci à haute voix entre deux sanglots, papa, viens me chercher, s'il te plaît !

Elle continue d'avancer dans un état second. Elle a peur mais elle essaie de refouler cette peur qui est en train de virer à la panique le plus profondément possible. Elle doit rester debout et trouver cette maudite sortie, elle ne veut pas mourir, coincée comme un rat dans ce tas de pierres. Elle sent comme des toiles d'araignée s'accrocher à ses cheveux, puis un bruissement léger la frôle en une caresse désagréable, elle hurle, gesticule et finit par se recroqueviller contre la paroi : exténuée, elle se laisse glisser sur le sol. Vaincue, elle ferme les yeux et s'abandonne à l'obscurité.

*Article du 28 juin 2023 paru dans le journal « Le Progrès égyptien »*

*Une jeune influenceuse française retrouvée inanimée dans une galerie de la pyramide de Khéops.*

*Portée disparue depuis la veille, Joséphine G. a été retrouvée après plusieurs heures de recherche par l'équipe de secours partie à sa recherche. Elle gisait à plusieurs centaines de mètres de la chambre souterraine de la pyramide dans un état de faiblesse extrême. Elle a été conduite à l'hôpital international As-Salam du Caire où ses jours ne sont plus en danger. L'alerte a été donnée par plusieurs centaines de ses followers qui, inquiets de ne plus la voir donner signe de vie sur son compte Tik-Tok, ont alerté l'ambassade française du Caire, obligée de réagir devant l'afflux d'appels concernant cette jeune femme. Joséphine G. doit la vie à son réseau dont les membres attendent avec impatience son retour pour partager avec elle cette aventure qui aurait pu très mal se terminer.*

*Aziza Wassef, Le Caire*

**TRIGANCE Éric**



## RÊVERIES

Courir...toujours courir...Dommage que les journées n'aient que vingt-quatre heures !!! Mais enfin es ce vraiment ça la vie !! Aujourd'hui j'arrête de me mettre la pression.

Par cette belle après-midi de printemps, suite à une semaine d'activité intense, j'ai décidé de m'octroyer une demi-journée de détente. Bien sur le travail est toujours là mais pour une fois il attendra.

Bien calée dans mon fauteuil préféré, assise devant ma porte-fenêtre grande ouverte, je laisse avec bonheur le soleil me reconforter .Ah qu'il est doux de ne rien faire quand tout s'agite autour de soi !

Je prends enfin le temps d'admirer mon jardin. Les fleurs commencent à s'ouvrir les unes après les autres et mettent des touches de couleur ici et là.

Les oiseaux ne s'y trompent pas, le printemps est bien là. Leurs allées et venues incessantes vers le marronnier qui trône au fond du jardin, le bec chargé de divers matériaux de construction, sont les prémices des futures couvaisons. Je me souviens, qu'à l'automne on ramassait les marrons pour faire des bonhommes avec des allumettes .On s'amuse avec peu de choses.

Un vent léger fait osciller l'escarpolette suspendue à une grosse branche de cet arbre centenaire. Que de souvenirs, bon et mauvais, sont rattachés à cette balançoire !! Rires et pleurs font partie de la jeunesse et nous n'y avons pas échappé. Ma sœur, cette chipie, s'arrangeait toujours pour accaparer la place et se faire pousser. Il y a longtemps que je lui ai pardonné et j'aimerais tellement qu'elle soit toujours là, à mes côtés. Hélas la vie en a décidé autrement.

Pour faire disparaître ces quelques moments de vague à l'âme, je prends mon livre. C'est un bon roman policier que je prends toujours plaisir à lire. Pourtant aujourd'hui j'ai du mal à me concentrer. J'abandonne et le repose.

Après quelques minutes d'inactivité, je n'ai pas pour habitude de rester sans rien faire, je saisis mon téléphone pour faire une connexion sur mes SMS, je vérifie mes messages et constate avec délice qu'il n'y a rien d'urgent. Ma nièce m'a parlé d'un réseau social ou elle est accro qui s'appelle TIK-TOK. Voyons de quoi il retourne, histoire de m'occuper un peu .Bof...il faut bien être ado pour s'intéresser à ce genre de site ! Comment peut 'on prendre un intérêt quelconque à étaler sa vie privée de cette façon !! Pouah, je n'y vois que des choses détestables de gamines orgueilleuses coincées dans une vie sans intérêt. Vraiment, non ça n'est pas mon truc .il faut croire que j'ai pris un sacré coup de vieux.

J'éteins tout et réfléchis à ce projet de voyage pour l'automne prochain. Je me suis procuré un catalogue à l'agence de voyage du centre-ville .nous serons trois et les idées ne manquent pas...Josette rêve d'Amérique et a parlé du grand canyon, Monique aimerait faire une croisière sur le Nil pour visiter Égypte avec ses Pyramides, moi je suis tenté par un safari en Afrique. On doit se réunir ce week-end pour en décider...encore bien des palabres en perspective .il faut reconnaître que tout cela représente un gros budget et même assez conséquent et ça risque bien de finir simplement par une coupe de champagne en haut de la tour Eiffel ...qui sait... l'important c'est de passer un bon moment ensemble.

La journée s'avance et le temps devient plus frais. Le soleil descend à l'horizon. Je ne voudrais pas que l'obscurité me surprenne. Je m'extirpe de mon fauteuil toute engourdie. Je ferme la fenêtre et me retrouve dans mon petit nid douillet .cet après-midi s'achève et suis ravie de m'être octroyé ces quelques heures de farniente et de rêveries, je sens que je vais terminer cette journée en me concoctant un bon petit plat. Oui je l'ai bien mérité et il n'y a pas de mal à se faire du bien.

**LARGERON Nicole**

## LE GRAND CHAMBOULTOUT

Un beau matin, ou plutôt un sale matin, oui, oui, un vraiment sale matin, quand les hommes ouvrirent l'œil, ils se rendirent compte qu'il se passait quelque chose de bizarre. Pas de bruit. Pas de rire. Pas de gazouillis. Pas même un petit brin de vent pour faire danser l'escarpolette. Rien du tout. Nada de nada !

Jérôme se réveille brusquement, et pourtant, il est certain que son alarme n'a pas sonné, il jette un coup d'œil par la porte-fenêtre, observe, comme tous les matins, le merveilleux jardin japonais, façonné par ses mains avec tant d'amour. Une détestable impression l'envahit soudainement. Il a le sentiment étrange que quelque chose a changé, il lui semble qu'il regarde un tableau, comme si la nature avait été peinte et qu'elle ne respirait plus. Était-il en train de faire un mauvais rêve ? Ou un rêve éveillé ? Il veut s'en assurer et décide de se lever. Là, l'Inconcevable prend toute la place ; son corps reste coincé, aucune connexion avec ses membres, tout est figé. Il ne comprend pas, il ne comprend plus ! Pourtant, il pense, et s'il pense, donc il EST ! Il est vivant ! Oui, il le sent même si son corps reste inanimé. Son esprit lui parle, sa conscience est là !!! Que se passe-t-il ? Sans crier gare, son cerveau semble capter quelque chose qui voudrait se connecter à lui. Il reconnaît son ami Osman, super guide incollable sur les pyramides, notamment sur celle de Khéops, connu sur Tik-Tok pour ses vidéos étonnantes. Ils se sont liés d'amitié lors d'un voyage en Égypte il y a cinq ans.

« Osman ? c'est vraiment toi ? »

« Oui c'est moi ! Ecoute, j'ai pensé très fort à toi et j'ai eu une connexion directe, c'est dingue non ? Tu crois qu'on fait de la télépathie ? C'est inouï, c'est très bizarre, mon corps ne bouge plus, et je peux communiquer avec toi, c'est pareil pour toi ? »

« C'est pareil pour moi, c'est pareil pour moi, c'est pareil pour moi..., répète l'écho à l'infini cette phrase, dans toutes les langues du monde !!! »

« Non ! pas tous en même temps, on va devenir fous ! » s'exclame Jérôme.

Une évidence s'impose, tous les êtres humains sont dans le même bateau.

« Comment va devenir notre vie si nous ne sommes plus que des pensées ? Et la terre, quel est son sort ? Est-elle morte elle aussi ? Est-elle figée sur son axe ? Statufiée ? Comment savoir ? S'interroge Jérôme ».

Osman, grand érudit devant l'Eternel explique que chaque être humain émet des pensées, à chaque instant, et toutes celles-ci se rejoignent dans l'égrégore de la grande Conscience Collective. Elles forment un « cloud » ; les pensées, bonnes ou mauvaises, sont enregistrées pêle-mêle. Cependant, ce sont les opinions majoritaires qui prévalent et c'est ainsi que nous créons le monde dans lequel nous vivons. Imaginez-vous que si tous nous avions des envies de paix, la guerre n'existerait plus !

Jérôme intervient : « Alors c'est simple de régler notre situation, il suffit d'unir nos consciences et de réclamer que nos corps redeviennent en vie. »

A ce moment très précis, Osman interfère presque autoritairement et exige un répit pour la Terre que les hommes ont tellement malmenée depuis si longtemps. « D'ailleurs « cet arrêt sur image », dit-il, est nécessaire pour la compréhension de toutes les actions qui ont été menées depuis des millénaires. Ce sont toutes les pensées du collectif depuis des éons qui ont fait de ce monde ce qu'il est devenu. Ce soir l'humanité va plonger dans un état de stase qui va durer trois jours et trois nuits et chacun va voir défiler le film de sa vie, de ses expériences et voir ce qu'il a fait du monde sur lequel il est locataire. Vous serez plongés dans l'obscurité la plus totale, c'est ce qu'on appelle la nuit noire de l'âme. Cela semble effrayant mais il vous faut juste vous responsabiliser et mettre à jour votre conscience, élever votre niveau vibratoire et avoir des pensées positives. » Il dit également que c'est un message qu'il vient de recevoir de son Soi Supérieur et que c'était déjà écrit depuis longtemps dans les textes bibliques et spirituels. Le temps est arrivé, c'est l'heure, c'est le moment. Et c'est ainsi.

L'effet est immédiat, sans délai, un voile tombe subitement sur toute la population mondiale. Chacun fait face à sa propre conscience comme dans un grand miroir du monde et revit sa vie, étape par étape. Le processus est enclenché, chacun révise sa copie. On ne peut rien y faire, ni rien arrêter. Ce n'est évidemment pas facile pour personne, jeunes ou vieux, c'est aussi un travail de conscience collective qui se nettoie, qui se pardonne, qui s'élève. C'est le temps de la grande purification, la terre ne peut plus continuer à tourner ainsi, elle est asphyxiée, ses océans sont devenus des océans de plastique, les inégalités sont trop voyantes, son sol est dépouillé et maltraité, trop de béton, on coupe des arbres au nom d'innombrables constructions intéressées. La liste est longue...

Bref ! La Terre doit-elle disparaître ? Ou continuer d'une autre façon ? Est-ce vraiment la fin du monde ? La fin d'un monde ? Que se passe-t-il vraiment dans la galaxie ? La Terre ne tourne plus très rond. La temporalité est suspendue, l'espace-temps n'a plus de résonance, il est réduit à sa plus simple expression. L'atmosphère est pesante, accablante dans cette halte momentanée. C'est un grand chamboulement, un grand chamboulement qui s'opère, les pôles s'inversent. La Terre secoue ses puces, se réharmonise, se recentre, tourne, se retourne et finalement se décide à reprendre un axe favorable pour ne blesser aucun de ses hôtes. Elle fait son grand ménage de printemps.

Osman a la sensation que quelque chose se passe inopinément, sa conscience semble détecter de nouveau un message, une intuition, un retour dans le temps présent. Pourtant il se rend vite compte que la situation n'a guère changé, même si le film de sa vie s'est déroulé devant ses yeux et dans son âme, il a l'impression qu'une seule minute s'est écoulée. Une excitation s'empare de lui et une grosse émotion dans son cœur l'envahit en pensant à sa famille et surtout à son ami Jérôme, la dernière personne avec qui il a échangé.

Lui vient l'idée de le contacter alors il branche sa pensée et force sa conscience pour l'atteindre. Il essaie encore et encore. Cela prend du temps, pourtant il sent bien que le monde se réveille, néanmoins tout reste figé, dehors, devant ses yeux. Il aimerait tellement lever une coupe de champagne à cette « renaissance » et fêter cela avec son ami Jérôme, un reset en quelque sorte, du moins il le ressent ainsi. Il s'est préparé pour ce moment depuis si longtemps, il savait bien, lui, que cela devait arriver un jour, c'était prévu dans les astres et dans les livres. Il ne fait aucun doute pour lui que tout va changer pour le mieux mais pour l'instant il se sent bien seul. Des consciences se réveillent petit à petit.

Osman insiste auprès de Jérôme qui finalement le reçoit cinq sur cinq. Il dit qu'il se sent encore groggy par ce qu'il a vécu et pourtant son corps lui paraît plus svelte, plus aérien. Il a envie d'aimer tout le monde, comme si son cœur s'était ouvert et que des milliers de papillons et de libellules s'envolent dans le ciel.

« Oui Osman je suis là ! Ravi de pouvoir discuter avec toi. Je me sens tout étourdi, tout chamboulé et toi ? »

« Oui, moi aussi, mais tu remarqueras que nous en sommes toujours au même point, on pense mais notre corps ne bouge toujours pas, à moins que toi, tu puisses le mouvoir ? »

« Tu as raison ! Rien n'a changé, c'est dingue, et la nature est toujours aussi inerte ! »

Par surprise et lentement la Terre se met à bouger comme si elle berçait un petit enfant dans ses bras, d'une tendre douceur, calmement elle dépose un baiser à la volée et là, instantanément, une lumière blanche traverse le ciel et éclaire toute la planète d'un scintillement sublime. Les esprits ressuscitent, le flash solaire réveille les consciences.

Osman ressent son sang qui coule dans ses veines et son pouls recommence à battre. C'est une drôle de sensation mais Ô combien agréable ! La Conscience Collective goûte à cette perception merveilleuse, cela veut dire que la vie reprend ! Le pouls de la planète bat à l'unisson. C'est comme un grand éclat de rire, c'est une joie générale qui se déverse sur le globe.

La nature se réveille, les arbres agitent leurs feuilles sous le souffle léger du zéphyr, leurs troncs s'imprègnent de lumière, les marées reprennent leurs flux et leurs reflux, les oiseaux gazouillent de mille chants mélodieux, les chiens s'étirent, les chats miaulent de plaisir, les hommes...

Ah les hommes ! Les hommes sont tous déboussolés, ils ne comprennent pas ce qui leur arrive. Quelques initiés, tel Osman, sont bien sûr au courant mais la plupart des êtres humains, non. La population est très surprise, peut-être même apeurée mais tous ces gens sentent qu'ils sont vivants et pour cela ils sont reconnaissants, ils remercient car c'est là l'essentiel, c'est la VIE. Beaucoup se rendent compte combien ils sont si petits face à l'immensité de l'Univers, qu'ils ne sont juste que locataires sur cette planète. Certains se mettent à prier, à s'émerveiller de tout ce qu'ils voient autour d'eux. Il semble que la nature humaine ait pris un grand virage. Ce grand choc provoque plus d'entraide, plus d'amour pour les autres. La vie paraît plus facile. Une nouvelle vision d'un monde fait de plus de paix, de joie et d'harmonie se met en place. Le soleil brille dans le cœur de toutes ces belles âmes qui souhaitent plus que tout que la Liberté, l'Égalité et la Fraternité ne soient plus de vains mots. Un nouveau paradigme se met en place pour le plus grand bien de l'humanité. La nuit s'abat sur cette journée si spéciale et on dirait que les étoiles si brillantes ce soir, si lumineuses, si étincelantes clignotent de tous leurs feux pour participer à la fête collective des Humains. Est-ce le début pour une nouvelle aventure humaine ? Une ère inédite où le spirituel et l'amour prennent toute la place, laissant les guerres, les possessions, l'argent, le pouvoir dans les archives d'un monde révolu ? La puissance de l'amour a déjà été démontré. Qui n'a pas envie d'être aimé, de s'aimer et d'aimer les autres ? L'amour est la FORCE VITALE qui nous donne la FOI d'un monde meilleur

**JACQUES Elisabeth**



## ELI

C'était un soir de tempête comme seule la Bretagne sait en faire. Enfin, ça, c'est son côté sudiste qui parle... Aux sons des bourrasques, Manon sentait l'agitation monter par vague au creux de son ventre. Forcément il fallait que ça tombe une nuit ! C'était bien connu de tous et même ses enfants lui répéteront encore des années: Elle n'était pas du soir. Pour Manon, point d'heures interminables à profiter du silence, à lire à la douce lumière du crépuscule, à faire le bilan d'une journée de plus... Elle était plutôt « on/off », petit hamster dans sa roue qui tourne et tourne puis d'un coup s'effondre. Durant ses études de médecine elle avait du lutter pourtant lors de ses premières gardes, l'adrénaline aidant beaucoup. Les pires souvenirs naissaient toujours la nuit, qui charrie ses histoires glauques, ses personnels à bout, ses chefs qui dorment et vous abandonnent à vos propres décisions. Elle se rappellera toujours de cette nuit aux urgences de Vannes où elle a laissé sortir un patient de façon inconsciente, persuadée le lendemain et pendant des jours qu'il était mort chez lui, dans la solitude et le silence de ce traumatisme crânien mal pris en charge. En grand anxieuse qu'elle était, les nuits précédentes n'avaient que le goût de ses plus grandes peurs, abandon, perte du bébé, peur de mourir lors de l'accouchement, de ne pas y arriver, d'être une mauvaise mère, peur de devenir folle ou de faire une dépression du post-partum. Il faut dire qu'elle était alors interne en stage en service de soins palliatifs. Entre un « est-ce que je vais mourir docteur ? » auquel elle ne savait quoi répondre et un « Ne faites pas comme moi, ne travaillez pas trop et profitez de vos proches », elle était allée uriner sur son petit bâtonnet plastique dans les toilettes du service. Vincent était loin, en stage à plus de 100 km. Et s'il n'était finalement pas avec elle pour l'accouchement ?

La houle dans son tréfonds devenait de plus en plus formée. Elle le regardait respirer tranquillement mais il était temps d'alerter le capitaine, l'équipage, la capitainerie même! Elle ne s'imaginait plus rien à présent pour ce moment là, elle ne pouvait faire aucune projection, en bien ou en mal. Elle savait juste qu'il serait là et lui tiendrait la main, qu'ils vivraient cela à deux et c'était le plus important. Leur histoire avait démarré une nuit de début de printemps. Au milieu des briques roses, sous la lumière de la cathédrale, Vincent lui avait pris la main et avait eu le courage de faire le premier pas, après lui avoir ouvert son cœur.

Aux autorités compétentes, on leur renvoya qu'ils avaient un peu paniqué mais que l'orage n'était pas pour tout de suite. Est-ce alors l'hyperpression qui comme un coup d'élastique fit claquer la poche des eaux dont le liquide déferla brutalement ? Le pont était inondé et face à l'adversité un déchainement de rire la secoua encore et encore. Et plus ses muscles se contractaient sous la force du rire, plus le liquide affluait entre ses cuisses, visqueux et chaud. Finalement il fallait bien rester à l'abri et sous surveillance, c'était pour cette nuit. Pour se donner du courage, dans les moments de doute, Manon invoquait ses proches à la rescousse. La nuit était la préférée d'Olivier, son frère, qui ne manquait pas de l'aduler dans les repas de famille. Nuit tranquille, faite pour trainer, profiter ou revoir les vieux films en noir et blanc qu'il aimait tant. Manon serait l'héroïne de cette nuit, c'était sûr certain. Le scénario s'écrivait déjà dans sa tête au fil des minutes qui s'écoulaient. Elle revivait des bribes de son histoire au sons des chants de marins qu'ils s'étaient minutieusement enregistrés pour l'occasion. Dire que sa mère qui était venue spécialement pour ce moment venait de repartir... Peut être n'était-ce pas un hasard? Peut être fallait-il, après avoir eu de grandes discussions d'adulte à adulte pour la première fois de sa vie, vivre cela sans elle? Manon avait eu besoin de partir et ils avaient profiter du concours de l'internat. Elle ne se rendait pas compte que la Bretagne était si loin du sud-ouest.

Manon et Vincent allaient devoir naviguer à vue... Elle scrutait les flots, étudiait les courants, essayait de maîtriser les assauts, avait peur de démâter. Il retendait les bouts, requinquait les troupes, ils n'allaient plus dégréer à présent. Ils avaient embarqué tous les deux, sans expérience, sans connaître la destination, affronteraient blizzard, tornades et ouragans mais atteindraient l'autre rivage. L'embarcation n'avancait pas et même stagnait, les courants contraires étaient trop forts.

On lui proposa de passer au moteur mais elle voulait vivre cette aventure à la voile. On lui fit confiance et on lui montra de nouvelles manœuvres pour favoriser l'avancée. Manon, malade dans tous les types de transport, ne s'imaginait pas qu'on puisse être vagale dans ce genre de situation. Heureusement, Vincent veillait au grain, lui humidifiait puis essuyait le front. Ils étaient une sacré équipe tous les deux! Amis avant d'être amants, Vincent et Manon s'étaient questionné sur leur désir d'enfant, avaient délaissé un temps la pilule puis rebroussé chemin, la peur au ventre d'un changement de vie dévastateur. Ils n'en avaient parlé à personne, c'était leur secrète aventure rien qu'à eux. D'ailleurs, si l'aventure n'aboutissait pas, Manon avaient comme projet de partir vivre à La Réunion, elle était comme ça Manon, romanesque, il fallait que tout devienne une histoire à écrire ou à raconter. Le choix du prénom répondait aux mêmes critères et pour cela, avec Vincent, ils s'étaient bien trouvés! N'arrivant pas à trancher sur ce précieux Graal que cherchent tous les couples attendant un enfant, ils avaient convenu que l'enfant choisirait lui même son prénom. S'il naissait entre midi et minuit il se nommerait Titouan et s'il naissait entre minuit et midi, Eli.

Il fallait renoncer à toute pudeur et toute intimité, devant le manque d'avancée tout l'équipage était sur le pont, et un grand remue-ménage agitait le navire. On demandait à Manon des choses qu'elle ne comprenait pas car elle ne ressentait pas les choses en question. Elle qui était si scolaire, qui avait appris par cœur tous les guides, avait suivi scrupuleusement les cours de préparation et y avait trainé Vincent se retrouvait comme hors d'elle, impuissante. Elle n'avait finalement plus rien maîtrisé, s'était laissé guider aux sons des matelots, dans l'agitation du typhon autour. Soudain, avec l'apparition du soleil, le calme revient. Cependant personne n'était là pour lui parler de la destination, personne pour l'informer des dégâts. Perdue dans son propre corps, la seule sensation familière qui lui restait était la faim, une faim tenace qui la rendait hargneuse. Lorsqu'un jeune mousse s'approchât, elle le questionna. Devant sa réponse vague et son air penaud elle le houspilla, ce qui ne lui ressemblait pas.

C'est alors qu'il apparut, Eli, île promise et tant attendue, avec son bonnet de marin dans les bras de son père. Manon, épuisée par ses heures de tempête, démarra pourtant la plus captivante des explorations. Toute sa surface était ronde et lisse, pas de rocs saillants, d'arrêtes abruptes, de falaises vertigineuses. Le sommet n'était qu'une belle colline ondulée, un peu aplatie par la tempête passée. Sur les hauteurs une végétation touffue faite de lianes noires collées lui donnait un air de rasta man qui lui plu tout de suite, des airs de bob Marley entrant dans le cirque de Mafate lui revenaient soudain en tête. Non loin, deux lacs éblouissants où se reflétaient le plus doux des regards. Une odeur de vanille et de coco donnait envie de dévorer ses petits pieds potelés et celle d'herbe fraîchement parsemée de rosée du creux de son cou lui rappelait les bivouacs de son enfance autour des lacs de montagne Pyrénéens. L'exploration ne put durer assez longtemps, l'équipage détourna vite Manon de l'euphorie de son extraordinaire arrivée. Il fallait réparer les dégâts, vider et remplir à nouveau les réservoirs. Tout ne paraissait alors qu'une longue suite de souffrances, des petites douleurs qui auraient pu être anodines devenaient en fin de nuit une petite torture de plus, loin de lui.

Lorsque le jour se leva, contemplant Eli dans son berceau, Manon poursuivit son exploration, consciente que celle-ci durerait non seulement une nuit mais bien une vie.

**BLANC Magali**



## NICE NIGHT

« Regardez, en voilà encore une ! ». Six camions remplis de CRS nous doublent à toute vitesse, gyros allumés. Comme des oiseaux sinistres annonçant la présence de la côte, les caravanes de flics annoncent notre arrivée sur Nice., après 6h de trajet depuis Toulouse. Nous sommes le 7 Décembre 2001, depuis la veille la ville reçoit un sommet de l'union européenne pour refondre le fonctionnement de sa commission. Et nous allons grossir les rangs de la contestation, du côté des anarchistes. Dans la voiture, il y a Franck au volant, noir d'yeux et de cheveux, de casquette et de barbe, un petit sec facilement inflammable sur les sujets politiques. Je le connais à peine et le crains un peu. A côté, Simon, grand mince, des yeux bridés et une peau hâlée témoins d'une origine ultra marine, de long cheveux noirs ramenés en queue de cheval, faux indolent mais vrai réfléchi laconique. Nous avons quelques soirées et une admiration pour RadioHead en commun. Et enfin, assis à côté de moi, il y a Christophe, cheveux mi longs des petits yeux, un petit nez acéré et des lèvres fines, qui vous donnent l'impression qu'il prépare un mauvais coup. Nous avons trainé dans la même bande de jeune au lycée, avons collectionné fêtes de villages, spots bucoliques pour fumer des joints, parties de tarots et sessions d'hors-piste l'hiver : une jeunesse dans un bourg endormi au pied des Pyrénées. Le bac en poche, j'avais commencé la médecine, lui la psycho et surtout le militantisme d'extrême gauche. Les soirées où il m'invitait résonnaient des mots CNT, squats, autonomistes, Bakounine. Il m'avait fait découvrir les Red skin, antiparticules des Skinhead, guerriers libertaires, et les collisions fafs/antifafs brutales qui se produisaient dans les rues de Toulouse, l'asphalte surchauffée comme accélérateur de violence. J'étais jeune, apolitique de gauche, terriblement naïf et rêveur et Tout ces récits se nimbaient d'un romantisme héroïque. J'éluais la violence, la colère et la rage, les coups, la douleur, la peur, toute la contingence qui fondait l'engagement militant. C'est pour cela que lorsqu'il me dit, « on va à Nice pour faire le contre-sommet, faut que tu viennes, tu verras ce que c'est », je dis oui comme à un WE à la mer.

Lorsque la nuit tombe, les armures des CRS luisent d'un éclat funèbre, de la chitine sombre de scarabée belliqueux. Nous sommes à quelques rues de la gare de Nice, tout le quartier est bouclé, les forces de l'ordre veulent empêcher l'arrivée d'altermondialistes italiens par le train. Et nous, nous sommes là, dans la masse bouillonnante, pour venir libérer la gare du cordon de CRS. Cela gronde de conciliabule pour savoir comment harceler les flics, choisir les meilleurs chemins de fuite pour éviter la nasse et définir les points de ralliement ultérieurs. Mes camarades sont à leurs affaires, moi je ne comprends rien à la stratégie de guérilla urbaine, hormis cette saturation de l'air annonciatrice d'orage et de violence. Nous sommes en bas de la rue Gounod et les flics en haut sur l'avenue Thiers, nous monteront donc à l'assaut. Le cortège illégal s'élançe, et vient froter sa carapace contre le rempart bleu nuit. On piétine, on attend, on sait que ça va péter. Je suis au milieu de la foule, je rajuste gauchement un keffieh trop grand que Christophe m'a prêté pour masquer mon visage. Le tissu contre ma bouche m'opprime, la réalité du moment me devient sensible et la peur m'inonde « El pueblo unido, nunca sera vencido ». La foule scande. Christophe et Simon sont à côté de moi. « Police partout, Justice nulle part ». Ça hurle plus fort. Mouvement de houle comme si nous allions déferler. Christophe me crie « on se retrouve à la voiture si ça part en couille ». A gauche du cortège, deux excités décapitent les rétroviseurs des voitures trop bourgeoises. Soudain une détonation, tonnerre de la première lacrymo. Suivent d'autres, le nuage avance, ma gorge commence à me piquer. Le gros du cortège a reculé, mais une vingtaine restent en première ligne. Ils s'arment de projectiles, s'avancent dans le gaz, tendent leur bras loin derrière, le tronc de profil le regard levé vers la ligne des casques des CRS. Quelques pas rapides pour l'élan et leur bras claquent dans la nuit comme un bras de catapulte. Alors ils partent à reculons, leurs regards tendus sur la trajectoire de leur projectile guettant le bruit mat sur le Plexiglas des boucliers. Depuis l'arrière, je contemple fasciné, ce geste primordial et sauvage de résistance. Certains reviennent vers l'arrière, courbés par la toux, morveux larmoyants, rouges, baissent leur masque, crachent.

Certains repartent, d'autres s'enfoncent dans le cortège et d'autres les remplacent. Je crois reconnaître Franck, Avant que j'aie pu l'atteindre, il repart dans la nuée grondante des lacrymal. Sa silhouette se dissout comme un spectre. Je reste à la lisière, apeuré, paralysé par la violence, craignant les matraques. Maintenant, la nuit hurle, paroxysme de sifflements de grenades, de chocs de projectiles, de bruits de verres cassés et de slogans vibrant dans des centaines de voix excédées et rebelles. Quelque part, quelque chose brûle. Le roulement des bennes à ordures, bande originale de la barricade qui se dresse. L'espoir fou de tenir la rue, en espérant que d'autres pourront libérer la gare, aller chercher tous les militants bloqués là-bas.

Les scarabées relancent une nouvelle salve de lacrymos. Mouvement de foule, flux rapide et lent se mélangent certains courent d'autres marchent à reculons en jetant des doigts rageurs aux flics.

Je reste à l'abri dans le ventre chaud du cortège à piétiner, j'aimerais que la rage et la colère qui jaillissent autour de moi contaminent mes muscles. J'aimerais devenir un instrument de la révolte. Trouver le sens de ma présence ici et maintenant dans des gestes brutaux. Mais la peur m'emmure et pour me disculper je me dis que je suis non violent. Du bruit de verre sur ma gauche. Deux types fracassent une vitrine de banque.

Mutiler une banque, c'en est trop pour les CRS. Alors c'est la charge. D'abord le bruit des matraques sur le Plexiglas. Inexorables, les silhouettes bleues nuits surgissent du nuage, une phalange romaine sous la lune orangée des lampadaires. Mon corps me semble dérisoire face à leur armure. Je me laisse emporter par la débandade, je suis seul, j'ai perdu Christophe, Simon, et Franck. Nous courons, certains marchent vite, se retournent, dernier jet de pierre rapide, et repartent. Je ralentis, contourne une barricade en train de se former alors que les flics sont à distance. Je regarde l'ouvrage : benne à ordures, grille de chantier, panneau, caddie. Bizarrement, je pense à Delacroix rajoutant un caddie sur la Liberté guidant le peuple. Je me prépare à quitter de façon définitive quand j'entends un « Hé » brutale. « Putain viens m'aider ». Pétrifié. Je me retourne vers le camarade qui saisit une barrière pour continuer à nourrir la barricade. Je veux juste fuir, mais je l'aide nous portons à bout de bras une grille que nous jetons maladroitement au milieu des bennes renversées. Le geste me paraît dérisoire. Sur ma droite, un reporter fait des photos. Il me crie « Faîtes chier là, cachez-vous mieux le visage, sinon je ne peux pas vous shooter ». Ses préoccupations me paraissent complètement hors de propos. Mon esprit est prostré, reste mon corps qui se met à courir. Je veux regagner la voiture et que la nuit finisse. Au milieu de la rue que j'emprunte, un jeune italien, en gabardine bleu marine, se tient droit, les mains implorantes et remonte la rue à contre-courant. Il nous exhorte dans son accent chantant : « Alors quoi c'est fini ? Mais non, il faut continuer ». Il a quelque chose de Gavroche et de Corto Maltese incarnés. Malgré son charisme, je m'écarte et continue à fuir, j'ai le sentiment d'être un cafard.

On se retrouve à la voiture aux alentours de minuit. Mes collègues ont les yeux qui brillent d'excitation et de lacrymos mais l'action de ce soir est quand même un échec. Ils ont l'adresse d'un squat où nous pourrions être hébergés. Dans un quartier résidentiel, nous circulons sous la lumière des lampadaires, ce monochrome orangée, qui donne l'impression d'un grand nulle part où que l'on se trouve. J'ai sommeil, j'envie les gens dans leur lit dans les maisons cossues. Nous arrivons devant une vieille demeure bourgeoise avec des parpaings aux fenêtres. On longe un mur. Christophe toque à une planche d'OSB qui remplace une porte. La planche bouge rapidement, tractation à voix basse, puis on rentre. On longe par le côté et on tombe sur un vaste jardin. Au milieu un feu et autour des petits foyers lumineux de clope qui illuminent des visages. Au hasard des rougeoiements de cigarettes, je vois les visages, graves, tendus. Les conversations se font à voix basse mais avec des mots qui veulent être criés. La déroute de ce soir fait mal. Ils se rassurent en se disant que c'est demain que tout se joue. On se serre autour du feu. Un type surgit de la nuit, de l'autre côté des flammes. Il a un visage jeune avec des boucles brunes et des yeux clairs et tristes. Il porte une chemise blanche, un pantalon noir et des Docs, un sac en bandoulière.

De sa main droite il tient le manche de sa guitare qu'il a posé sur son épaule. On dirait le David du Caravage, Mais en lieu de la tête de Goliath dans la main gauche, il nous passe un pack de six. Mes trois camarades discutent avec d'autres personnes, ils ont l'air de s'animer. Je me concentre sur ma bière. Christophe revient vers moi, un sourire au lèvres : « On a un plan, quelqu'un a chopé une clé pour ouvrir les bornes d'incendies des pompiers. Vers 6h du matin, on va dans les quartiers bourges, on ouvre plusieurs bornes, ça fout le bordel et comme ça la manifestation aura plus le champ libre pour percer les cordons de CRS ». Je réponds « Cool ! ». Je ne le pense pas.

Il est 3 heures du matin, dans la maison enténébrée, on essaye de trouver une place au milieu des corps allongés. Dans mon duvet, je tremble, de froid, de nerfs, de peur. Lorsque je ferme les yeux les visages croisés autour du feu reviennent, leurs visages tracés en clair-obscur par les pointes des flammes, leurs yeux et leurs traits métamorphosés en une épure efficace et aiguisée de la détermination. En rêve, je les dévoile jusqu'à leur incandescence la plus pure, celle qui surgit au moment du combat. Je me sens impudique et indigne de les dévisager ainsi. Et puis le sommeil vient, une absence...

Christophe me secoue, il est 7 heures, trop tard pour le plan inondation des quartiers, j'ai trop froid pour sourire. Il reste une journée, une journée à combattre l'imposture de ma présence. La nuit blanchit lentement, Il fait un soleil gris dehors, et l'hiver est méditerranéen. Tout est trop et un écran d'irréalité flotte entre moi et le monde. A travers lui, je prendrai un café en écoutant Franck s'énerver sur la question Corse, je verrai la floraison miraculeuse des bannières d'ATTAC, de Reclaim the Street, d'Oxfam, dans le flot bruyant du cortège s'élançant à l'assaut du sommet européen et j'écouterai des basques alignés faire rouler les mots de leurs langues si fière et tonner leur makila sur un cordon de CRS inquiet. Au moment précis où je partirai pisser dans un bar, les basques et bien d'autres ouvriront les hostilités. Le patron fermera le rideau de fer et je me trouverai emprisonné dans le bar une bonne partie de la manifestation. Soulagé par ce coup du sort je retrouverai mes camarades électrisés de course poursuite, de nasse raté et de position défendue. Pendant le retour, je serai silencieux et soulagé. Bien plus tard, partagé entre admiration et doute, je saurai reconnaître en ces militants l'histoire. Non pas celle assassiné par Hegel, non pas celle stupidement inflexible de l'ordre économique libéral, mais l'agrégat chaotiques et imprévisibles qui s'ébroue sans cesse. Et pour cela, je remercie mes camarades.

**LACOSTE Julien**



## REVIVRE

*Un beau matin ou plutôt un sale matin, oui, oui, un vraiment sale matin, quand les hommes ouvrirent l'œil, ils se rendirent compte qu'il se passait quelque chose de bizarre, pas de bruit, pas de rire, pas de gazouillis, rien du tout...*

Depuis des mois son manuscrit reste ouvert à la même page, attendant une suite qui s'écrirait comme par magie, juste en s'abreuvant à la source de sa mémoire. Elle lit et relit son introduction, « rien du tout » c'est peut-être bien ce qui la caractérise aujourd'hui. Elle se sent au bout du rouleau. Quelque chose cloche, elle ne comprend pas cette fatigue qui la paralyse. Et surtout elle ne sait pas d'où lui vient cette idée ? Pourquoi réveiller cette matinée coupée du monde, maladivement silencieuse. Elle laisse son esprit vagabonder. Que s'est-il passé ce matin-là ? Ou plutôt la nuit qui l'a précédé ? C'est précisément là que se trouve l'explication. Elle en a l'intuition. Longtemps elle a voulu éviter les soucis, esquiver les souvenirs gênants, ne pas se poser trop de question. Pourtant cette sensation de déjà vu, pourtant cette lassitude, pourtant ce silence... Elle entend son cœur battre. Elle doit écrire, elle doit se souvenir, car là est sa survie. Qui sont ces ombres blanches qui la frôlent ? Est-elle chez elle ou ailleurs ? Sa maison est à vendre. Quand a-t-elle pris cette décision ? Dans sa tête les mots s'affichent, elle doit les démêler, les ranger. Elle est rentrée dans l'histoire qu'elle écrit. Mais elle ne le sait pas. Pas encore.

*Ce matin-là j'avais accepté de te revoir. J'avais marché longtemps pour t'oublier. Un an déjà nous séparait. Je t'imaginai en pleine forme, rayonnant de vie, plein de projets, sans remord, cachant ton vrai visage sous ton regard d'ange et ton sourire désarmant. J'avais marché longtemps en retournant dans ma tête les pourquoi, les comment, en remâchant les mots qui avaient jailli de ta bouche ce fameux soir. Des mots qui allaient creuser encore plus l'espace qui déjà nous séparait. Des mots que tu lançais comme des flèches vers une cible : moi. Sous la pluie, en plein vent, des mots vengeurs, assassins, rongés de haine, d'insultes, mélangeant le vrai du faux. Je n'avais rien digéré. J'avais marché longtemps. Et soudain...un beau matin le silence avait remplacé la colère. Mais un vide glacé s'était installé. La voie était libre. Mais pour aller où ? Il se passait quelque chose....*

Le temps qui passe ne fait pas de bruit, jusqu'au jour où un son résonne, une image apparaît, un détail incongru vient bousculer les certitudes, une ombre au tableau, quelque chose qu'elle n'arrive pas à définir, un arrière-goût de déjà vu, de déjà vécu s'installe dans ses pensées. Est-elle là ? Ou là-bas ? Que s'est-il passé cette nuit où tout a déraillé ? Parce que tout a déraillé n'est-ce pas ?

*Nue devant tes potes qui rigolaient ? Écoutant ces langues de fauves qui se prenaient pour des poètes « Seigneur où est Vénus que je m'enivre...paillètes et compagnie » De la poésie misogynie à peine voilée. Bien-sûr on m'avait prise pour une folle quand, pour me défendre, j'avais hurlé « Laissez-moi ! Franchement ça vous fait rire ? Avec toute cette fumée qui sort de vos cerveaux malades ! » Cette nuit-là, oui, j'avais osé me défendre, lancer des insultes, en plus du contenu d'un saladier « collez-vous ça dans vos gueules ! Laissez-moi ! Partez ! Ne me touchez pas ! Ne me touchez pas ! »*

Elle regarde le panneau « à vendre ». Un flash, elle se revoit, en pleine nature, en pleine déconfiture. Seule. Personne pour l'aider à déménager. Et cette fichue table qu'elle doit bouger, trop lourde pour elle. Et pourtant moins lourde que sa haine. Et ce bahut dont il avait vidé toute la vaisselle pour la lui balancer en riant. Elle a marché longtemps, la tête pleine d'images poisseuses, des bleus sur la peau. Des traces qui s'effaceront au fil du temps pour ne laisser que le dégoût des derniers jours. À présent la voie est libre. C'est fini pour lui, elle en est sûre. Elle a l'impression d'avoir vidé une poubelle, oui un truc qui pue, qui regorge de vomissures nauséabondes, un truc qu'il faut expulser de toute urgence. Et c'est ce qu'elle fait aujourd'hui. Écrire. Car elle écrit n'est-ce pas ? Pour en finir ?

*J'ai marché longtemps pour te retrouver et avoir le courage de te dire... Oui, te dire quoi ? Te cracher ta vérité. Le chemin qui me reste à parcourir n'est plus si long. Je m'approche, oui, je m'approche de la guérison...*

Soudain Une alarme se déclenche ! Une sirène incendie ? Un bruit qui couvre tout, ses pensées explosent en morceaux, son cerveau se liquéfie, plus rien pour se rattacher à la rive, tel un sous-marin pris au piège qui plonge, plonge, une noyée qui cherche son souffle. Autour d'elle on s'affaire, des femmes, des hommes, en blanc, des lumières bleues, des mots, des mots qui s'adressent à elle « Tout va bien madame ! Vous êtes sauvée ! Vous êtes vivante ! »

*Un beau matin ou plutôt un sale matin, oui, oui, un vraiment sale matin, quand les hommes ouvrirent l'œil, ils se rendirent compte qu'il se passait quelque chose de bizarre, pas de bruit, pas de rire, pas de gazouillis, rien du tout, alors, aux premières lueurs du jour ils découvrirent ton corps. Mort. Oui, ce matin-là j'ai trouvé la force de me défendre ! Ce matin-là je t'ai tué. Et moi je suis vivante ! A présent il me reste à recoudre ma vie déchirée, et peut-être que tout s'effacera, peut-être que mes cicatrices disparaîtront, peut-être qu'une nouvelle vie commencera, peut-être même qu'elle sera belle ! Peut-être !*

**MENGUAL Michèle**

\*\*\*\*\*

## **PING-PONG**

Allumer le moteur et avancer. Ou encore s'autoriser la marche arrière. Ou bien inventer une fin pour trouver un début. Mais surtout commencer par réfléchir. Ah ! J'adore ce moment où tout est encore possible, saisir le mot qui passe et le coucher sur le papier, pour le raturer le mâchouiller le ruminer le triturer et finir par en choisir un autre

- *Tu fais quoi ?*

- *Je travaille*

Il était une fois...Pourquoi une fois ? Pourquoi pas deux, dix, cent, cent mille fois...

L'histoire se répète...non ? Les histoires d'amour par exemple ? Et ces histoires-là se vivent et se lisent et s'enlisent très souvent, oui, s'enlisent ...s'enlisent

- *T'as bientôt fini*

- *Euh...non*

- *Tu m'aimes ?*

C'est toujours quand je cherche l'inspiration qu'elle trouve le moyen de me coincer les méninges avec ce genre de question...Alors que là, oui là ! L'important c'est de chercher, et de trouver un sujet intéressant...oui, un sujet qui va passionner mes futurs lecteurs ! Il suffit de rêver... Mais voilà j'ai perdu le fil...Revenons à nos moutons. Drôle d'expression, non ? Pauvres bêtes...Il était une fois un mouton qui s'était perdu en cherchant l'inspiration.

- *T'as pensé au Champagne ?*

- *Oui ! Euh... non ! Je travaille*

Pour fêter notre arrivée dans ce petit patelin, elle a invité les voisins. *Super idée !* C'était sans compter sur cette commande de dernière minute réclamée par mon éditeur, un discours sympa, chaleureux mais sans chichi, un gentil texte qui donnerait envie de lire, et bien sûr d'acheter des livres, un éloge de la littérature pour fêter

l'ouverture de cette nouvelle librairie, que dis-je ? De cette admirable librairie qui aidera les futurs lecteurs à voyager.

- *J'ai fait une pyramide sucrée-salée ! tu viens goûter ?*

En ce moment c'est une idée fixe. Elle s'est mise dans la tête de voyager, en vrai, pas dans les livres, *je veux voir les pyramides avant de mourir*, m'a-t-elle dit. Je n'ai pas répondu...est-ce que j'ai la tête à...Et voilà j'ai perdu la connexion ! Zut ! Retour à la case départ...Ah mais non d'un chien ! Chercher la fin...oui c'est ça finissons-en ! Une fin sympathique, qui plaira à tout le monde

- *T'as regardé la météo ?*

- *Peut-être*

- *Comment ça « peut-être » ? On a toujours cette porte-fenêtre qui ferme mal ! Et s'il y a un orage...elle s'ouvre...tu t'en fous peut-être ?*

- *Mais...Non...c'est que... Je travaille*

Elle me donne le vertige ! J'ai l'impression de voyager accroché à une escarpolette ! Balancée à droite à gauche, soumise au caprice du vent

- *T'as vu les Tik Tok ?*

- *Oui, ils dorment*

Nos deux chats sont inséparables, de vrais faux jumeaux, et ils ont la détestable habitude de s'amuser la nuit, il leur faut l'obscurité pour faire les quatre cent coups...ni vus ni connus. Le jour ? Et bien ils dorment...Curieux n'est-ce pas ? Vraiment vicieux ces chats ! Ou alors...mais oui ! C'est judicieux ! C'est ce que je devrais faire : écrire la nuit ! Pendant qu'elle dort !

- *T'as pris les billets ?*

- *Je travaille...Oui...euh non...*

Voyager ! C'est bien beau...mais on fait quoi des Tik Tok ? Seront-ils charmés de voir des chameaux ? Ces chats sont incapables de vivre ailleurs, et puis personne ne voudra les garder, trop caractériels m'a dit un ami...Alors ?... Je bosse bon-sang ! J'ai un texte à terminer ! *Commencer par réfléchir*...facile à dire. Mais plus je réfléchis, plus je pense à cette fenêtre qui ferme mal, aux courses que j'ai oublié d'acheter, aux chats qui ne supporteront ni l'avion ni les chameaux, à ce texte que je dois rendre à mon éditeur...à l'aide !

Tiens ! Ça fait dix minutes qu'elle ne m'a plus rien demandé. Comme une chanson un vent léger se lève, doux, caressant, balayant sans tergiverser fenêtre, chats, pyramides et Champagne, oui une brise me soulève tel un cerf-volant, et me fait planer sur place, faisant tourner les mots qui peu à peu se déposent sur la page blanche. Une arabesque se dessine, s'articule, les phrases s'enroulent pour dire le plaisir d'ouvrir un livre, de découvrir des personnages nouveaux, le bonheur de s'envoler pour l'Afrique ou le Chili ou encore l'aubaine de franchir la porte du voisin de palier, d'avoir la chance de partir vers un ailleurs fait de surprises, ou juste de jouer au ping-pong avec les mots...

- *Alors ? C'est fini ?*

- *Oui*

- *Non ? C'est vrai ?*

- *Qu'est-ce que tu entends par « vrai » ?*

Il faut bien que je l'asticote à mon tour. Elle m'a bien fait suer en me bousculant avec ses questions. Un peu de philosophie devrait lui faire du bien.

- *Alors ? Qu'est-ce que le « vrai » ? Comment peut-on être sûr que ce qui est fini...est réellement fini ? Allez ! Tu réponds quoi ?*

- *J'ai fait du taboulé...c'est vrai ! Tu pourras vérifier !*

- *???*

## UN VOYAGE PAS COMME LES AUTRES

Moi, c'est Lucy. C'est mon anniversaire. J'ai 60 ans. Je trouve que mon âge ne me va pas. Mon corps le combat et mon cerveau le refuse. Je suis en décalage. A l'intérieur, j'ai 30 ans avec les envies, la fougue et les douces folies qui vont avec. Quoiqu'il en soit, ça se fête tout de même ! Pas de fiesta, juste une petite réunion intime à laquelle j'ai convié mes chères amies de longue date : Nadine, Claire, Odile et Lisa, ainsi que leurs maris. Nous sommes inséparables toutes les cinq. Nous partageons les mêmes centres d'intérêts : littérature, philosophie, musique, randonnées, et les soirées festives, celles qui durent jusqu'au bout de la nuit comme celle-ci...

Bob Marley a succédé aux Stones et chante « No woman No cry ». Enthousiastes, Odile et Nadine dansent le Reggae, leur énième verre de **champagne** à la main. Claire et Lisa évoquent avec nostalgie et moult détails croustillants les concerts des années 80 auxquels nous avons assisté : Rod Stewart, Queen, Bowie, etc. Nos hommes sont affalés sur les canapés et regardent avec affection leurs chères et tendres, un sourire béat sur les lèvres. Ce sont mes amis et je réalise que j'ai de la chance de les avoir. Depuis toutes ces années, nous avons toujours été là les uns pour les autres, nous avons partagé les petites et les grandes étapes, les meilleurs moments et aussi les moins bons. Notre amitié, c'est un cadeau inestimable qu'ils me font. Je les regarde l'un après l'autre avec gratitude. Moi qui appréhendais cette soixantième année, je me sens finalement agréablement sereine. Bien-être simple et intense. J'accueille cet état de plénitude avec délectation. Je respire. Je ne pense pas à hier. Je ne pense pas à demain. Je suis ancrée dans l'instant présent comme jamais. J'entre en moi et je savoure cette énergie positive qui m'habite. Je vois mes pensées qui courent, se chevauchent, je ne les retiens pas, je les laisse filer. Le temps semble s'immobiliser dans un présent éternel. Je suis Bien.

Je ne saurais dire combien de temps je reste ainsi. Mon portable affiche dimanche 2 avril - 7h du matin. J'ai faim. Je décide de m'arracher à cette belle langueur pour aller chercher croissants et café dans la cuisine. Claire et Lisa ont rejoint Odile et Nadine et toutes se dandinent et se déhanchent, les bras faisant l'avion, insouciantes et débridées, elles crient « ça plane pour moi » avec Plastic Bertrand.

L'**obscurité** règne dans la cuisine. Je m'approche de la **porte-fenêtre** et ouvre les volets en prenant garde de ne pas me **coincer** les doigts. La lumière du jour naissant, entre dans la pièce. Ce que je vois alors est hallucinant ! C'est le Printemps et pourtant il a beaucoup neigé cette nuit, mais ce n'est pas le plus surprenant... J'observe la couleur de la neige avec stupéfaction. Rose. La neige est rose ! Un manteau neigeux façon barbe à papa recouvre les toits, les arbres, les voitures, la route. Je reste bouche bée face à ce paysage magique qui ressemble à un décor de dessin animé ! Je reviens dans le séjour et ouvre précipitamment les volets pour partager cela avec mes amis. Tous s'agglutinent à la fenêtre. La neige au Printemps, passe encore, mais cette couleur rose... Des explications farfelues s'ensuivent. Fred, le mari de Nadine, accuse l'usine chimique proche, d'avoir rejeté des substances dans l'air. Pierre qui enserme sa Lisa dans ses bras, avance que c'est un coup des russes qui auraient pulvérisé des produits suspects dans l'atmosphère. A moins que ce ne soit les Chinois, s'aventure Thierry, après tout, ils étaient bien à l'origine du Covid ! Les autres restent sans rien dire, les yeux fixés sur ce paysage à la Walt Disney.

Seule Claire accepte de me suivre pour aller voir tout cela de plus près. Après avoir enfilé un pull, nous voilà dehors à contempler ce décor étonnant. A cette heure dominicale matinale, il n'y a personne dans les rues de notre village. Je racle le capot d'une voiture avec mes deux mains et forme une petite **pyramide** avec cette matière

froide et rose. Je la sens. Je la goutte. Claire m'interroge du regard en faisant la moue, un peu dégoûtée. Je lui exprime ma déception : ni sucrée, ni collante, pas de goût de fraise, c'est bien de la neige.

Moi qui d'habitude, trouve les dimanches un peu trop calmes, vois dans ce caprice météorologique un bon divertissement ! Je sors mon portable de ma poche et filme tout ce qui m'entoure, puis poste la vidéo sur **Tik Tok** et l'intitule « la Vie en Rose » !

C'est le froid qui nous fait nous diriger vers la maison. Avant d'y rentrer, je lève les yeux vers le ciel. C'est saisissant ! Il s'est paré d'une somptueuse couleur vert anis où évoluent des nuages cotonneux de toutes formes, d'un vert plus pâle. Le **vent** qui souffle dans les feuilles ravit nos oreilles en produisant une douce musique mystique. Nous sommes séduites par cet environnement enchanteur. Ce dimanche singulier commence à vraiment nous plaire !

Tout cela est stupéfiant et pourrait être carrément déstabilisant, mais nous ne cherchons pas d'explication à ces phénomènes, tant la vie prend soudain des airs fantaisistes qui nous galvanisent. Une euphorie exquise nous gagne.

Nous rejoignons les autres dans cet état d'exaltation. Nous les trouvons tout excités devant la télévision qu'ils ont réglée sur la chaîne d'informations. Nous y découvrons avec eux des Événements extraordinaires survenus dans le monde entier depuis ces dernières heures : C'est la pluie qui surgit brutalement du sol et remonte vers les nuages à Dublin. Ce sont des centaines d'arbres à Lille qui se sont couverts de fleurs et de fruits magnifiques en une heure. C'est une rivière en Allemagne dont les eaux ont laissé place à des torrents de petits cailloux ronds qui cherchent leur chemin vers le fleuve. Ou encore les ampoules des spots de ces discothèques à Ibiza qui absorbent la lumière. Et ces images des USA où l'on voit la lune qui joue à cache avec la terre et le soleil, créant une sorte d'éclipse toutes les heures. Sans oublier ces routes en Australie où le goudron est devenu rouge flamboyant, comme si on y avait déroulé le tapis des grandes occasions ! D'autres Événements insensés, plus ahurissants les uns que les autres défilent sur l'écran. Ils bouleversent tous les repères, ils font valser les certitudes, les croyances, la logique et les démonstrations scientifiques.

Malgré tout ce qui arrive, je reste blottie dans ma bulle de béatitude. J'observe et j'écoute mes amis. Subitement, des éléments constants et rassurants du quotidien déraillent sans raison, pas d'explications à ces bouleversements. Force est de constater que nous ne vivons pas tous l'aventure de la même façon.

Lisa, écologiste militante, qui jusque-là ne disait rien, occupée qu'elle était à tester tous les alcools, explique avec emphase que ces Événements sont une des conséquences du réchauffement climatique. Élévation du niveau des mers, fonte des glaciers, événements météorologiques intenses, altération de la santé. Elle affirme que d'ores et déjà, les effets du changement climatique se font sentir et ce n'est que la partie cachée de l'iceberg, ces Événements incroyables parlent d'eux-mêmes. Elle enchaîne avec des projections dans le futur, hyper pessimistes et angoissantes. D'un naturel plutôt zen, Lisa se transforme et devient de plus en plus tourmentée, presque terrifiée, la sueur perle sur son front, ses mains tremblent. Pierre, surpris par son état, essaie de la rassurer comme il peut.

Jérôme, d'habitude posé et pragmatique, adopte des airs de prédicateur et avance soudain des thèses extrémistes de fin du monde. Également très stressé, il gesticule, s'enflamme, parcourt la pièce en tous sens. Il est comme habité, parle d'apocalypse, de vengeance divine. Je ne le reconnais plus.

Sa femme Odile le fixe, mais au lieu de le calmer, elle nous hurle que ces Événements ne sont que les prémices du Grand Effondrement inéluctable. Elle accuse les hommes d'altérer l'environnement durablement. Elle nous crie l'urgence écologique liée au réchauffement climatique et à l'effondrement de la biodiversité.

Elle invoque la crise environnementale, énergétique, économique, géopolitique, démocratique. Notre Odile si gentille, s'énerve, tremble, devient agressive et franchement **détestable**.

A l'inverse, Nadine est hilare, elle rit follement à chacune des théories terriblement anxiogènes de ces derniers. Elle les traite joyeusement d'extrémistes, de réactionnaires, de paranoïaques. Elle s'écroule sur une chaise et lève son verre à ce dimanche plein de rebondissements !

Philippe mon mari, toujours bienveillant et d'un calme olympien, essaie d'apaiser tout le monde. Il assure que nous saurons faire face aux changements de toutes natures, qu'il faut garder l'esprit ouvert, faire preuve de résilience, rester positifs, gérer le stress et chasser les peurs qui empêchent d'avancer. Il s'appuie sur l'expérience Covid, pourtant tellement inédite et qu'on a su surmonter, tant du point de vue scientifique qu'humain.

Ils acceptent sa tournée de whisky, mais tous, à l'exception de Claire et moi, s'échauffent malgré ses paroles apaisantes. Ils ne se lassent pas d'avancer des explications aux Événements, toutes plus abracadabrantes les unes que les autres. La cacophonie est totale !

Claire est assise à mes côtés. Nous sommes toutes les deux silencieuses. Bizarrement ces Événements aux limites du surnaturel n'éveillent chez moi aucune peur, aucune angoisse. Je n'y cherche aucune explication. Rien ne me surprend plus. Il s'amorce en moi comme une métamorphose. Mon esprit s'ouvre. Je sens naître un profond état de compréhension et de conscience qui crée de nouvelles perspectives sur ce que nous sommes et sur la réalité de l'existence. Je comprends que rien n'est immuable, tout peut changer, tout finit par passer, tout arrive par finir, tout finit par arriver. Je suis prête à tout voir, tout entendre, tout ressentir. Je suis en totale **connexion** avec le cosmos, avec ce qui m'entoure, avec mon corps, avec mon esprit.

Pas besoin de parler. Nous savons que nous sommes toutes deux en phase, incapables de mettre des mots sur ce qui se produit en nous et à l'extérieur de nous. Claire me montre les murs qui respirent, les bibelots qui avancent et reculent sur l'étagère. Je vois les sons. J'entends les couleurs. Je lui prends la main. Il semble que nous vivions ensemble des moments d'extase totale.

Et puis, il y a Philippe. Je vois l'amour au fond de ses yeux, celui qu'il ne me dit jamais. Il me regarde comme il ne m'a jamais regardée auparavant ou comme je n'ai jamais vu qu'il me regardait. L'union est sublime. Puis tout se brouille.

J'ouvre les yeux. Assise sur le fauteuil, je me sens un peu étourdie comme lorsqu'on saute de **l'escarpolette** après s'être trop balancé, mais je suis délicieusement bien. J'ai dû m'assoupir. Je jette un coup d'œil autour de moi. Personne. Mes amis sont certainement allés se coucher dans les chambres, Philippe aussi. Je me lève. Je vais à la fenêtre. La neige a fondu. Le ciel est bleu. Tout à l'air d'être redevenu comme « avant », pourtant rien ne l'est plus pour moi. Ma vision du monde a changé. J'ai réalisé que la réalité des choses n'est pas toujours ce qu'elle semble être. Tout s'est mis en place. Lucidité renouvelée. Je n'ai plus 60 ans. Vieillir ne signifie plus rien. Je n'ai plus d'âge. Je renais.

J'allume la radio. Les voix de John Lennon et McCartney résonnent. Ils me chantent à l'oreille : « Lucy in the Sky with Diamonds ». Je souris à ma vie, prête à en chérir chaque instant...

## FERDINAND ET LES FILLES

Un beau matin, ou plutôt un sale matin, oui, oui, un vraiment sale matin, quand les hommes ouvrirent l'œil, ils se rendirent compte qu'il se passait quelque chose de bizarre. Pas de bruit. Pas de rire. Pas de gazouillis. Rien du tout.

Enfin, quand je dis les hommes, je généralise un tantinet, parce que ce matin, il n'y en avait qu'un, errant dans l'appartement quelque peu en vrac. L'heure de potron-minet largement dépassée, Ferdinand s'était levé tard et avait encore la gueule de bois. Contrairement à ses habitudes, il s'était laissé entraîner dans la sauterie d'hier soir par ses potes, mais ne regrettait rien, bien au contraire. Tout au long de la soirée, il avait beaucoup bu et Ferdinand, développeur de jeux en ligne, introverti et pas fêtard pour un sou, n'avait franchement pas l'habitude. Il le payait maintenant avec cette impression d'avoir la tête dans un étau. Il s'en accommodait stoïquement car hier soir il y avait connu Clémence. Il avait donc consciencieusement participé à la beuverie. Surtout ne pas passer pour un solitaire névrosé aux yeux de cette superbe fille.

« Tous les mêmes ces hommes ! Rien n'a changé depuis la Rome antique. Panem et circenses : du pain et des jeux du cirque, voilà tout ce qu'ils demandent. Bonne soirée pour moi ! Si j'ai tout bien compris, le nommé Ferdinand n'a aucune difficulté avec la nourriture, par contre avec les jeux de la séduction et de l'amour, c'est plus que compliqué. Un vrai cirque pour lui de rencontrer des jolies filles, des filles qui lui plaisent vraiment. Il joue un jeu de dupes, surtout sur ces réseaux sociaux que je ne comprendrai jamais. Bien-sûr, ça n'aboutit jamais à ses espérances et il accumule les déceptions. Il envie et jalouse ces hommes charismatiques qui attirent à eux les belles femmes, ces bellâtres que l'on regarde dès qu'ils entrent quelque part. Il faut dire que le garçon manque d'aura, n'a pas la moindre once de sex-appeal et cultive une névrose grandissante et dévoreuse. Plongé dans le monde de ses algorithmes, il n'arrête pas de rêver sa vie comme un conte de fées, et s'imagine en Casanova des temps modernes, bardé d'un pouvoir de séduction hors-pair, doté de toutes les qualités du héros irrésistible. Ah ! Les hommes et leurs folles chimères inaccessibles, un réservoir sans fin à disposition. Là, je suis tombée sur le candidat idéal. Je vais me faire diablement plaisir de l'entourlouper, et à l'ancienne s'il vous plaît ! La soirée ne fait que commencer pour toi, Ferdi chéri. Et je ne compte pas m'arrêter à la soirée, foi d'Asmodée. »

Dès son laborieux réveil, Ferdinand aurait dû ressentir le bourdonnement habituel de la rue, artère passante, généralement pleine des vrombissements des voitures. Or, il n'avait prêté aucune attention à cela. Ce beau matin, il avait encore les yeux emplis des merveilleux moments qu'il avait obtenus, il ne sait comment, avec la brune Clémence. Féline au décolleté vertigineux et aux hanches chaloupantes qui l'avait instantanément attiré aussi sûrement que la flamme appâte les phalènes. Il peinait à discerner la forme suspecte du bruit ambiant, ou plutôt son manque. En clair, il était incapable d'entendre le silence. Son cerveau était saturé par deux yeux vert amande hypnotiques et du corps parfait à la féminité ardente. Hier soir la sensualité diabolique de Clémence avait frappé Ferdinand de plein fouet, et ce matin, hors de toute logique, la rumeur inexistante et inquiétante de la ville passait vraiment au second plan pour lui. Le cerveau encore dans le coton, la sonnette de l'entrée le fit sursauter. Après un moment d'hésitation, il alla ouvrir la porte et resta figé comme une statue de sel. Elle était là ! Clémence était devant l'huis.

- Bonjour Ferdi. Je vais prendre racine là. Je peux entrer ?

- Heu... Oui. Bien-sûr, bredouilla-t-il, oubliant un simple bonjour et n'osant pas l'embrasser. Tu veux t'asseoir ? Tu veux boire quelque chose ? Un café ? Il courait déjà vers la cuisine.

- Arrête de t'exciter et de courir partout. Je suis juste venue pour finaliser notre pacte.

Ferdinand s'arrêta pile devant le placard.

- Un pacte ? Quel pacte ?

Il se concentrait, essayant de réfléchir, mais ne se souvenait pas de grand chose à part les moments plus que sensuels de l'exceptionnelle soirée. Pour le reste, néant complet. Qu'avait-il promis ? Il pestait intérieurement contre l'alcool et l'amnésie infligée. Bizarre la tournure que prenait la visite. Pourquoi n'était-ce plus la continuation caressante et sensuelle de la soirée d'hier ? Un peu déstabilisé et redoutant la suite, il attendit.

- Ah voilà bien les hommes ! A ton regard libidineux je vois que t'as pas oublié un seul de nos moments érotiques, même complètement paillards, mais pour les choses importantes, c'est l'oubli total. Alors Ferdi, pas la moindre petite souvenance ? Dis-moi, t'étais pas envoûté, non ?

- Ben si ! C'était exactement ça. Sinon je ne t'aurais pas sauté dessus comme un marin rentrant de six mois de mer. Ceci-dit, tu n'étais pas en reste pour la paillardise. On était deux.

- C'est bien ce que je pensais. Encore un cochon dégoûtant !

Pléonasme... pensa Ferdinand, mais il ne dit rien, déjà Clémence enchaînait.

- Je vais donc te rafraîchir la mémoire. Tu te souviens pas, hier soir quand tu m'as avoué que t'aurais vendu ton âme au diable sans hésitation pour m'avoir connu plus tôt ? Ben, je n'ai fait qu'exaucer ton vœu. Tu vas enfin pouvoir enflammer le cœur des plus jolies filles. Toutes celles que tu veux. Donzelles sculpturales, mignonnes aux yeux clairs, poupées à la peau de pêche ; tu n'auras qu'à tendre la main pour les cueillir, tels des fruits paradisiaques. Un vrai tombeur, beau et plein aux as. Ferdi chéri, hier soir je t'ai offert trente trois années d'une vie de rêve, et tu as immédiatement accepté. Tu as signé ! Tu m'as même dit que le prix demandé, ton âme, était minime, insignifiant même. Pourquoi irais-tu t'en soucier de ton vivant ? Maintenant, il reste un détail que mon maître exige comme preuve du pacte, il me faut ton petit doigt que tu dois couper toi-même, mais rassure-toi c'est sans douleur grâce à ce merveilleux petit objet.

Le cerveau de Ferdinand travaillait maintenant à pleine puissance. Oublié le charme de Clémence, la douceur satinée de sa peau, son parfum envoûtant et son corps ondulant. Quelque chose ne tournait pas rond et il sentait poindre le danger. Il lorgna l'inhabituel petit scalpel dans la main tendue de la magnifique brune. Magnifique oui, mais Ferdinand la regardait désormais avec la plus grande méfiance. Vendre son âme, c'était quoi exactement ? Quelles en étaient les conséquences ? Il se ressaisit soudainement ! Au diable Clémence, le soi-disant pacte et cette histoire abracadabrante ! Il n'allait pas se laisser embobiner aussi facilement.

- J'ai rien demandé de tout ça, moi. Des filles, j'en veux pas des tonnes, je te veux, toi !

- Ah ça ; ça va pas être possible ! Vois-tu Ferdi chéri, tu n'es qu'un humain quelconque ; moi, je suis Asmodée, princesse des enfers. Im-pen-sable !

- Oui, ben princesse ou pas, tout ça c'est des foutaises. J'aurais donc signé et vendu mon âme ? Soit. Montre-moi le pacte signé avec mon sang ?

- Ferdi, c'est dépassé le pacte signé avec le sang. Hier soir, c'est avec ton sperme que tu as signé ! Et il est là, au chaud, preuve de ton ADN donné volontairement.

Ferdinand encaissa le coup sans se démonter. Ça devenait complètement fou. Certes, il ne comprenait pas tout, mais de là à gober toute cette histoire, ah ça non !

- Clémence, tu joues à quoi ? Hier soir tu étais douce, aimante et c'était si chouette de faire l'amour avec toi, si simple. Et là, maintenant, tu racontes des trucs invraisemblables. C'est quoi toutes ces absurdités ? Que cherches-tu avec cette

comédie loufoque ? Tu veux quoi ?

- Je vois. Éternelle incrédulité. Il te faut des preuves. Ferdi chéri, t'as rien remarqué ce matin ? Le monde te semble-t-il le même ? Regarde par la fenêtre. Observe. Écoute. Aucun bruit ! Rien du tout. Il n'y a que toi et moi. Seuls au monde. Rien que le silence et nous deux pour sceller ce pacte. J'adore cette mise en scène. Ça en jette hein ?

Le cerveau de Ferdinand venait de rattraper la muette réalité de ce matin. A la fenêtre, le silence fut sonore pendant de longs instants. Il eut beaucoup de mal à intégrer toutes les pièces du puzzle. Il murmura lentement sa question.

- Tout est figé. C'est toi qui a fait ça ? Tu peux arrêter le monde ?

- Non, pas arrêté, seulement ralenti. Nous ne sommes pas dans le même espace-temps. Continuum différent, c'est tout ! Pour faire simple pour toi, disons que le monde extérieur vit à une vitesse beaucoup, beaucoup plus lente que nous. Tu trouves ça trop impressionnant ? Pas assez diabolique ? J'allais tout de même pas t'organiser une bacchanale, une cérémonie type enfer avec les braseros fumants, les corps en feu sur les rôtissoires et les longues plaintes de souffrance chrétienne.

Ferdinand ne disait rien. Prostré, étouffé, il était juste incapable de réfléchir.

- Bon, Ferdi chéri, c'est pas que je m'ennuie, mais il se fait tard... Alors ce petit doigt ?

Clémence entendit à peine une voix quasi-inaudible murmurer : « Tout ça est trop dingue ».

- Bon, voilà que t'es figé aussi. J'y vais alors. Je rentre à Pandémonium. Je te laisse une petite période pour que tu puisses te ressaisir et te rendre compte. Je reviendrai dans exactement 6 semaines, 6 jours et 6 heures. Reprends tes esprits, réfléchis, mais sache qu'un contrat est un contrat et qu'on ne peut s'en dédire totalement. Clémence avait appuyé la dernière phrase.

Tout à coup le brouhaha de la vie revint comme une radio qu'on allume. Tous les bruits, les murmures, les rumeurs de la ville étaient là. La vie avait repris. Clémence avait disparu.

Trois mois écoulés depuis ce matin de merde. Dieu que Clémence était loin ! Finis les matins, où il redoutait de se réveiller dans un silence angoissant et absolu avec le retour d'Asmodée.

Par ce beau matin, Ferdinand, étendu sur un transat, écoutait le bruit des vagues pendant que le soleil diffusait sur lui une chaleur bienfaisante. Il se sentait pleinement heureux, inspirant l'air frais chargé d'embruns iodés. Il revivait, allégé du lourd et étouffant fardeau qu'il avait essayé d'oublier en dévorant la vie à pleines filles. Fini tout ça ! Maintenant Julie lui suffisait. Elle était là, assise à côté, adorable dans sa blondeur, ses grands yeux verts posés sur lui. Ferdinand renversa la tête jusqu'à contempler le ciel et se rappela le jour de leur rencontre, la sixième et dernière semaine de la période accordée par Asmodée. Julie l'avait abordé, irradiant une sérénité si apaisante que Ferdinand l'avait ressentie au plus profond de son cœur. Depuis, elle et tous les frères de l'ordre, avaient entrepris de le délivrer des griffes sans clémence d'Asmodée et ainsi de sauver son âme. Ferdinand nageait dans un bonheur béat au sein de cette communauté dont il faisait partie maintenant. Il avait abandonné ses écrans, ses claviers, et goûtait la douceur de sa nouvelle existence sans prêter attention au lendemain. Fermant les yeux, il pensa quand-même brièvement à demain. Un jour important avait dit Julie, car il devait attaquer une initiation importante dispensée par le grand maître de l'ordre : « Formation à la rédemption des âmes ». Pas de soucis, Julie serait là, avec lui. Il la regarda, elle tendit la main vers lui et Ferdinand referma tendrement ses quatre doigts sur elle.

**GONZALEZ José**

## ENFANTS DES DEUX SIECLES

Juillet 2011 était le plus chaud depuis un siècle aux dires des scientifiques. Moi, je n'en savais rien puisqu'il y a cent ans je n'étais pas là. Ce que je savais, c'est que cette dernière soirée du Ramadan était trop chaude sur la terrasse de Grenade. Les agapes familiales furent écourtées d'autant plus que Fatia et moi avions une excuse en or pour nous sauver avant d'engloutir la dernière corne de gazelle : demain nous avons promis à Pierre et aux petits d'être au camping avant midi ! Claire avait prévenue par S.M.S - : « Si vous vous attardez, sur Tik-Tok, on saura que vous n'êtes pas fiables ! »

Nous avons donc pointé au péage autoroutier à 8 heures. Bien nous en a pris : par ces temps de réchauffement climatique, la chaleur, dans notre Sud-Ouest, monte très vite. Notre Titine, la 205 héritée de mon père n'a pas de clim. Nous en sortons presque en nage pour notre pause pipi-petit déj. Dans une cafétéria sans âme où l'air trop réfrigéré glace nos corps chauds et nos âmes de midinettes soi-disant écolos. Les kilomètres filent. Tout à la joie de retrouver son chéri, Fatia transforme la guimbarde en « tapis volant ». Je note deux choses : premièrement, notre auto, trop polluante, devra bientôt partir à la casse. Deuxièmement, les petites routes de mon enfance me manquent.

La première remarque est validée par ma compagne. Nous nous accordons à dire que pour nous, citadines, la location d'une voiture est préférable à son achat. Par contre, je fus traitée de « détestable vieille petite fille » à toujours regretter le passé. « Si tu n'avais pas grandi, tu te serais privée de beaucoup de bonnes choses comme... » Lança-t-elle goguenarde,

-...de nos disputes ! » répondis-je. Morte de rire, je tendis la carte bleue. Ma compagne trancha : « Quoi qu'il en soit, il n'y a pas que des autoroutes. Voilà une départementale. Tu as une heure à jouer les copilotes entre les pins. Souviens-toi ! J'ai ouï dire que ça n'était pas toujours une partie de plaisir pour ta mère !

- Exact » rétorquais-je faussement offusquée. « Mais, moi, j'ai - implorant la pitié de notre chère planète bleue - tiré, deux pages de Mappy !

Je troquai mes aguichantes lunettes noires contre de seyantes lunettes de jeune presbyte. La forêt landaise googlisée n'eut plus de secrets pour moi. Je me gardai bien de me montrer déçue. Pourtant, pour moi, les erreurs d'orientation ont toujours fait partie des charmes des voyages. Etais-je vraiment à ma place en ce début du 21e où tout n'est qu'informatique, connexions et réseaux ? Il n'était plus temps d'y réfléchir. La 205 se gara provisoirement devant l'accueil des « Pins ». Je fus priée d'en descendre pour récupérer la clef de mon mobil-home briqué mais encore imprégné des parfums de thés des Anglais qui m'avaient précédée.

Un coup de fil de Pierre m'avertit que le barbecue étant prêt, il me fallait arrêter dans l'instant de défaire mes sacs si je voulais ma part de festin. Je ne me le fis pas dire deux fois. Fermer à clef la porte-fenêtre au bois gonflé par l'humidité océanique ne fut pas une mince affaire mais je m'en tirai avec les honneurs de la guerre et me retrouvai en moins de deux à la table familiale. Comme l'année précédente, mon sens de l'économie et mon petit côté boy-scout (ou girl-scout) défenseur de l'environnement se rebellèrent devant les assiettes et les gobelets en carton. - au moins le plastique à l'honneur chez mes campeurs chevronnés de parents était-il réutilisable ! Je gardai mes réflexions pour moi. Mes états d'âmes ne m'empêchèrent pas de faire honneur aux grillades et au gâteau basque acheté pour notre arrivée.

Alors que travaillaient nos mandibules et que Claire et son frère Jean pianotaient plus ou moins discrètement sur leurs portables pour comparer les températures des piscines de notre camping et d'ailleurs, nous, les trois « vieux », soi-disant responsables et détenteurs de l'autorité, avons réussi à organiser une après-midi qui avait l'heur - une fois n'est pas coutume - de combler parents et ados : la chaleur, le besoin qu'avaient Pierre et Fatia de se retrouver en tête-à-tête et la nécessité de nous installer avaient conduit à accorder à tous un « temps calme » de presque trois heures. Ce n'est qu'à 17h45 que nous partirions à la plage. Les deux gamins et leur père prendraient les

devants en vélo. La 205 se chargerait de moi et d'un pique-nique. Nous comptions nager pendant que le soleil descendrait vers l'océan et grignoter à la fraîche « dans l'or du soir qui tombe ».

Je regagnai donc mon chez moi. Clim branchée, lit fait et affaires de plage préparées, je m'accordai une grosse heure de sieste. Le vent dans les arbres me berçait et je pensais vaguement que lors de mes vacances d'enfant les campings étaient moins bondés. Pendant la pause du début d'après-midi nous nous attaquions de nous-mêmes à nos cahiers de vacances. Nous n'étions pas des « enfants-rois » mais des mômes heureux.

Vers 20h30, après nous être copieusement laissés fouetter par les vagues, nous revenions, Pierre et moi, ravis d'un mini-footing sur la plage enfin désertée. Les enfants et Fatia achevaient leur pique-nique. On nous intima l'ordre de nous rhabiller en vitesse et de manger fissa nos sandwiches. « Voyons Pa » gronda Jean « tu nous avais promis de nous amener à la soirée karaoké. Si vous n'êtes pas plus vifs que ça, on va la rater » Fatia esquissa une réprimande à l'intention du garçon : « veux-tu bien t'adresser plus gentiment... ». Le regard de chien battu de son Pierre l'empêcha de dire « ...à ton père ». Celui-ci lança gaiement : « Voilà, je suis prêt. Je mangerai en pédalant. Je vous autorise à aller à la soirée sans vous doucher ! ».

Les trois cyclistes se mirent en route. Claire, déçue de ne pas avoir le temps de se pomponner pour « sortir » nous gratifia d'un regard noir.

Fatia et moi nous retrouvâmes esseulées avec les reliefs du repas et les maillots mouillés. En remontant la dune, j'appris que notre sortie-plage de ce soir avait été gagnée par Pierre de haute lutte : les enfants seraient bien restés tout l'après-midi devant leurs écrans à attendre la soirée. Ils ne nous avaient accompagnés qu'à la condition d'être rentrés à 21 heures et de passer, demain, le temps de la sieste dans la salle informatique du camping.

Retrouver le silence de mon mobil-home après l'agitation de cette première journée me fut un plaisir sans mélange. Je me plongeais dans un livre. Las, le marchand de sable passa aussi rapidement dans ma chambrette que plus de cinquante ans en arrière sur la couchette de notre caravane. J'éteignis rapidement. Les cigales s'étaient tues. Des abords de la réception, les flonflons de la soirée me parvenaient. Ils m'empêchaient d'écouter les grillons perturbés par ces vacanciers sommés de s'amuser. Ma bienfaisante obscurité se troublait dans mon imagination des lampions de la scène. J'étais peut-être seule à penser que le silence est de rigueur à partir de 22 h.

L'on s'habitue à tout. J'oubliai mes regrets dans les bras de Morphée. J'avais intérêt à être en forme demain pour la séance d'aquagym de 11 heures et pour accueillir au train de 17 h le frère de Fatia, Hassam et sa petite Judith de 7ans. Ils seraient mes hôtes dans le mobil home pendant le reste de la semaine.

Depuis notre rencontre chez Fatia six ans auparavant, le « coup de foudre » amical qui nous avait saisis, Hassam et moi ne s'était pas démenti. Moi qui prétendais ne pas être en mal d'enfants, j'avais regardé grandir Judith avec d'autant plus d'émerveillement que son calme et son obéissance la rapprochait de la petite fille que j'avais été. Jouer à la Tatie gâteau pendant six jours me séduisait.

Effectivement, la présence de ma « nièce adoptive » et de son dynamique papa effaça en partie les nuages que les exigences des rejetons de Pierre menaçaient d'amonceler dans le ciel des retrouvailles avec la côte de mes amours enfantines.

Sans nous laisser coincer dans des rôles de baby-sitters exploitées et consentantes, Fatia et moi réussîmes à permettre aux messieurs de se libérer un peu de leurs obligations paternelles pour disputer quelques matchs de tennis « sérieux » sans se croire coupables « d'abandon d'enfants »

Tous les matins, nous jouions aux institutrices modèles et nous penchions sur les « passeports » de nos trois élèves.

Ces in-quartos colorés étaient bien plus attrayants que de mon temps. Judith me consultait avant de « mettre au propre » ses questions de grammaire.

Claire plongeait ses yeux dans ceux de Fatia pour y chercher la surface de la pyramide de Khéops. Nous n'étions cependant pas dupes. Si nos pupilles jouaient aux « petites filles modèles », elles savaient que leur application leur vaudrait, entre les deux petites heures de travail non négociables une récré de vingt longues minutes sur une escarpolette improvisée entre 2 pins. Jean pour sa part n'acceptait de « plancher » que contre une partie de tennis au plus fort de la chaleur avec Hassam et jouait à multiplier les erreurs de calcul pour exciter son père qui s'arrachait les cheveux devant ses raisonnements géométriques volontairement tordus. Allongé devant sa tente, le téléphone à portée de main, Il menait de front consultation de WhatsApp et révisions d'anglais. Confisquer son portable démangeait.

Pour ne rien laisser paraître de nos contrariétés d'impuissantes « mères de substitution » nous plongeons dans la piscine ou nous échappions sur l'aire municipale de remise en forme en laissant les pères jouer les contrôleurs des travaux finis ou non des « Passeports », autoriser leurs chères têtes brunes à emprunter leurs portables uniquement pour appeler les mères... et pour -ne nous plaignons pas- préparer une tambouille agréant à tous.

Il y eut aussi d'autres baignades au crépuscule, la descente du courant, le pédalo sur le lac, la matinée au marché du vendredi, le champagne du 14 juillet bu chez nos voisins de Toulouse, heureux propriétaires d'une villa au charme suranné et la découverte d'une cabane semblable à celle qui avait jadis abrité mes amours enfantines. Soixante ans plus tard, mon « petit copain » reçut donc une image de « notre » refuge squatté par « mes enfants de la semaine » tandis que je m'enfuyais en soupirant « laissez-moi rester ! ». Je reçus immédiatement une vidéo où il courait derrière le vélo de sa petite fille en criant « ne me quitte pas ! »

Avions-nous vraiment grandi ? Combien d'étés seront-nous encore reliés par la magie des souvenirs et...des nouvelles technologies ?

**MASSOL Sylvie**

\*\*\*\*\*

## **LA DISPARUE DE DORAMZER**

L'île de Doramzer est une petite île près des côtes bretonnes. Elle abrite une montagne, une immense forêt et une ville de pêcheurs où tout le monde se connaît. Seul un côté de l'île est habité. L'autre est réputé trop dangereux pour y vivre, à cause des récifs et des nombreux rochers. On raconte que s'y dressait autrefois une deuxième montagne, qui s'est écroulée, ensevelissant le petit village d'inconscients qui s'étaient installés à son pied. Depuis, il n'en reste qu'une falaise et plus personne ne va jamais de ce côté de Doramzer.

Je m'appelle Amélia, j'ai 25 ans et j'écris les histoires des autres. Je m'inspire de la réalité et la transforme parfois. J'aime les mystères et c'est justement l'un d'eux qui m'amène sur l'île. En 1978, le corps d'une jeune femme inconnue a été retrouvé au pied de la falaise de la Montagne-Absente, comme l'appellent les insulaires. Personne n'a jamais su qui elle était ni d'où elle venait.

Pour échapper à mon propre passé, c'est dans le drame des autres que je me plonge. En arrivant à Doramzer pour me plonger dans celui de l'inconnue, je ne pense pas un

instant que c'est en partie ma propre histoire que je vais trouver ici.

Théodore, un pêcheur de 65 ans natif de l'île, m'accueille avec gentillesse. J'ai peur de faire confiance, mais son regard porte la douceur. Ce n'est pas la même sensation que j'éprouve en voyant une femme du même âge que le pêcheur venir me trouver.

Amélia, enfin... C'est vous que j'attendais. Ça fait 45 ans que je dois vous le dire. Elle doit être sénile. Il y a 45 ans, j'étais loin d'être née !

Merci de m'avoir sauvée. Vous êtes morte pour que je puisse vivre. Je ne l'oublierai jamais.

Choquée d'entendre une telle folie, je veux m'éloigner au plus vite, mais elle me tend un carnet. Je l'attrape, elle s'en va. Par réflexe, j'ouvre le carnet et reconnaît immédiatement mon écriture, ainsi que la date d'aujourd'hui.

### **Carnet d'Amélia**

Je m'appelle Amélia, j'ai 25 ans et j'écris les histoires des autres. Je viens d'arriver à Doramzer, le jour de la commémoration de la disparition de Lucy Carlyle, une jeune femme retrouvée morte au pied de la falaise de la Montagne-Absente. Il ne se passe jamais rien sur Doramzer alors l'histoire tragique d'une jeune femme du coin reste gravée dans la mémoire de l'île.

À la commémoration, je vois beaucoup de personnes âgées. Un vieillard fait remarquer que bientôt, il ne restera plus personne d'encore en vie qui connaissait Lucy. Il ajoute qu'elle a droit au repos et qu'il serait temps qu'elle emporte son mystère avec elle. La fin de la commémoration sonne. Les gens se détournent. Le vieillard sort alors un livre, un journal. Il allume son briquet, attend que la flamme lèche les pages, puis jette le journal et s'en va. Je me précipite dessus et le sauve de la destruction. Le journal est fermé par un petit cadenas et je suis étonnée que personne ne l'ait forcé depuis toutes ces années. Je n'ai aucun scrupule à le faire et à lire les secrets de Lucy Carlyle. Ce que je découvre me bouleverse. Lucy était aimée de tous, populaire, gentille, amusante, elle avait beaucoup d'amies et était sortie avec plusieurs garçons. Pourtant... lisez vous-même ce qu'elle écrivait :

« Vous savez ce qui est pire qu'être seule avec sa solitude ? C'est être seule au milieu des autres. Les larmes les plus acides sont celles que l'on retient. Et mes larmes, pourquoi personne ne les voit ? »

Lucy parle par énigme. Elle ne dit jamais vraiment les choses. Je sais lire entre les lignes parce que je fais comme elle. Moi aussi je joue un rôle à l'extérieur, moi aussi je tais la vérité. Moi, je n'ai jamais dit que j'avais été harcelée à l'école pendant des années. Elle, elle n'a jamais dit que ses parents la battaient depuis toujours. Il est facile à comprendre le mystère de Lucy. Elle n'est pas tombée de la falaise. Elle a sauté. J'ai failli faire la même chose, me tenir au bord du vide... sauf que je ne me suis pas élancée.

Pour s'évader, Lucy écrit qu'elle partait sous la pyramide. Je ne comprends pas ce qu'elle veut dire, mais je ressens soudain une connexion entre elle et moi. Je la comprends, j'imagine cette femme qui aurait pu être moi.

Je réalise soudain que la nuit est tombée, que je suis restée coincée à la même place, absorbée par ce que je lisais. Je relève la tête, frigorifiée et aperçoit un faisceau lumineux dans le lointain. Le faisceau part de très haut dans le ciel, au-dessus de la cime des arbres. Il forme un carré et de chacune de ses extrémités part un nouveau faisceau. Ils se rejoignent tous et forment ainsi une pyramide inversée, dont la pointe disparaît vers la terre. Théodore approche, remarquant mon air intrigué. Il s'étonne que je puisse voir la lueur. Il prétend que seules certaines personnes peuvent la voir et que c'est mauvais signe. Il raconte qu'il s'agit d'une superstition conçue par les habitants ensevelis sous la Montagne-Absente.

Je passe la nuit à lire le journal de Lucy. Elle aussi voyait le faisceau. Je retiens ce qu'elle écrit.

« Sous la pyramide inversée. Erik Satie Charles Aznavour Rosa Parks Oscar Levant Elizabeth Taylor Tom Ewell. Fuite du temps par la porte-fenêtre. »

Encore une fois je ne comprends rien, notamment cette suite de noms sans virgules, deux compositeurs, un chanteur, deux acteurs et une militante.

Je décide d'aller au pied de la pyramide. En me voyant emprunter ce chemin dans la nuit, Théodore tente de me retenir, mais je suis déterminée à y aller.

Fais attention. Sois prudente.

On dit que trouver le pied de l'arc-en-ciel est une légende. Moi j'ai trouvé le pied de la pyramide inversée. Je me place au centre de la lueur, qui m'éblouit à en fermer les yeux. Quand je les rouvre, je suis dans une pièce étrange munie de portes-fenêtres aux vitres sans tain. Le sol et le plafond sont couleur champagne, comme de l'or clair. Des signes y sont gravés, enchevêtrés autour d'une phrase : « le temps fait Tik Tok parce qu'il Tombe Inexorablement vers le Karma, parce qu'il Tourbillonne Obligatoirement à travers le Karma ». Au centre de la pièce se trouve une console avec un écran et un clavier. Il faut choisir une date et taper le code. L'île de Doramzer est un mystère entier. Quel est cet endroit, si ce n'est une antichambre sur le Temps ? Et je comprends. Lucy s'évadait de son présent en partant dans le passé. Une date, n'importe laquelle et un code, mais lequel ? Pour la date, je choisis celle de la mort de Lucy, en 1978. Dans son journal, elle laissait des instructions. Allez sous la pyramide inversée. Une suite de noms, puis fuyez dans le temps. Je tape les noms sur le clavier, ça ne donne rien. Je pense au sigle gravé au plafond et je tape les initiales des personnalités inscrites par Lucy.

E.S.C.A.R.P.O.L.E.T.T.E. Escarpolette.

Autour de moi, les vitres se mettent à vibrer, puis se calment. Une porte-fenêtre laisse voir à travers elle une forêt, là où auparavant je ne voyais que mon reflet. Je l'ouvre, traverse et me retrouve dans l'obscurité. Je cherche la falaise de la Montagne-Absente et tombe sur une silhouette au milieu des arbres. C'est Lucy Carlyle, en chair et en os. Elle ignore qui je suis, je l'aborde, j'essaye de la décourager de commettre ce geste, qu'il y a une solution, qu'elle n'est plus seule, que je suis là et que je sais tout.

Je ne comprends pas de quoi vous parlez. Laissez-moi, je n'ai aucune intention de me suicider.

Si Lucy me dit la vérité, alors le mystère de sa mort reste entier.

Je m'appelle Amélia, je viens de la pyramide inversée pour vous sauver. N'allez pas sur la falaise.

Je la laisse plantée là puis je me précipite vers la falaise, où un jeune homme patient. On dirait le portrait craché de Théodore, mais rajeuni de 45 ans. Lucy lui a donné rendez-vous ici. Je prétends qu'elle l'attend ailleurs. Il s'en va et je reste interdite en voyant débarquer le Théodore de 65 ans. Il m'a suivie jusqu'ici.

Je t'avais dit de faire attention. J'ai essayé de te dissuader. Je suis désolé.

Il semble sincère. Ses yeux brillent de mélancolie, mais ce n'est qu'une ruse. Il se jette

sur moi et me pousse brutalement. Je tombe. Quand j'étais plus jeune, avec toute cette violence autour de moi et ce désespoir en moi, j'ai souvent voulu mourir. Mais c'était mon choix. Maintenant la mort vient me chercher mais quelqu'un l'a décidé à ma place. Et je le refuse. Je ne sais comment, je parviens à me raccrocher à la paroi de la falaise. Je vois le corps de Théodore se pencher vers moi. Il va me donner un coup de pied et je lâcherai prise.

Soudain, il reçoit un choc puissant et s'écroule dans l'herbe sur le côté, la tête en sang. Lucy apparaît. Elle l'a frappé avec une branche. Elle essaye de me rattraper mais elle manque de glisser et se retient de justesse. Je comprends que si elle continue, c'est elle qui va tomber. Et là je saisis tout. Lucy est morte à cause de moi. On lui a rendu hommage pendant 45 ans parce qu'elle est tombée en sauvant une inconnue.

Pourquoi Théodore a fait ça ? je crie.

Théodore voyait la lueur lui aussi. Comme moi, il s'évadait dans le temps. Pour moi, c'était ma bouée de sauvetage, mais pour lui, c'était l'occasion de céder aux pires vices. Il volait, il mentait, il devenait détestable... il a fait du mal. Cet endroit qui nous permet de voyager, je ne sais pas qui l'a mis ici, je ne sais pas pourquoi ils l'ont fait, mais les êtres humains ne sont pas prêts à s'en servir. Nous risquerions de créer le chaos. Je voulais le détruire. Cette nuit, j'avais prévu de dire à Théodore que j'allais condamner le portail.

Et donc, Théodore se serait débarrassé de Lucy pour qu'il puisse continuer à l'utiliser. Il savait que si je sauvais Lucy, il échouerait. Donc il devait me tuer avant que je la sauve. Mais voilà, j'ai prévenu Lucy et maintenant elle va mourir quand même. Sauf si...

Lucy... Lâchez-moi. C'est vous qui devez vivre. Il n'y a que comme ça que nous aurons une chance toutes les deux. Je vous sauve en 1978. Vous me sauverez en 2023.

Puis c'est moi qui ouvre ma main. Et je tombe.

### **Fin du carnet.**

Lucy a complété les passages manquants dans mon propre carnet afin que je puisse tout comprendre. Ainsi, je venais sur l'île de Doramzer pour enquêter sur ma propre mort. Aussi insensé que ça puisse paraître, cette histoire est vraie. Lucy a vécu parce que je suis morte à sa place. Et ça fait 45 ans qu'elle attend de pouvoir me sauver à son tour.

Lorsque la nuit tombe, je me rends au pied de la lueur et j'y retrouve Lucy Carlyle, la dame de 65 ans qui m'a fait si peur à mon arrivée. Elle voulait m'attendre pour détruire le portail, pour pouvoir me raconter mon histoire et qu'elle donne un sens à ma vie. Depuis toutes ces années, elle surveille Théodore et le suit partout où il passe dans le temps, pour l'empêcher de causer des dégâts.

Lucy a eu le temps de réfléchir au moyen de détruire cet endroit.

C'est ici que l'on se quitte. Grâce à toi, j'ai pu vivre plus longtemps et avoir droit à une deuxième vie. La tienne commence maintenant. Préserve-la et écris.

Lucy entre dans la lueur et envoie la machine avec elle il y a 5 milliards d'années, avant que la Terre ne devienne la Terre.

Le vent se lève. Face à moi se dresse la Montagne-Absente. Elle est revenue.

**BOTTAREL Sarah**

## CANICULE REDOUTABLE, REDOUTÉE : ÉTÉ 2023

La canicule s'est estompée, le fond de l'air est frais, les méninges commencent à se réveiller, un petit vent matinal commence à secouer les feuilles du prunier et la pluie de la veille, qui a rafraîchi sérieusement l'atmosphère va revigorer sérieusement les hibiscus, ainsi que le citronnier qui commençait à se requinquer péniblement alors que le feuillage vert commençait sérieusement à s'étioler avec la chaleur accablante et le soleil de plomb.

Tous ces phénomènes, s'ils avaient perduré auraient désorienté les étapes de saison pour la pousse des végétaux .....

Cette canicule qui a eu aussi des conséquences néfastes et a également endommagé nos belles forêts, avec ces feux innombrables qui ont donné du « fil à retordre » à tous nos pompiers, qui, par leur courage et leur compétence ont maîtrisé tous ces hectares de départs incontrôlables d'incendies qui nous ont « défiguré » nos beaux sites, détruit les habitations de nombreux villages ,décimés des sites pittoresques .....et même rayés de la carte des villes et villages qui vont mettre du temps à se « refaire une santé » ...et à resurgir de cet épisode plus que catastrophique tant au niveau humain que visuel .....

Pour l'heure, près de la porte - fenêtre de mon salon, j'observe, avec une certaine amertume ,ce coin de jardin, qui est entièrement grillé, avec ce gazon tout jauni et sec et j' imagine que ce changement de température de cette fin août , va permettre, peut-être, de redonner vie à ce petit coin si triste et assoiffé, où le prunier va nous régaler, cette année par la profusion de fruits qui alourdissent les branches....et qui empiète chez le voisin.

Par contre aucune incidence pour les moustiques détestable qui nous envahissent et qui s'imaginent qu'ils vont nous « rattraper » en nous suivant à la trace comme de véritables affamés .... .et, tout à coup, je me souviens , qu'un début d'automne de quelques années en arrière ,nous avons sablé le champagne dans ce lieu même, et les souvenirs me ramènent en ce début d'octobre pour les anniversaires de cette période précisée ci-dessus , nous avons organisé les retrouvailles au bout de 42 ans de silence.

Pour l'occasion et pour faire amplement connaissance, nous avons prévu, pour les jeunes, une balançoire pour pouvoir fredonner : « poussez, poussez l'escarpolette » ,c'est trop génial de se balancer, coincés à deux, pourquoi pas, pour faire le mouvement aller-retour rapidement en chantant et pour passer aussi un bon petit moment agréable pour « pimenter » et combler cet instant de rencontre en famille qui nous a rappelé que la vie est courte et que les événements douloureux peuvent être traités afin de remédier aux manques et aux effets néfastes de la vie.

Pour le repas une gigantesque Paella avait régaler toute la famille (ou presque toute) réunie, autour d'une immense table, afin de garder ce jour-là un bon souvenir. Les plus jeunes avaient confectionné une pyramide afin de mémoriser une vidéo qui aurait pu s'appeler : <<TIK-TOK >>pourquoi pas ? Encore faut-il que la connexion soit raccordée pour visionner sur écran géant cette vidéo qui aurait pu passer inaperçue si nous n'avions pas, plus tard, développé les photos qui sont précieusement conservées dans un album.

Si par hasard vous étiez septiques au point d'imaginer que cette réunion familiale autour de la table était IMAGINAIRE , détrompez-vous , ce repas avait été assuré par le chef Cuistot Gégé et minutieusement réfléchi, très apprécié, et ce moment est enfoui dans nos souvenirs et nous y repensons parfois ,bien entendu, car la vie nous a réservé, au cours de la VIE ,des surprises pour le moins pas très agréables, (la maladie étant venue obscurcir les jours d'après )et cet événement n' a pas empêché de continuer

notre chemin, et a permis de se remémorer, par cet exercice annuel qu'est le prix Victor HUGO , ce moment passé et les anecdotes mentionnées pour narrer ce moment qui n'était, en aucun cas, imaginaire mais bien réel .

Enfin puis-je ajouter, si cela peut contribuer au bon fonctionnement des règles demandées pour la présentation du prix Victor HUGO, plusieurs mots ont été par conséquent utilisés pour finaliser cette démarche qui pour le moins que l' on puisse dire aura permis de se rappeler aussi, que l'été 2023 restera dans les mémoires de tous comme un été meurtrier et exceptionnel et nous voulons souhaiter que l' avenir apportera des solutions qui seront prises par tous les « représentants de la république » bien informés , pour que notre planète, retrouve, un jour, un aspect plus confortable, plus agréable pour vivre dans la PAIX et dans la JOIE de pouvoir encore et toujours se réunir lors des moments conviviaux, en famille ou entre amis .

Puissions-nous féliciter les pompiers qui œuvrent nuit et jour pour que nous retrouvions, après la tempête, le « nid tant convoité et construit durant toute une vie » que beaucoup ont perdu à cause de tous ces événements qui ont plongé beaucoup de foyers dans la peur, l' angoisse et le deuil par la disparition de leurs proches. L'avenir nous dira si les «TETES PENSANTES » viendront régler rapidement tous les aléas de cette vie, pour éviter que l'obscurité ne vienne troubler davantage les cœurs meurtris. Ensuite, si nous sommes compris, nous pourrions tous nous donner la main, pour avancer, peut-être péniblement, mais sûrement, dans ce dans ce monde ou l'égoïsme s'est installé pour que chacun de nous puissions continuer à vivre normalement comme c'était le cas avant la PANDÉMIE (qui a provoqué beaucoup d'isolement et de déchirement)....

**BOUNAUD Francine**



# RECONSTRUCTION

Juste le bruit de leur propre respiration. Étendus, là, immobiles. Une nouvelle journée ? Continuer à vivre... ? Oui, ça aurait pu être un beau matin et pourtant...

Ce silence ! Hier, leurs vies avaient basculé dans le chaos. En quelques secondes. A 10h17.

Oh oui ! C'est vrai, c'était fini maintenant. Tout danger avait disparu. Mais finalement, peut être que le plus dur restait encore à venir. Combien seraient-ils à ne pas le voir, ce beau matin ? Quand est-ce que leurs oreilles entendraient de nouveau ? Car le bruit, c'est la vie.

Eux, vivants, mais personne ne parlait. A quoi bon ? Même les oiseaux n'avaient plus envie de chanter. De toute façon, les hommes ne les auraient pas entendus.

Oreilles ouvertes, paupières fermées. Introspection ? Un silence bien trop bruyant encore...

Il y avait eu une explosion et puis plus rien. Ils n'auraient pas su dire pendant combien de temps. Le néant. De toute façon, rien ne serait plus jamais comme avant.

La terre avait tremblé, un bang supersonique mais qui savait ce qui s'était réellement passé ? Accident ? Bombe ? Séisme ? Attentat ? Explosion ? Catastrophe ? Quelques secondes les avaient projetés dans un gouffre noir et silencieux, coupés du monde.

Cette journée-là, hier donc, ils avaient commencé leur journée de travail à 4h00 du matin, comme d'habitude. Après la pause café de 10h00, ils étaient repartis en camionnettes en direction de leur prochain chantier. Et c'est là, sur la route que c'était arrivé. Quoi, au juste ? Ils ne savaient pas.

Une première détonation, sourde et profonde, puis comme un deuxième bruit quelques secondes après. Ils avaient senti le souffle du diable...Leurs camionnettes s'étaient soulevées et s'étaient retrouvées sur le terre plein. Les pare-brise avaient explosé. Comme un tir de missile sur leur droite, des tas de débris fonçaient droit sur eux. De la fumée. De la poussière, partout. Et puis le néant.

Quelque chose de bizarre hier. Quelque chose de bizarre aujourd'hui.

Comment étaient-ils sortis des véhicules ? Les secours les avaient retrouvés couverts de cendres, avançant comme des automates sur un tapis de poussière, dans une marche silencieuse et le regard perdu. Ils avaient abandonnés leurs véhicules au beau milieu de la route, portes ouvertes et moteurs en marche. Ils avaient été transportés dans une autre dimension. Les pires secondes de leur existence.

Leurs corps quasi-intacts mais leurs esprits bouleversés à jamais.

Si, ils se souvenaient de cette fumée orange, acre et de cette horrible odeur de soufre. Toxique ou non ? Ils avaient aussi pensé : « C'est pas possible ! Tout le monde est mort ! ». Leurs yeux avaient, sans vraiment voir, balayé les alentours désolés. Des corps ensanglantés, ces ténèbres bizarrement orangés qui les recouvraient comme un voile mortuaire...Conscients mais sans volonté propre, ils n'existaient plus que comme une pendule sans pile.

Est-ce que c'était ça, la fin du monde ? Une ville aux allures apocalyptiques, pansant ses plaies et ses douleurs, au rythme des sirènes et des gémissements ? Un lendemain où il ne resterait plus rien que la souffrance ?

Mais ils avaient frôlé la mort et ils étaient encore en vie. C'était déjà pas mal.

C'était quand même un vraiment sale matin. Et ce ne serait que le premier d'une longue série.

Quelque chose de bizarre hier. Quelque chose de bizarre aujourd'hui. Quelque chose de bizarre demain. Et tous les autres demains qui suivraient.

Les hommes avaient irrémédiablement franchi les portes d'une nouvelle ère, qui

s'écoulerait lentement. Très lentement. Leur reconstruction, au fil d'examens médicaux, de suivis psychologiques et traitée à coup de médicaments. Ils tentaient d'oublier. Pour ça, tous les moyens étaient bons. Et puis soudain, au moment le plus inattendu, survenait la pétarade d'un scooter ou une odeur de fumée, et l'instant gravé de façon indélébile se rejouait indubitablement dans leur esprit. C'était il y a longtemps, mais c'était hier pour toujours.

Et leurs nuits remplies d'insomnies, de visions cauchemardesques et de hurlements indicibles venaient ajouter à leur détresse, jusqu'à l'aube enfin synonyme de lumière et de soleil. Et peut être un jour d'espoir.

« Allez, il faut tourner la page ! » leur disait-on. Pourquoi ne leur avait-on pas expliqué comment faire ? Les hommes avaient perdu la sécurité et le confort de leur logement, leurs plus beaux souvenirs et vivaient dans la terreur. Comment tourner la page quand les experts médicaux les ramenaient constamment au statut de victimes. Comment oublier puisqu'on les forçait à se rappeler ?

Le cadran de l'horloge s'était brisé, ils vivaient sur pause. Ils n'avaient pas choisi d'arrêter le temps. Le soleil de leurs vies avait été obscurci. A quel moment prendraient-ils conscience que le reste du monde continuait de tourner ? Enchaînés dans le passé, un boulet aux pieds, chaque pas en avant relevait de la torture et les exténuait. Pourquoi déployer tant d'énergie ? Et pour aller où ? Ils ignoraient leur destination.

Il eût été tellement plus simple de s'asseoir là, pour de bon, en attendant la fin, tout en ressassant ce drame imprévisible qui avait bousillé leurs vies. Ces quelques secondes qui, dans une vie tout entière, n'étaient pourtant pas grand chose mais étaient devenues tout.

Le cratère géant de 70 mètres de diamètre avait été comblé ; le site reconstruit servait aujourd'hui de mémorial. Il était aussi porteur de soins et d'espoir dans la recherche contre le cancer. Comme la preuve magistrale qu'une victoire sur l'horreur et la dévastation était possible.

Les hommes décidèrent alors d'en finir avec tout ça. L'explosion, l'accident, la catastrophe, bref, ce qui était arrivé et ses conséquences feraient à tout jamais parti de leurs vies, de leur histoire. C'était comme ça. Ils ne pouvaient rien y faire. Mais ils avaient recollé les morceaux, un peu comme on tente de réparer une bobine de film avec un bout de scotch. C'était fragile mais ça tenait. Alors, le film continuerait de se dérouler !

Finalement, ils s'étaient reconstruits. Ils n'étaient plus en vie par dépit mais par choix. Ils ne savaient pas exactement quand ni comment c'était arrivé. Ils avaient appris à se concentrer sur chaque bel instant et à apprécier les petites choses de leurs existences. Ils s'étaient libérés des chaînes du passé et avaient consciemment choisi leur route. Et plutôt que de vivre en regardant dans le rétroviseur, ils regardaient droit devant, confiants dans l'avenir.

Qui n'a pas connu un AZF dans sa vie ? Ce bref instant qui a changé notre vie à tout jamais, nous conduisant au bord du précipice et bouleversant notre cœur et notre esprit ? Ce moment qu'on n'a jamais accepté parce qu'il est arrivé sans crié gare, parce qu'il a tout détruit et n'a laissé pour tout souvenir qu'un horrible cratère ?

Qui n'a pas connu ce sale matin, oui, oui, ce vraiment sale matin où l'on a ouvert l'œil croyant être enfin libéré d'un mauvais rêve pour découvrir avec effroi que la réalité était bien pire ?

Nous n'avions pas choisi de marcher sur un terrain miné quand la bombe avait explosé. Nous étions devenus une victime parmi tant d'autres. Blessée. Changée. Avec, entre autre, la perte d'audition, l'hyperacousie et les acouphènes devenus notre quotidien.

Cette explosion qui nous a rendu sourd aux bruits alentours et aux existences de ceux qui nous entourent. Parce qu'on a été amputé de notre empathie et de notre compassion.

Ce petit moment de rien du tout qui a rendu notre acuité auditive trop sensible

supporter les bruits de la vie quotidienne. Parce qu'on entend trop fort notre souffrance et qu'écouter vivre les autres devient insupportable.

Ce rien du tout qui nous fait revivre en boucle cet instant. Parce que ces sifflements et ces bruits parasites dans les oreilles sont autant d'interférences qui nous empêchent d'entendre autre chose que le bruit de notre propre douleur.

Ce rien du tout qui a brisé notre cœur. Qui a détruit notre vie. Le laisserons-nous à sa place et pour ce qu'il est ? Un bref moment de notre vie, qui fait désormais parti de notre histoire ? Parviendrons - nous à faire de ce « tout » un petit rien ?

Le choix est nôtre. Un pas après l'autre, en acceptant d'avancer, même - et surtout - très lentement, on va de l'avant. On traîne le poids du passé qui parfois semble nous tirer brutalement en arrière...Un mot, une odeur, une image, et nous voilà repartis dans ce moment du passé qui a marqué au fer rouge notre futur.

Il est une partie de notre histoire que l'on ne peut changer. On peut décider de l'accepter pour ce qu'il est. Un court moment de notre vie qui n'est pas tout. Et arrêter de vivre sur pause.

Un beau jour, on s'aperçoit finalement qu'on a laissé cette explosion derrière nous. Certes, toujours une partie de nous, mais qui nous a aussi rendu plus fort. Parce qu'on en est sorti grandi. Plus résilient. Les plaies et les cicatrices affectives se sont refermées et resteront là. On a appris. Le seul fait de ne pas avoir arrêté d'essayer d'avancer est en soi une victoire. Comme un pied de nez à la souffrance. Nous sommes toujours en vie. Et on arrive à entendre de nouveau tout les bruits qui nous entourent. Enfin !

Détruit en un instant. Reconstitue en lenteur. Mais reconstitue au bout du compte. Les travaux de terrassement ont comblé le cratère géant de notre cœur. Les poignées de terre paraissent tout d'abord ridiculement insuffisantes, comme un travail de longue haleine voué à l'échec. Toutefois, poignées de terre après poignées de terre, et sans qu'on en prenne conscience, le trou a été rebouché. Mis bout à bout, tous ces actes de bonté, de soins et de bienveillance ont comblé tant bien que mal le puits abyssal. Alors, une fois nivelé, qu'allait-on choisir de bâtir ?

Qu'il allait donc être exaltant de réécrire une nouvelle page de notre vie ! Le mémorial nous rappellerait ce que nous portons en nous. Mais notre cœur comblé et réparé, nous permettra d'entamer une construction bien plus belle ; une victoire sur l'horreur, porteuse d'un avenir et d'un espoir.

Alors, chaque matin sera un beau matin, oui, oui, un vraiment beau matin, quand les hommes ouvriront l'œil, ils se rendront compte qu'il se passe quelque chose de magnifique. Du bruit. Des rires. Des gazouillis. La vie !

**JANOWSKI Sabine**



# SACRIFICE

La lumière faisait place à l'obscurité, les rues étaient vides, plus aucune connexion n'était possible. Notre seul but, dorénavant, était de survivre, de rester cachés pour ne pas se faire attraper et être réduits en esclavage. Il était loin, le temps où je passais devant la vitrine d'une boulangerie où était empilée une pyramide de chocolatinnes, où je devais résister à la tentation d'entrer dans ce paradis de douceur et de gourmandise parce que j'étais pressée. Je passais un entretien pour rejoindre un hôpital en tant que médecin. J'avais patienté longtemps en observant le cher paysage de la ville dans laquelle j'avais grandi à travers les longues portes-fenêtres du bâtiment. J'avais obtenu le poste. J'étais heureuse. Ça remontait à si longtemps...

Un mois plus tard, la planète était envahie par une population inconnue, des hommes et des femmes arborant des ailes. Rien, aucune personne ni aucune arme ne put les arrêter dans la conquête de notre monde. Mon frère disparut et j'essayais désespérément de le retrouver.

Je ne pouvais me tourner vers personne. Je ne pouvais pas appeler la police pour qu'ils enquêtent sur sa disparition car la police n'existait plus. Les hôpitaux étaient réquisitionnés, envahis par l'ennemi. Je n'y avais plus ma place. Une source anonyme échappée du grand hôtel A5 m'apprit qu'une personne ressemblant à mon frère y avait été vue. J'étais décidée à le retrouver. Il me restait à savoir comment pénétrer dans l'ancre de la bête sans y laisser ma peau. Il y avait des gardes partout, c'était de la folie. Finalement, je me laissais arrêter. Ils me firent prisonnière et me jetèrent dans une cage au milieu d'autres détenus, des humains... mes semblables. Nous étions tous entassés les uns sur les autres. Je vivais des journées, puis des mois infernaux. J'étais affaiblie, anéantie, je regrettais d'avoir agi si inconsciemment. Un jour de grand vent, on m'emmena. Je pensais que c'était la fin. Je me trompais. On me laissa dans une pièce joliment décorée, avec des vêtements et du maquillage partout. Il y avait aussi un grand miroir. Quand j'osai me regarder, je ne reconnus pas mon reflet. J'avais tant changé. Des bonnes femmes vinrent me préparer. En quelques instants, je passais d'une prisonnière crade, affamée et dépourvue de vie à une femme séduisante et pleine de charme. Les ailés m'avaient attribué un rôle. Je devais désormais servir ces « anges ». C'était un boulot stressant, mais également un excellent moyen pour moi de récolter des informations. Malheureusement, je n'entendis rien d'important.

Dans la grande salle de l'hôtel, l'alcool coulait à flots. Mon plateau était rempli de breuvages divers, vodka, champagne, vin... Je déposais les collations sur la table d'un ange entouré de femmes, qui discutait avec entrain face à un collègue. Je ne pu m'empêcher de croiser son regard, ce que je regrettai aussitôt. Je voulus partir mais il m'attrapa le bras et me tira vers lui. Je trébuchai et me retrouvai sur ses genoux. Résister aurait été signer mon arrêt de mort. Je restai donc ainsi, sur les genoux de Tiyoris, celui qui était le second du chef des anges, dont personne n'avait jamais vu le visage. L'erreur ne m'était pas permise. Heureusement pour moi, il était trop accaparé par sa conversation pour se préoccuper de ma présence. J'en profitai pour regarder autour de moi. Je vis ainsi l'ange Maximilien absorbé par un téléphone. Il se filmait sur de la musique en faisant de grands gestes. Depuis que les anges avaient découvert les réseaux sociaux, certains s'y étaient plongés avec ferveur. Comme Maximilien et son compte Tik-tok suivi par plusieurs milliers d'abonnés... Il était si ridicule que je ne pus m'empêcher de laisser échapper un ricanement. Aussitôt, toute la tablée se tourna vers moi et Tiyoris me fixa d'un regard particulier. Je devins son toutou, le suivant partout, répondant à ses demandes. J'étais étonnée et chanceuse car jamais il ne me frappa, jamais il ne tenta de s'approcher trop près, jamais il n'eut de comportements déplacés.

Son attitude envers moi était étrange, je me sentais presque privilégiée, au regard de celle détestable qu'il pouvait avoir avec n'importe qui d'autre. D'un certain côté, avec lui, j'étais protégée des autres anges, de ceux qui posaient leurs regards pervers sur moi et de Maximilien et ses avances crues.

Le temps s'écoula ainsi. Tiyoris s'épanchait de plus en plus. Il me parlait de politique, de gestion, de commandement, de techniques militaires... Je devenais sa secrétaire et sa confidente. Il m'apparaissait différent lui aussi. Je l'avais haï, je l'avais méprisé, puis je l'avais écouté, il m'avait intrigué et il m'avait attirée. Je savais que cette attirance était mal, qu'il était l'ennemi, mais je ne pus résister. Tout en le cachant aux autres de son espèce, il me traitait en égal et j'étais devenue son alliée. Tiyoris n'était pas comme les autres. Il jouait un rôle. Il était un ange, certes, un envahisseur, mais il n'était pas pour la conquête. Il ne souhaitait que vivre en paix et en communauté avec les humains. La planète était assez grande pour que nos deux peuples y vivent. Il jouait double jeu auprès du chef pour le destituer. C'était lui le rebelle qui avait commencé à lancer les étincelles d'une rébellion qui prenait de l'ampleur. Son plan approchait de son issue, mais il devint gêné avec moi, fuyant.

Je dois détruire le chef des anges, je n'ai plus le choix. Il a prévu d'éliminer tous les humains. Il va lancer sa purge, m'avoua Tiyoris.

Je comprends tout ça. Mais pourquoi sembles-tu si dévasté de me le dire ?

Parce que le chef des anges, si aucun humain ne l'a jamais vu, moi je sais qui il est. Et tu le connais. C'est ton frère, Martin.

C'était la chose la plus difficile à entendre de toute ma vie. Celui qui répandait l'anarchie, la guerre et le sang, qui réduisait la population en esclavage et voulait l'exterminer, était mon frère.

Je ne savais pas comment réagir. Je n'avais pas envie de croire Tiyoris. Je voulais qu'il se trompe.

Il se détourna, désolé, et partit affronter son destin.

Je cédaï à la colère et dévastai toute la pièce, déchirant les rideaux, éparpillant les vêtements, cassant les miroirs. Quand le calme revint en moi, j'étais décidée. J'aimais Tiyoris et je devais l'aider.

Je sortis pour le rejoindre. Dehors, tout était en ruine. C'était le chaos total. Je savais où me rendre : tout en haut de la tour du Pouvoir, où le chef des anges siégeait.

Une servante comme moi était invisible, c'était l'avantage. Je pus rejoindre le toit de l'édifice, sur lequel Tiyoris et Martin se battaient. Très forts tous les deux, ils étaient bien amochés. Aucun ne voulait céder. En me voyant arriver, Tiyoris eut l'attention détournée juste assez pour que Martin lui sauta à la gorge. Je me jetai sur eux pour les séparer. Tiyoris tomba, respirant avec difficulté. Je me retournai vers celui qui l'avait blessé, avec un regard de rage mêlé de chagrin. Il ne fallut que quelques coups à mon frère pour m'envoyer valser par terre. Tiyoris se relevait déjà pour le frapper avec acharnement. Je n'étais pas formée au combat, je savais que je ne faisais pas le poids. Mais je ne pouvais pas rester sans rien faire. Je ne pouvais pas laisser le plan de Martin se concrétiser. Sinon, la Terre serait la 3<sup>ème</sup> planète à disparaître du système solaire.

Utilisant le peu de forces qu'il me restait, je sautai sur le dos de Martin, enfonçant ma dague dans son omoplate, à la commissure de ses ailes. Dans un cri de douleur, il me repoussa violemment en arrière. Je sentis le vide sous mon corps. Je tombais. Je tombais du haut de la tour du Pouvoir. J'entendais le cri de Tiyoris, retenu par Martin pour l'empêcher de me venir en aide. Je vivais mes derniers instants. Autour de moi, le soleil se couchait, les monuments phares des grandes villes du monde brillaient, réunis au même endroit par les anges qui les avaient déplacés. Deux camps se déchiraient dans les rues pour sauver ou détruire cette terre.

Je fermai les yeux et priai pour que Tiyoris parvienne à sauver le monde, même si je ne serais plus là pour le voir et pour y vivre avec lui. Mes larmes coulaient sur mes joues. J'entrouvris les yeux pour voir une dernière fois celui que j'aimais et quand je croisai son regard plein de détresse, une lumière blanche m'envahit.

J'aurais dû toucher terre et sentir mon corps se disloquer, pourtant je vivais encore. J'étais en train de léviter dans le ciel. Dans mon dos, ma robe blanche était transpercée par deux grandes ailes. J'étais un ange. Depuis tout ce temps, j'étais l'une des leurs et je ne le savais pas.

Je volais avec difficulté pour rejoindre les deux combattants, ramassant une épée au passage. Tiyoris était surpris. Martin beaucoup moins.

Tu es comme moi, ma sœur. Il était temps de le découvrir. Ensemble, nous pouvons détruire ce monde qui nous a ignorés et a tenté de nous rendre invisibles pendant des siècles.

Il pensait que je me joindrais à lui. Il écarta les bras pour m'accueillir. J'approchais, me laissais enserrer contre lui et une larme aux bords des yeux, je nous transperçais tous les deux avec l'épée.

Je suis désolée, murmurai-je à son oreille.

Nous nous écroulâmes. Tiyoris me prit dans ses bras. Il appuya sur ma blessure, essaya de stopper le sang, mais nous savions tous deux que ses efforts étaient vains.

Va accomplir ta mission. Sauve ce monde.

Avec résignation, il s'envola dans le ciel pour arrêter la purge. Des colonnes de lumières sortirent de terre. Tiyoris épuisa toutes ses forces pour reconstruire la ville, réparer les dégâts, rendre les monuments à leurs endroits d'origine. Seuls les morts ne reviendraient pas à la vie dans cette reconstruction.

Les anges malfaisants seraient envoyés dans un monde-prison. C'était un déchirement, mais nous réduisions notre espèce à l'exil et la condamnions à l'emprisonnement éternel.

J'accueillis la mort presque avec soulagement. Enfin, tout était fini. Il n'y aurait plus de souffrances.

Je ressens un flottement, un vertige, j'ai envie de vomir, je tangué. Me revient en tête l'image d'une escarpolette, sur laquelle je suis prise au piège, coincée, sans pouvoir en descendre tandis que quelqu'un me pousse de plus en plus fort dans les airs.

J'ouvre les yeux. Je respire. Je vis. Comment est-ce possible ?

Je me réveille dans une salle blanche. Une dame âgée me regarde. Tiyoris est à côté d'elle. Il m'enlace, content de me retrouver. Je voudrais le serrer contre moi pour toujours mais la dame nous fait revenir à la réalité.

Tiyoris a coupé ses ailes pour pouvoir rester. À présent, tu dois faire un choix. Sacrifier tes ailes et te battre à ses côtés pour renvoyer tous les anges dans leur monde-prison ou mourir et devenir une étoile.

Mon choix est vite fait. Nous sauverons toutes les personnes qui auront besoin d'aide, même si en retour, personne ne saura que nous existons.

Tiyoris et moi serons des anges déchus.

## ELOGE DES SÉRIES

Après le règne du Covid et son cortège d'insatisfactions et de frustrations, les scénaristes et les réalisateurs ont dû répondre à l'attente du public en proposant, partout dans le monde, un cinéma excitant et des séries stimulantes... En France, pays particulièrement cinéphile, parmi des films revigorants et des séries réconfortantes, a fleuri une série hors normes, très tonique, intitulée « La retraite à 64 ans ». Elle a fortement impacté la vie des foyers pendant ses quatorze épisodes.

En voici un récit.

*Décembre 2022. Dès le petit matin, la journée d'une famille s'organise autour du feuilleton :*

*Chérie, tu sais la Grande série, je me suis inscrit comme figurant pour 10h.*

*Ça va mieux ton genou ?*

*Oui, bien mieux, il est dégonflé.*

*N'oublie pas de prendre une banderole. Tu prends laquelle ?*

*J'hésite. Peut-être « Levons le pied avant d'être sur les rotules ». Non, je choisis la plus légère : « La retraite avant l'arthrite ».*

*Prends garde au vent d'autan, mon chéri ! Bisous !*

Le succès exceptionnel de la série a tout de suite été mesuré par le niveau de figuration. De façon inattendue, le feuilleton a mobilisé des cohortes innombrables de figurants-bénévoles de tous âges qu'on a généreusement munis de banderoles, tout au long de la saison.

Le génie des scénaristes a été de développer l'idée d'une unité syndicale parfaite qui a crédibilisé d'emblée les premiers épisodes. Habituellement perçues comme antagonistes, les personnalités syndicales sont devenues des protagonistes positifs en connexion étroite. Une trouvaille a été le rythme hebdomadaire des épisodes qui a favorisé le concours des figurants et procuré un tempo social apaisé. Le succès s'est à la fois démontré durant les tournages, mais aussi forcément devant les écrans, puisque les mêmes, filmés dans la journée, vérifient, le soir, le chiffre obtenu par l'ensemble de la figuration. Des taux de participation jamais atteints pour un événement de ce type !

Les logisticiens de la série ont pourtant eu une surprise de taille. Au lieu de rester concentrés dans les grandes villes, les figurants ont afflué dans une multitude de villes petites ou moyennes. Ceci a obligé à multiplier les prises de vue mais a sorti de l'obscurité des figurants potentiels nouveaux. Autre trouvaille, c'est dans une petite ville qu'une télévision a réuni les représentants de deux grandes centrales syndicales au petit-déjeuner. Une autre image des frères-ennemis nous y attend : la journée est belle, ensoleillée ; pas de plateau de télévision sophistiqué, mais une table toute simple dans un environnement verdoyant accueille la journaliste et ses deux invités avant que la manifestation ne démarre. Ceux-ci prennent leur temps autour du café, ils sont sereins et confiants. De toute évidence, ces deux-là se respectent et s'apprécient, et la journaliste s'étonne qu'il en soit ainsi. Elle en est épatée comme nous.

Dans cette ambiance paisible et bon-enfant, une difficulté pour les scénaristes a résidé dans la recherche de moments où l'action puisse s'accélérer. Idéalement, la nécessité d'une intervention policière en cas de dégâts pour coincer des groupes perturbateurs. Les scénaristes ont attendu les derniers épisodes pour placer les scènes agitées afin que chacun suive en détail comment ces groupes se synchronisent à l'aide de Tik-Tok,

s'extirpent de la manifestation, extraient leurs marteaux du sac à dos, cassent les vitrines et les portes-fenêtres des magasins, laissent une pyramide de débris puis reprennent leur place, tout cela en deux minutes.

Avec le temps, la série a donné lieu à un genre de cours de droit solide et facile à suivre, excepté pour les téléspectateurs étrangers qui ont eu du mal avec les 49.3, 44.1 etc. Les scénaristes, surmotivés par le succès de leur création, ont creusé dans les textes constitutionnels avec un tel sérieux que le pays entier a suivi assidument le feuilleton sans en perdre une miette. La classe politique a été scotchée elle-aussi, depuis les gouvernants jusqu'au sénat et à la chambre des députés. La série s'est autoenrichie au cours de son développement et s'est épanouie dans le temps. Reconnaissons qu'elle est allée bien au-delà de ce qu'avaient prévu les auteurs.

Car quelque chose est advenu. Comme au cinéma lorsqu'un acteur ou une actrice jouent d'abord les scènes de la passion d'un couple, puis, une fois le film fini, deviennent ce couple éperdument amoureux. Quelque chose de cet ordre est advenu chez les figurants, mais aussi chez les gouvernants, dont la politique s'est incarnée peu à peu en copie de l'intrigue du feuilleton. Et s'y est ajustée jusqu'à en épouser la forme exacte. La fiction est devenue réalité. La réalité a même surpassé la fiction. Les figurants métamorphosés ont alors élaboré, de nouveaux slogans parmi lesquels : « L'eau bout à 100°, le peuple à 49.3 » ou bien « Rendez-nous la démocratie, soyez sages ! ».

Malgré un treizième inédit étincelant, l'équipe de scénaristes n'a pas sabré le champagne, mais s'est trouvée avec un gros problème sur les bras. Les personnages n'étant plus des créatures de mots, de texte et d'images, et étant transformés en personnes -personnes immergées dans un vrai conflit-, comment terminer une saison devenue documentaire ?

En réunion générale exceptionnelle dans la vaste salle de L'escarpolette, l'équipe a balancé entre une fin ouverte ou fermée, les antagonistes-gouvernants refusant de considérer la matérialité et le poids des protagonistes-syndicats-figurants. L'équipe a néanmoins réussi à éviter un final détestable grâce au baroud d'honneur éblouissant du quatorzième et dernier épisode de la saison. Est restée en même temps une grande amertume et de la fatigue.

En fin de compte, cette saison audacieuse laissera des traces fécondes. Elle a convoqué les sentiments forts qui font vibrer, provoquent l'indignation et la colère, l'ébahissement parfois, et font naître l'espoir et la conviction, avec toutes les qualités requises pour maintenir le niveau d'intérêt du public, les pics d'intensité sur les instants majeurs, les respirations, les relances. En deux mots le rythme et les sensations qui font que l'on en redemande, saison après saison, série après série. Sans jamais se lasser. Faisons confiance aux scénaristes pour nous concocter une nouvelle saison ardente et impétueuse. Aucun doute qu'ils créeront encore et toujours, partout dans le monde, des séries hors du commun proprement inimaginables !

**PUJADO Roger**



# **SORTIR !**

La nuit qui m'a le plus marqué ? Oh, il ne faut pas réfléchir bien longtemps ; elle reste gravée dans ma mémoire à jamais. D'autant plus que c'est aussi mon premier souvenir. Oui, parce qu'avant elle, je ne me souviens de rien, d'absolument rien.

Cette nuit-là, j'étais plongé dans un doux sommeil, confortablement installé, quand j'ai été assailli par une idée fixe : Sortir !

Il faut dire que je me suis alors retrouvé au fond d'un étroit boyau, dans un environnement tropical, coincé de toutes parts, où chaque mouvement exigeait de moi un effort immense. En un mot, l'horreur. Cet espace, si on peut dire, était le siège de bruits sourds, profonds, des sons sans grâce qui ne présageaient rien de bon, sinon d'ajouter à mon inquiétude.

Le pire de tout est que je n'avais absolument aucun souvenir des circonstances qui m'avaient conduit dans cet endroit improbable : était-ce un coup de trop, un coup de foudre, un coup du sort ? Sans doute ne le saurai-je jamais. Cette totale amnésie ajoutait à l'anxiété qui me tenaillait.

Sortir !

Ce que je vivais alors était trop réel pour que ce soit un cauchemar. Il fallait impérieusement que je m'échappe de ce lieu, Une force irrésistible m'imposait de dégager au plus vite, sans doute un instinct de survie, compte tenu de l'exiguïté du lieu et de son environnement angoissant.

Alors a commencé un long calvaire. En me contorsionnant, rampant, poussant sur mes jambes, m'aidant de la tête et des épaules, je parvenais à gagner quelques centimètres vers ce qui me semblait être la seule issue possible. Chaque tentative m'épuisait littéralement, m'obligeant à m'arrêter pour reprendre des forces. Chaque pause me demandait plusieurs minutes.

Sortir !

Dix fois, vingt fois, cinquante fois, avec abnégation, j'ai repris mon chemin. Chaque fois, je stoppais parce que je ne pouvais plus progresser d'un seul millimètre, et il aurait été vain de s'obstiner. Et à chaque étape, je parvenais à progresser de nouveau. C'était inexplicable mais bienvenu.

Plus d'une fois, l'idée de renoncer m'a effleuré, mais mon instinct m'imposait de persévérer dans mon entreprise. Alors, je reprenais ma difficile progression, Mais je sentais bien que tous ces efforts entamaient peu à peu mon capital de forces, et ma détermination.

Sortir !

Soudain, alors que j'étais épuisé et démoralisé, j'ai perçu des voix, indistinctes, là-bas, loin, loin. Alors, j'ai compris que des gens s'inquiétaient de ma situation, qu'ils avaient mis en place tout un dispositif pour me sortir de là. Cela m'a revigoré, redonné de l'énergie : si je les entends, c'est que je ne suis plus très loin du but. Ils sont venus à mon secours, je ne dois pas les décevoir. Maintenant, je sais que je ne suis pas seul dans mon combat : allez, courage !

Sortir !

D'ailleurs, maintenant, je comprends ce qu'ils disent. Certains commentent la situation, d'autres m'encouragent : « Il n'est plus très loin... Il arrive... Allez, encore un petit effort, vous y êtes presque... »

Je rassemble alors mes toutes dernières forces, et tout à coup, tout se précipite : au milieu de gens qui rient, qui sanglotent, qui photographient, qui donnent des directives, on m'attrape par les aisselles, on m'attrape par les pieds, on me soutient la tête, on me retourne, on me jette une couverture sur les épaules, on me tape dans le dos...

Moi, enfin libéré, je suis saisi par le froid soudain, aveuglé par la lumière vive, et, dans le brouhaha général, avant que j'aie pu hurler ma douleur qui déchirait ma poitrine, j'ai entendu clamer :

C'est un garçon !

Cette nuit-là, j'ai vu le jour.

## « PATZ »

Un beau matin, ou plutôt un sale matin, oui, oui, un vraiment sale matin, quand les hommes ouvrirent l'œil, ils se rendirent compte qu'il se passait quelque chose de bizarre. Pas de bruit. Pas de rire. Pas de gazouillis. Rien du tout.

Vous racontez ce dernier « Rien du tout » serait prématuré, mais le taire ; serait encore plus effrayant ! Pour me laisser le temps de vous expliquer l'inexplicable, il vous faudra, si vous le voulez bien, cheminer quelques minutes en ma triste compagnie. Avant que ne débute ce récit torve et bien que le final n'en sera pas changé, la meilleure décision que vous puissiez prendre serait de jeter cette nouvelle. À vous de voir ? Si vous lisez cette phrase, vous avez, alors, choisi de plonger dans l'indicible de ce bas monde. Afin de m'assurer que vous n'êtes pas arrivés sur cette ligne par erreur ou négligence, je vais redire, voire marteler mes desiderata. Ne venez pas, me demander, dans la sueur de vos nuits, la moiteur de vos draps, votre dose d'anxiolytiques ; je n'en aurais que faire. Venir me blâmer, m'insulter, pire blasphémer n'aura aucun effet, vous êtes dans cette histoire de votre plein gré. Si par hasard le courage venait à vous manquer durant l'aventure, sachez maintenant ; que la fin ne se jouerait plus sans vous.

Décrire votre situation, depuis les vagues d'un tsunami, nous le pourrions !

Assis sur l'épicentre d'un séisme ou à l'orée d'un méga feu, nous le pourrions !

Si cela vous apaise ! Si cela vous sied ? En buvant au firmament ! Nous le pourrions ! Peut-être, me trouvez-vous quelque peu précautionneux à votre rencontre ?

Songez aux dégâts sur votre santé psychique, si je vous dévoilais sans aucune compassion ou retenue le reliquat de l'addition de vos erreurs. Pour le moment ; prendre le plus grand soin de vous est ma priorité ! Vous menez, si tant est que je le puisse, au bout de votre vérité est mon devoir ! Si, par désarroi ou bien faiblesse ; vous me demandiez quelle est notre destination, après un court ricanement, je vous répondrais : « à quoi bon l'apprendre ; quand l'ignorée est votre meilleure alliée ». Et puis non, je me reprendrais pour vous poser cette ultime question en lien avec votre situation. « Vivre en symbiose avec les peuples non-humains de cette planète était-il impossible » ? Là où nous nous trouvons, la température est idéale. Le ciel plutôt bien dégagé. Pas un bruit ne vient chahuter nos tympans, et pourtant, vous êtes tristes. Une chose manque pour faire votre bonheur, une chose simple, gratuite, restait à l'abri de ce monde mercantile, les rires. Oui les rires ! Surtout celui des enfants. Le rire de ce gamin, qui faisait la joie des jours sans de sa mère. Le rire de ce lycéen, qui certitudes chevillées au corps, s'indignait des inégalités, du réchauffement climatique, de la souffrance animale. Ou bien celui de cet étudiant hurlant ses convictions sans rires avant les lacrymaux ! Et puis plus rien ; « Rien du tout » ; passage à l'âge adulte, aux joies de l'opulence narrative, au nirvana productiviste, à l'idolâtrie de tous ces maux en « ismes » à toutes ces conneries virtuelles qui lessivent votre cerveau et balaient vos vils espoirs de rendre un jour cet Homo Numericus plus fraternel. De là où nous nous trouvons, les rires manquent et pourtant, tout près de vous, c'est une véritable discussion qui se tient. Elle est animée, nerveuse, remake de celles que vous aviez dans vos AG de grève. Vous tendez l'oreille ; on échange vertement, bruyamment, du moins, le croyez-vous. Décrypté, ce galimatias vous est difficile, sans doute un dialecte ancien qui restera malgré tous vos efforts à jamais incompréhensible.

Pourtant, vous insistez, vous écoutez encore, vous ne distinguez aucunement les paroles, maintenant, vous n'en avez plus besoin, elles ne forment plus qu'un tout langoureux avec vous. Cet instant doux et charnel ne dura qu'une diastole et tout bascule, vous les ressentez pis que si on vous les traduisait. La langue de Gaïa, pourrait-elle être aussi méprisante ? aussi laide ? Vous vacillez. Elle frappe au plus profond de votre être, au cœur de votre cœur, l'abominable teneur des vibrations gutturales vous ramène au bambin sanglotant. La peur, vous saisit au bas-ventre, l'étau malfaisant de ses souffrances broie chacune de vos cellules, chacune de vos pensées, l'amarre qui vous retenait au rivage de la raison finit par se briser, votre corps n'oppose plus de résistance, votre moi non plus. La souffrance issue des abysses exprime une telle douleur, qu'elle déclenche chez vous d'irrépressibles tremblements convulsifs, à cet instant, vous découvrez ce que les êtres éremites ont pu ressentir alors que vous anéantissiez leurs biotopes et leur vie sur l'autel de la propagande consumériste mondialisée. Sans que vous ne puissiez savoir pourquoi l'étreinte s'estompe, ces hurlements plus qu'humains venus, croyez-vous d'outre-tombe, sont peut-être la conséquence de substances psychédéliques enjôleuses ou tout simplement le fruit de votre état actuel. Malgré tous ses atouts qui n'étaient pas renouvelables. Dépouillée, dévastée, calcinée, la « Pachamama » n'a pas pu vous sauver de l'effroyable expérience que vous vous infligiez. Votre infinie sagesse, le scribe, dévoué de ces dernières pages, a fini enfouie sous les quetta-octets d'une société humaine entièrement consumée par la recherche du bonheur matériel. Quand les hommes ouvrirent l'œil. À la question :

« Peut-on vivre sans limites dans un monde aux ressources finies » ?

Leur réponse fut de funestes vaisseaux, all inclus[...].

Et j'en suis bien malheureuse

**BALDACCIONI Gilbert**



## LE SYNDROME DE BABEL

A presque soixante-dix ans, veuf depuis quelques années mais doté d'une santé robuste et d'un esprit vif, Monsieur Durand vivait seul. Ni ermite ni misanthrope, il s'était accommodé de cette vie de célibataire, sortait peu, rencontrait peu, lisait beaucoup suivait assidument l'actualité et, à travers elle, portait sur la société et ses semblables un regard lucide, sans concessions, sa manière à lui à l'instar de Voltaire, de cultiver son jardin.

Il s'éveilla ce matin-là à 8h30, une heure plus tard que l'heure programmée sur son réveil de dernière technologie, de ceux qui interrompent votre sommeil en douceur, avec une sonnerie mélodieuse et des lumières apaisantes projetées au plafond. « Diable ! » se dit-il, vexé d'être tout à la fois en retard et trahi par la technique, il n'a pas sonné ! Il regarda d'un œil suspicieux l'appareil qui clignotait désespérément tout en s'étonnant du calme inhabituel de sa chambre où, en principe à cette heure-là, se glissaient assourdis les bruits extérieurs. Il ouvrit ses rideaux dont les anneaux curieusement ne crissèrent pas en glissant sur leur tringle. Muette aussi sa fenêtre pourtant réticente, poussa les volets dont les gonds rouillés n'émirent aucune plainte. De son jardin où le mois de mai mettait des couleurs et le peuplait de chants d'oiseaux ne parvenait aucun bruit. Sur la route, les voitures semblaient glisser sur un tapis ouaté. L'environnement semblait frappé d'un état de sidération acoustique, comme à l'intérieur d'une bulle que l'on aurait pu qualifier "d'ansonique" ou d'un autre mot encore à inventer. Les sons semblaient ne plus vouloir se propager !

Décontenancé par cette situation aussi absurde qu'imprévue, Monsieur Durand, en principe si pondéré, proféra à haute voix, enfin lui semblât-il, une série de jurons du meilleur cru ! Autant de mots correctement articulés que son cerveau interpréta mais que ses oreilles ne captèrent point ! Situation pour le moins bizarre que son esprit cartésien se mit à analyser.

Comme il sied aux gens bien élevés de procéder pour stimuler leurs facultés auditives, Monsieur Durand introduisit l'index de sa main droite aussi profond qu'il put dans son oreille et l'agita vigoureusement, il renouvela l'expérience du côté gauche sans plus de résultat ! Monsieur Durand, réaliste et pragmatique en déduisit donc qu'il était probablement devenu totalement sourd dans la nuit ! « Aurais-je eu un AVC ? » s'interrogeât-il. Il composa le numéro de son médecin ; le numéro s'afficha sur le cadran sans qu'il entendît le cadencement de la sonnerie d'appel, attendit un moment puis, fataliste, raccrocha. « Les médecins ne sont jamais là quand on a besoin d'eux, et de plus je ne l'aurais pas entendu ! J'irai le voir tout à l'heure » pensa t'il.

Dans ce désert sonore, désemparé et toujours en pyjama, Monsieur Durand se laissa tenter par le fauteuil du salon qui lui proposait ses coussins rembourrés et ses accoudoirs dodus, non sans avoir, en reflexe quasi pavlovien, allumé son poste de télévision.

A l'écran, un panneau qui en occupait la quasi-totalité sur fond de brouillage annonçait : "Par suite d'incidents techniques indépendants de notre volonté nous sommes obligés d'interrompre nos émissions ". « C'est vraiment une sale journée ! » Se dit Monsieur Durand. Il parcourut toutes les chaînes qui reprenaient peu ou prou la même information.

Les yeux dans le vague, il se prit à rapprocher les deux évènements. Il réfléchissait à leur possible corrélation quand les panneaux d'informations se firent plus explicite. Ce fut tout d'abord : " Une panne inattendue sur nos émetteurs a interrompu les réseaux de la région Occitanie nous vous prions de...etc etc.." Un peu plus tard : " Une panne inexplicable sur la propagation du son affecte désormais la totalité de l'hexagone, nos techniciens sont à l'œuvre afin de... etc etc..."

Pour Monsieur Durand ce fut tout d'abord un soulagement d'apprendre qu'il n'était point sourd, un plaisir très vite effacé par ce constat au bon sens imparable : "A quoi servirait-il d'avoir un système auditif en parfait état si le son n'existait plus !" Car on en était là, situation absurde ! inexplicable ! insensée ! : En France, peut être en Europe, voire à l'échelle mondiale : le son n'existait plus !

Mu par cet instinct grégaire qui se réveille lors des grands périls, Monsieur Durand enfila une robe de chambre et sortit dans la rue à la rencontre de ses semblables. Le spectacle y était désolant, affligeant. Les Dupont, en robes de chambre eux aussi, tentaient de calmer par gestes deux conducteurs qui, à la suite d'un léger accrochage, s'invectivaient à grand renfort de poings tendus. Plus loin des groupes se formaient dans lesquels chacun essayait de s'exprimer sur le phénomène dans un brouhaha gestuel qui eut été du plus grand comique n'eut été la situation. Puis, dans une volonté farouche de communiquer, on sortit papiers et stylos, malheureux et doublement muets ceux qui n'en possédaient pas ! Une multitude de papiers aux libellés dont l'incohérence traduisait angoisse et confusion se mirent à circuler, révélant hélas aussi par effet miroir, les travers, hantises, égoïsmes et rancœurs, sans que l'on sut, dans cette marée d'écrits anarchiques, quels en étaient les auteurs !

Monsieur Durand, qui partait du principe que lorsque l'on ne sait pas, on se tait, observait sidéré, ce tohubohu d'un nouveau genre, saisissant de temps en temps à la volée quelques échantillons de la "vox populi" :

" C'est une volonté divine !" - " Tout ça est voulu pour museler le peuple !" - " C'est le réchauffement climatique" ! - "C'est la 5G qui est la cause de tout !" - "C'est un coup des Russes à "cause que" on défend l'Ukraine !" - "Vous n'avez pas vu mon chien un caniche abricot, il s'est enfui !" - " A quelque chose le malheur est bon Madame Dubois ne pourra plus répandre son venin !" - "Vous pensez que ce sera rétabli pour le match de foot ? c'est à 21h !" - " C'est sûrement le début de la fin du monde !" - " Il faut faire une manif et foutre en l'air le gouvernement !" - "C'est très certainement une ionisation de l'espace dû à des explosions magnétiques sur le soleil" écrivit même un docte inconnu qui concluait affirmatif : Ça ne durera pas !"

Monsieur Durand haussa les épaules et malgré la situation se prit même à sourire quand, au hasard d'un papier, signé celui-là, il se rendit compte que Monsieur Martin dont on vantait tant l'érudition faisait énormément de fautes d'orthographe.

De plus en plus de groupes se formaient et avec eux des centaines de papiers circulaient de plus en plus vite, de plus en plus nombreux de mains en mains de groupes en groupes, ils devinrent des milliers quand le vent matinal soudain plus violent arrachât des mains que l'anxiété rendaient maladroitement tous ces écrits qui s'envolèrent ! Paroles en l'air aurait-on pu dire ! Une immense spirale ascendante se forma dissipant dans le ciel de mai ces morceaux de papier brillant au soleil, lui ajoutant une écharpe irisée et mouvante.

Tous levèrent la tête, surpris, bras ballants, fascinés par ce caprice de la météo aussi soudain qu'imprévu. Monsieur Durand, contemplait aussi ces circonvolutions mouvantes, quand une rumeur ténue, mais audible cette fois, prit forme et résonna dans sa tête.

Du dehors le bruit de la vie pénétrât la chambre, Monsieur Durand ouvrit les yeux. Il constatât à travers les jeux de lumières mordorées projetées au plafond par son réveil, qu'il était 8h30. Le cadran de ce dernier clignotait inutilement, se reprochant peut-être de ne pas avoir sonné. Assis dans son lit, mal à l'aise, la tête lourde et pleine encore de son angoissant cauchemar, il marmonnât :

« Que serait un monde où l'on ne se parlerait plus, où la voix serait remplacée par des textos à l'écriture simpliste, synthétique dans lesquels se déverseraient plus de haine que de bons sentiments, où les textes les mieux élaborés traduirait mal la vérité des sentiments et des émotions, vecteurs premiers de l'humanisme. Que serait une enfance sans les mots maternels, l'amour sans mots d'amour, les détresses sans les paroles réconfortantes, les derniers soupirs sans les ultimes " je t'aime" et les promesses émues ».

A l'image de la tour de Babel, symbole de l'impossibilité de communiquer qui en provoqua l'effondrement, nos sociétés ne sauraient survivre à l'absence de la parole véhicule premier de la communication humaine. En secouant la tête, il ajouta pour lui-même dans un murmure «... Et ne survivront pas si on ne se parle pas mieux et surtout davantage...»

Monsieur Durand se leva, « Bah ! - se dit-il- il va falloir quand même que je retrouve le mode d'emploi de ce réveil ! »

**VERDOT Michel**



# LE MYSTÈRE DE L'ÉCRIVAIN

Fasciné par le célèbre concours littéraire local, un simple habitant d'un village paisible baigné par de doux vents matinaux se mit en tête d'y participer. Appelons « l'écrivain » ce villageois quelque peu téméraire. Malheureusement, « l'écrivain » se trouvait confronté à une détestable panne d'inspiration qui l'avait plongé dans les abysses de l'obscurité, laissant son esprit aussi vide qu'une pyramide inversée.

Obnubilé par l'angoisse de la page blanche, « l'écrivain » contemplait laconiquement sa porte-fenêtre avec désespoir. Il espérait voir une escarpolette voler gracieusement dans le vent, apportant avec elle une bouffée d'inspiration salvatrice. Mais à la place, il se retrouvait à errer sur Tik-Tok comme un chronophage passe-temps lui rappelant cruellement qu'il n'avait pas encore écrit une seule ligne de son chef-d'œuvre.

N'existe-t-il pas de remède miracle pour stimuler et sublimer son côté créatif ? Dans une tentative désespérée de se reconnecter à sa muse, « l'écrivain » se mit à boire du champagne en espérant que les bulles effervescentes stimuleraient son imagination. Mais hélas, cela ne fit qu'agiter son estomac et le laisser encore plus coincé dans sa situation.

« Brillante idée, serais-tu celle-ci : écrire une histoire sur cette détestable panne d'inspiration ? Peut-être que cela fera rire le jury et leur fera oublier que je n'ai pas d'idées originales depuis des mois ! ». La délivrance vint donc par ces mots prononcés à haute voix dans son bain tel Archimède.

Eureka ! « L'écrivain » se lança dans l'écriture de son récit cocasse et loquace. Il conta comment, il avait broyé du noir pour tenter de remplir des pages blanches, mais aussi les moments de procrastination passés sur Tik-Tok à regarder des vidéos de chats jouant de la harpe.

Avec l'aisance d'un funambule des mots, il compara son esprit à un labyrinthe tortueux, où les pensées errantes s'entremêlaient sans jamais trouver de connexion logique, laissant ses idées dans un éternel dédale. A aucun moment, « l'écrivain » ne prit peur de se brûler les ailes avec cette mise en abîme.

Une inspiration semblait enfin s'être frayée un chemin à travers les lignes. Les mots se bouscuaient, les idées jaillissaient comme des étincelles dans l'obscurité. « L'écrivain » se mit à sourire de malice devant son écran, se rendant compte que parfois, la meilleure façon de vaincre une panne d'inspiration était de l'accueillir à bras ouverts et de la cueillir à bras-le-corps.

Zut ! Le délai final du dépôt est proche. « L'écrivain », rempli d'un mélange d'excitation et de doutes, envoya son œuvre par e-mail au jury du concours. Peut-être qu'ils trouveraient son histoire drôle et originale, ou peut-être qu'ils la considéreraient comme une farce dérisoire. Quoi qu'il en soit, il avait réussi et pour lui, c'était amplement suffisant.

Alors que le courrier électronique disparaissait dans les méandres de la toile virtuelle, le cœur de « l'écrivain », fut soulevé par une vague soulagement soudain. Le plaisir d'écrire et de créer avait été retrouvé. L'espoir avait germé et le premier clou avait été planté : une graine d'inspiration reviendrait toujours même après des périodes infructueuses. Et qui sait, peut-être que cette fois ou une autre, il serait lauréat du Prix, ou peut-être que son véritable triomphe était déjà accompli : avoir écrit et envoyé son récit, peu importe les résultats.

Rongé par l'attente, « l'écrivain » reluquait sans cesse sa boîte de réception. Chaque sonnerie de notification faisait bondir son cœur. Les jours s'allongeaient comme des élastiques, la tension grandissante. Chaque instant était une éternité, une danse impatiente entre espoir et anxiété...

D'ailleurs, cher lecteur, ne seriez-vous pas frustré de ne pas connaître la fin de cette histoire qui s'étire ? Patience. Toutefois, voici une petite consolation : « l'écrivain », dans un élan de malice, a dissimulé le nom du village paisible le long de son récit. Peut-être qu'en le dénichant, cela adoucira votre amertume. Alors, à vous de jouer, cher lecteur, à démêler le véritable mystère inscrit entre les mots de cette aventure.

## BONNE PIOCHE

Sublime et splendide à l'égal de certains tableaux romantiques ou des couvertures des romans d'Abraham Merritt réalisées par Boris Vallejo ou Philip Caza au temps de sa radieuse adolescence, Yolande Tieck était justement en train de lire dans une anthologie de science-fiction américaine new-wave la nouvelle « Repends-toi, Harlequin ! dit Monsieur Tik-Tok » écrite par le fécond et turbulent Harlan Ellison, lorsque son époux prénommé Mélanien et surnommé Mémé comme un personnage de Marcel Proust alluma la télévision pour regarder une émission orientée fortement sur l'archéologie fantastique et traitant précisément de la construction des Pyramides d'Egypte qui ne put avoir lieu sans, comme il est aujourd'hui de mondiale renommée publique, l'aide et la direction de puissantes soucoupes volantes extra-terrestres aux formidables mâchoires pour charrier et positionner au mieux les énormes pierres cubiques peintes en rouge vif de plusieurs tonnes les constituant.

« Oh ! non, Mémé, je t'en conjure ! supplia Yolande, dite la Polpa. Que vas-tu te remplir la tête de théories fortiennes qui vont nous empêcher tous trois de coincer la bulle cette nuit ! Je veux bien partager par curiosité et par véritable amour pour toi tes lectures, mais pourquoi craches-tu ainsi, mû par un préjugé machiste et sans effectif examen préalable, sur mes romans « Harlequin » qui, eux, savent me parler d'amour comme je l'entends le long de millions de lignes, musique mille fois jouée dont je ne me lasse point ? Je ne cherche par ce biais nulle évasion de mon ménage à trois, mais suis plutôt assoiffée de la tendresse que vous me prodiguez si peu !

- « Quoi ! » s'indigna Guillaume Boulcy en interrompant, ce qu'oyant, sa tâche ménagère d'époussetage des meubles. « Par une exceptionnelle et bienveillante décision de Justice, tu as deux hommes à jamais liés à toi : Mémé et moi, et ce depuis l'heureux, lointain, mythique temps du Lycée ! Tu n'as pas su choisir entre lui et moi, aussi nous épousas-tu tous deux, avec une légère préférence pour lui pour le don du nom au trio. Au final, tu t'es révélée stérile, ce qui signifie que ni Mélanien ni moi ne compterons de descendance à nos identités. Par ailleurs, tu as passé l'âge d'en faire... Nous vivons, nous les deux mâles du ménage, dans la peur perpétuelle d'un divorce par toi voulu et prononcé - peur tellement forte est notre crainte de nous voir séparés de toi, notre amour qui croît chaque jour de manière exponentielle et infinie ! Tu tiens nos pauvres cœurs à jamais d'une main de fer !

Avez-vous fini de ne vous parler que par invectives venimeuses ? s'interposa Mélanien excédé. Je voudrais bien regarder en paix cette émission de télévision sur les Pyramides ! Ou alors, allez-vous chamailler ailleurs ! C'est vrai, Yolande, tu vaux une Malédiction des Pharaons ! Nous incarnons tes victimes et tes prisonniers. Nous ne sommes plus des hommes...

Eh bien ! reconquérir votre virilité, Messieurs, rétorqua l'élément féminin du trio avec la nonchalance de Ponce-Pilate. Je suis, pour ma part, satisfaite charnellement par vous deux, mais reste sur ma faim dans le domaine de la tendresse. Je représente une « conquête », séduite pour pouvoir figurer dans les regroupements entre machos et rien de plus.

Nous, des machos ? explosa Mélanien qui voyait dans cette affirmation une tentative pour les coincer facilement. Alors que nous entretenons la maison et assurons la subsistance et la nutrition de ses trois hôtes ! Dois-je rendre mon tablier et Guillaume faire de même ?

Tu n'y parviendrais pas et si même tu essayais, cela te tuerait, tu le sais très bien, asséna Yolande sans se démonter et en répondant du tac au tac avec un ton pince-sans-rire. Tu m'aimes trop et veux-tu grossir les rangs de mes victimes sans nombre au

cœur brisé par le spectacle de notre trio insolemment amoureux ? Je m'embellis sans frein des larmes des hommes qui souffrent en vain pour moi. Pour tout dire et tout résumer, je suis une vampiressa psychophage et sadique ! Par psychophagies, il faut entendre ici l'écrasement et l'absorption que ce soit par boire ou par manger - d'une âme par une intelligence autre, et l'on ne peut mieux comprendre ce phénomène que par l'exemple de Victor Hugo ayant rendu fous son frère et sa fille Adèle ou de Georges Simenon ayant causé le suicide de son enfant Marie-Jo, ou bien encore de Virginia Woolf ayant castré son éminent économiste de mari Leonard qui, après la prononciation du saint-nœud, n'écrivit plus de livres et sombra dans l'oubli sous l'ombre de sa femme. Je me nourris de la souffrance des autres. On peut me qualifier de mélange de pieuvre et de veuve noire. Ne me surnomme-t-on donc point « la Polpa » pour mes embrassements étouffants !

Mieux vaut entendre ça...

... que d'être sourd ! » compléta judicieusement Guillaume abasourdi par tant de cynisme émanant de leur complète geôlière.

Un silence de gêne et de mort abattit son linceul sur les trois protagonistes de ce dialogue où seule parce que triomphante la Polpa bi-andre chantonnait et ne vit pas les regards de conspirateurs qu'échangèrent son mari et son amant derrière son dos, le premier ayant éteint le poste de télévision et fait le deuil de son émission soucoupiste et le second renoncé à chasser plus loin la poussière comme Yolande le lui avait pourtant enjoint ce jour-là.

Une idée inédite traversa le cerveau anesthésié de Guillaume qui lâcha ses affaires d'homme de ménage - cela dit sans rire ni intention comique - pour aller dans le jardin en fleurs cueillir iris et pensées, phlox et glaïeuls à l'attention expresse de sa femme qui d'ordinaire fondait de gentillesse et de reconnaissance face à ces dons esthétiques dus aux dons de main verte et horticoles des deux hommes qui partageaient sa vie. Mais elle ne se méfia pas - ou ne perçut pas ou n'évalua point - de la raideur solennelle de son cavalier, lequel, après la cueillette floricole comme prétexte impromptu, se rua sur une redoutable pioche qui gisait par hasard sous l'escarpolette où naguère encore le trio roucoulait en se berçant amoureusement au son de musiques de Mozart ou de Chopin, le tout sous les yeux complices des voisins habitués à ce spectacle émouvant et poétique. Armé de ce lourd outil de jardin, l'Amant à l'âme partiellement bue se rua avec la force et la précision de l'instinct sur Yolande à qui il administra un violent coup de la lame pointue sur le haut du crâne, à la jonction de ses raies de coiffage, à la fontanelle pour tout dire. Le chef féminin de la sorte attaqué éclata et comme pour le président Kennedy dont des morceaux de cerveau avaient giclé sur le coffre de sa voiture de luxe imprudemment offerte aux yeux du public et à la mire du talentueux tueur à gages, un geyser de sang et de matière encéphalique macula le salon avec pour circonstance phonique les atroces râles de la vampiressa, propre à la pitié en dépit de sa nature détestable et incroyable qui avait poussé Mélanien et le meurtrier à marcher sur des œufs afin de ne révéler à quiconque l'essence surnaturelle et incorrigiblement malfaisante de Yolande, comme Jean-Pierre est contraint au silence et au camouflage dans le dessein de cacher que sa « Sorcière bien-aimée » possède des pouvoirs magiques. A croire qu'il existe une véritable connexion du Mal pour dissimuler et tout à la fois favoriser les œuvres du Diable à la surface de la Terre !

Par les derniers cris émis par la Polpa qui, comme on sait, en tant que vampiressa a horreur du métal, la magicienne trucidée avait brisé les nombreux

carreaux de la porte-fenêtre de sa véranda et ainsi alerté les voisins.

L'assénement de ce coup de casse-tête horticole précipita la restitution des morceaux d'âmes à leurs deux légitimes propriétaires et les libéra ipso facto de leur esclavage que d'aucuns jugeaient admirable. Avec étourdissement, ils sentirent leurs crânes s'ouvrir sous la pression inter-atomique de leurs systèmes psychiques respectifs avec leurs composantes encéphaliques et ainsi retrouvèrent intégrité et santé, liberté et bonheur provisoires.

Informées de ce meurtre commis au sein de ce trio non-conformiste, les forces de l'ordre,

Aussitôt accourues, menottèrent les deux hommes, photographièrent et nettoyèrent la scène du crime non sans en interdire l'accès à toute personne étrangère et l'avoir gelée. Nul ne voulut croire les assertions et défenses du Mari et de l'Amant qui pourtant ne racontaient que la vérité.

L'affaire fit grand bruit, et ce d'autant plus que s'y mêlait, en supplément du sexe, celui du surnaturel proche de la prosaïque réalité, éléments dont est friand le public. De combien d'éditeurs de tout poil bâtit-elle la fortune avec plus ou moins de malhonnêteté par l'ouverture et la consommation de bouteilles de champagne pour célébrer l'augmentation cynique de droits d'auteur !

Le Mari et l'Amant furent jugés en deux tribunaux éloignés de plusieurs centaines de kilomètres et incarcérés dans des prisons qui ne l'étaient pas moins. La maison du crime s'écroula sous un dynamitage salutaire et bienveillant, voire bienfaisant, et son emplacement reçut longtemps la réputation de lieu maudit, vierge et hostile à toute reconstruction, laissant la place à un refuge inopiné pour vagabonds dans ce terrain vague ouvert à toute forme de vent sous couvert de légende.

**ROULLEAU Michel**



## LE PARADOXE D'UN SOMMEIL DE CHEVAL

Un escalier de pierres en colimaçon bordé d'une rambarde de fer forgé conduisait au dernier étage de cette maison ancienne, près de la gare. Un long couloir menait à l'appartement dont les pièces s'épandaient tout en longueur sous les toits. Le petit dormait, tranquille, accompagné de Morphée en de doux rêves. Une douce chaleur émanait de cette paisible soirée d'été. Après une journée éreintante, Léa vaquait à ses occupations habituelles.

Soudain, une voix inattendue retentit dans la nuit. Une voix sans paroles montant crescendo. Intriguée, Léa tend l'oreille, écarte d'un geste délicat les rideaux, ouvre la fenêtre du salon. Quelqu'un marche sur la voie ferrée en fredonnant. Elle fronce les sourcils, plisse les yeux pour mieux distinguer ce qu'elle devine dans l'obscurité.

Brusquement, la silhouette s'allonge en travers des rails. Au même instant, elle perçoit le sifflement d'un train. Des phares surgissent du tunnel ferroviaire. Les freins de la machine crissent. Horrifiée, Léa étouffe un cri d'effroi.

Le corps roule sur le bas-côté de la voie.

Elle se penche sur l'embrasement pour appeler : hé ho, tout va bien ?

Aucune réponse.

Léa s'écrie : y'a quelqu'un ? répondez-moi.

Aucune réponse.

Elle réagit en se disant que c'est un mauvais film mais sa tentative d'auto-persuasions échoue.

Elle pense alors au locataire du 1er, dépressif chronique certes un peu fêlé mais il était en vacances. S'il était rentré, je l'aurais entendu, se dit-elle en continuant d'observer au-dehors.

Subitement, elle voit la silhouette qui réapparaît dans la pénombre et le sinistre manège recommence. L'individu se couche puis disparaît à l'approche des rames.

Léa évaluait le risque. Aller seule là-bas vers une personne inconnue capable d'une imprudence aussi insensée s'avérait périlleux. De plus, elle ne pouvait laisser son petit sans présence. Elle tenta une nouvelle fois de vérifier s'il y avait âme qui vive : y'a quelqu'un ?

Le silence persistant fit émerger un doute inquiétant. Et si c'était lui ? imaginait-elle.

Elle songeait à Vik, son ex-compagnon de route qui avait failli l'envoyer maintes fois six pieds sous terre. Elle se souvenait de ses crises de démence qui pouvaient faire de lui un meurtrier.

Après avoir espéré un signe de vie en vain, elle contacta la gare. Au bout du fil, le chef de quai affirma : oui, je suis au courant de l'incident et mon collègue a vérifié la voie. Je vous assure qu'il n'y a personne sinon j'aurais mobilisé des renforts. C'était certainement un plaisantin. La gare ferme bientôt je vous laisse.

Léa revint à la fenêtre, ressentant la menace qui rôde, celle qui vous tient sans vous lâcher. Comme un éclair d'orage grondant, une réplique transperça tout son être : t'as la trouille ? t'as peur ? j'adoore !

Effrayée, Léa recula derrière le voilage sans relâcher son attention.

C'est lui le vagabond, je le sentais, pensa t-elle avant de prononcer fermement : rentre chez toi Vik. Je n'ai pas envie de jouer.

Comme un couperet, un ordre tomba : descends Léa ou je continue. La balle est dans ton camp !

Confrontée aux douleurs de la nuit, craignant le pire, elle composa le 18.

Vik échafaudait son piège en bravant la mort. Tu m'vois ! tu m'vois plus !

23 h 17

En scrutant l'intervention des pompiers, Léa reprenait espoir mais pour les suivre d'aussi loin il fallait un regard de lynx. Elle capta le début d'une course-poursuite et

perdit le fil de l'évènement car trop éloignée dans ce logis haut perché. Eprouvant le besoin impérieux d'être informée, elle rejoignit les secours.

Un sapeur très essoufflé vint à sa rencontre :

Merci beaucoup de vous être déplacés. Où est-il ?

On n'sait pas. On l'avait sous la main, on l'tenait et il nous a échappé.

Vous allez l'aider n'est-ce-pas ?

On essaie ! Il a dû s'planquer dans un coin. On a couru, on l'cherche mais on l'trouve pas ! A un m'ent donné on l'a vu dans les WC publics là-bas, vous voyez ?

Tout vacillait dans la tête de Léa.

Le commandant de l'unité s'approcha :

On arrête de chercher. Je ne peux mobiliser mes hommes plus longtemps. Nous avons d'autres urgences. C'est un sacré phénomène quand même ! Nous, on a fait ce qu'on a pu. Appelez le 17 c'est mieux.

Le gyrophare bleu s'éloignait en clignotant.

Inquiète, Léa remonta à grandes enjambées dans son appartement. Le petit dormait toujours à poings fermés.

23 h 46

Reoulant ses larmes, elle se ressaisit. Ne pas sombrer. Je ne dois pas sombrer ! Vik avait disparu. Où se cachait-il ? Qu'allait-il faire ? Les trois verrous pourtant bien fixés à la porte avaient déjà cédé à la force de sa folie.

De petits coups vifs frappent à la porte.

Tétanisée, elle fige son souffle.

N'ayez pas peur, ouvrez-moi. C'est Madame Minet.

Au son de cette voix, Léa ouvre la porte et referme les serrures aussitôt :

Je regardais la télé et j'ai vu les pompiers. Pourquoi vous n'êtes pas venue me chercher ? Je vais vous gronder.

Je pensais que vous dormiez. Il est là, quelque part.

Je sais. J'ai entendu du raffut au grenier en montant vous voir. Il est là-haut, je l'ai vu.

Mme Minet était la voisine d'en bas. Léa la surnommait ainsi car elle prenait soin non seulement de ses chats mais également de tous ceux du quartier. Sa bienveillance sans faille avait permis qu'un lien d'amitié se tisse entre les deux femmes.

La voisine décrivit rapidement ses péripéties puis continua :

Va falloir vous armer de courage. La nuit me semble mal engagée. Il faut se dépêcher. Vous savez comme le toit est pentu des deux côtés ? il peut chuter à tout moment.

J'en ai conscience. Si j'appelle la police le cauchemar va s'amplifier. La présence des gendarmes sera comme une provocation, une trahison.

Alors contactez le maire, Luc Pégase.

Les pompiers sont venus et repartis sans résultat. Le maire pourra t'il faire des miracles ? Son nom lui donne t'il les ailes d'un ange gardien ? Ce n'est pas le messie quand même !

Ne vous énervez pas Léa. Pégase a dû être confronté à ce genre de situation. Il trouvera certainement une solution. Nous devons agir vite. Ça urge !

Léa flanchait, bloquée par une terrible panique. Elle hésita puis décida :

D'accord, mais avant pourriez-vous venir avec moi là-haut ?

Les combles ressemblaient à un capharnaüm poussiéreux. Toutes deux avançaient prudemment, à pas de velours. Vik, qui guettait par la trappe de la soupente, les repéra et décida alors de jouer à un jeu menaçant d'une atroce perversité, comparable à la roulette russe. Ses balles à lui concentraient le suc de la peur : je glisse, je ne glisse pas ! je tombe, je ne tombe pas !

Face à cet odieux chantage, Léa prit la résolution d'appeler le maire. Après avoir exposé les faits de vive voix, Pégase informa Léa qu'il prévenait Joy, le médecin de garde. On arrive de suite, confirma t-il.

00 h 12

Tous les quatre se trouvaient dans le salon, confrontés à un drame hors du commun. La conversation s'exprimait par murmures circonspects lorsqu'un énorme tumulte se fit entendre. Impossible d'identifier la source du vacarme. Après un bref laps de temps, Mme Minet et Léa courent l'une derrière l'autre vers la mansarde. Elles cherchent. Seul le silence fait écho à leur appel. Léa redescend, se précipite à la fenêtre, sonde la rue éclairée à la faible lueur des réverbères. Vik gisait sur le trottoir.

Le docteur dévale les escaliers, s'empresse. Il s'approche en parlant :

Hé Monsieur, vous m'entendez ? vous m'entendez ?

Il est tout près, s'incline vers le corps inerte.

D'un bond agile Vik se relève, s'empare de la mallette posée au sol et stoppe sa course à distance du médecin.

Léa entend alors le deal :

Descend et je rends le matos sinon je me barre avec ! La balle est dans ton camp !

Joy intervient : s'il vous plaît, descendez ! il vous le demande gentiment !

Pégase percevait les paroles sans mot dire, habitué d'un sang-froid inébranlable. Mme Minet paraissait plongée dans un mutisme assourdissant. Sans prévenir, le maire pénétra dans la chambre, lieu où se trouvait le téléphone.

Tentant de se convaincre qu'elle ne craignait rien, Léa capitula : je viens à une condition, tu montes pour que l'on discute tous ensemble.

Rien à bord, tribord, bâbord ! Au secours, ça déborde ! Adieu, veaux, vaches, cochons, couvée... La trouille au ventre, le cœur palpitant, Léa faiblissait à chaque marche. Lorsque le médecin la vit arriver, blême, en sueur, il vint près d'elle et chuchota : je dois impérativement récupérer mon matériel médical, j'en ai besoin. Je vous en prie, faites profil bas.

Il montera chez vous. Ensuite, on s'en occupera. Soyez très vigilante. Ne le provoquez pas !

Vik tournait en rond dans la pièce en tenant des propos qui donnaient froid dans le dos. Comme le bip de Joy n'arrêtait pas de sonner il s'éclipsa dans la chambre. L'intrusion dans cette pièce d'intimité intensifia les troubles déjà difficiles à maîtriser : il connaît les lieux ! T'as osé ? avec ce toubib ? s'exclama Vik en colère.

Pégase, toujours impassible, écrivait des notes sur un papier, assis dans la cuisine. Mme Minet se hasardait à contenir les impulsions de Vik, affichant une volonté de conciliateur. A un moment, elle glissa furtivement

une brève remarque : son pantalon est mouillé entre les jambes. Vous avez vu ?

L'atmosphère tendue alternait les silences, la raison, la déraison. Un immense chaos !

Puis, un brin fragile d'accalmie parut naître enfin.

1 h 15

Quelqu'un frappe à la porte. Léa se tourne d'un air interrogateur vers Pégase. Il saisit l'intention du regard, opine de la tête. Elle ouvre. Deux infirmiers sur le seuil. Ils entrent, ceinturent Vik. Le docteur lui fait une injection. Il s'apaise. Les soignants saisissent la feuille tendue par le maire. Joy certifie que le produit est inoffensif. Vik dormira d'un sommeil de plomb que rien ne pourra perturber : n'ayez aucune crainte ! Je lui ai administré une dose de cheval. Il va s'écrouler. Il sera surveillé de près et en sécurité.

Léa s'accorde quelques minutes pour aviser Henri, le père de Vik. Elle connaissait son indifférence habituelle mais voulait qu'il sache ce qu'il s'était passé.

Henri claironne : il est en de bonnes mains. Tu peux dormir sur tes deux oreilles.

Léa tranche : il faut l'aider, prendre enfin soin de lui ! Vraiment. Votre devoir est de le soutenir dès maintenant ! Moi je ne peux plus rien, plus rien.

Maire, médecin, ont quitté les lieux.

Léa est soulagée.

Avant de partir, Mme Minet se veut rassurante : il est hors de danger. Essayez de dormir pour être en forme dès que votre petit bonhomme sera debout. Si vous avez besoin, je suis là quelle que soit l'heure, vous le savez. Surtout n'hésitez pas d'accord ?

Le petit dort.

L'émotion réprimée se relâche.

Léa baisse la garde, se déleste de lourdes entraves.

Une peine infinie l'envahit.

4 h 56

Le téléphone sonne. C'est Henri :

Tu dois partir Léa. Vik s'est fait la malle.

Quoi ?! C'est impossible !

Il s'est barré je te dis ! On m'a prévenu. Il a cassé le vasistas des douches et a escaladé la gouttière du dehors.

Léa reste sans voix.

Après un instant, elle répond :

Mais le docteur a affirmé qu'il l'avait endormi avec une dose de cheval, qu'il dormirait longtemps et serait protégé.

Henri s'esclaffe, ironique :

Alors la dose de cheval n'a pas eu l'effet escompté ! Avec Vik, le médecin aurait dû plutôt choisir une dose d'éléphant ! Tu dois partir.

Partir ? mais pour aller où ?

6 h 08

Léa veille.

Un meuble lourd bloque la porte fermée par trois solides verrous.

Une voix sans paroles résonne dans l'aube naissante...

**RHODE Agnès**



# LA FOLIE DES HOMMES

Un beau matin, ou plutôt un sale matin, oui, oui, un vraiment sale matin, quand les hommes ouvrirent l'œil, ils se rendirent compte qu'il se passait quelque chose de bizarre. Pas de bruit, pas de rire, pas de gazouillis, rien du tout. Non, ce n'était pas possible ! Sous l'effet de la canicule, le barrage des Cammazes avait cédé. Malgré le dispositif d'alerte des sirènes hurlantes, trente millions de mètres cubes déferlèrent sur tous les villages de la vallée de la Montagne Noire, entraînant sur leur passage des habitations, des véhicules mais surtout des milliers de personnes. Et c'est dans ce contexte que naquit Dana le cinq novembre 2039 dans une petite cabane faite de brique et de broc. En effet, cet événement tragique s'était produit un mois avant sa naissance.

Les températures estivales étaient montées à cinquante-quatre degrés à l'ombre et les climatiseurs avaient fonctionné sans discontinuer. L'eau avait commencé à se raréfier, les animaux avaient presque disparu, les plantes mouraient de soif, les maisons paraissaient vides car tous les volets étaient fermés afin de réduire au maximum la température intérieure. Les gens ne se voyaient plus, ne se fréquentaient plus. Il régnait un calme terrifiant. Ce jour-là, les parents de Dana, Coline et Alan, se promenaient autour du lac de Saint-Ferréol et entendirent les sirènes d'alerte. Ils savaient que le temps était compté pour atteindre un point en hauteur dans la Montagne Noire. Ils prirent leur voiture en direction du Pic de Nore situé à plus de mille mètres d'altitude. Alan ne pensait qu'à sauver sa famille et ne pouvait réfléchir à rien d'autre. Conduire toujours plus haut et ne surtout pas se retourner.

Au bout de quelques heures, Coline et Alan arrivèrent à Pradelles-Cabardès, un petit village, avec des constructions originales, bien connu des autochtones. En effet, au dix-neuvième siècle, la neige ne cessant de recouvrir le plateau, les villageois construisirent des silos souterrains étanches, appelés glacières, qui permettaient de conserver pendant plusieurs mois la neige qui était revendue sous forme de glace. Avec le réchauffement climatique, il n'y avait plus de neige mais la température était moindre que dans la vallée. Coline et Alan furent surpris car de nombreuses personnes avaient eu la même idée qu'eux. Les débuts de cette nouvelle vie furent compliqués. Il fallut trouver une place et une fonction à chaque personne. Toutes les communications étaient coupées, il n'y avait plus d'électricité, l'eau envahissait encore et toujours la vallée car, en fait, tous les cours d'eau avaient débordé et créé de véritables tsunamis partout dans le monde. Les nombreux sapins, hêtres, chênes et végétaux présents dans la Montagne Noire, étaient très secs à cause de la chaleur caniculaire et des incendies.

Bien sûr, l'accouchement de Coline fut difficile mais apporta une bouffée d'espoir dans ce recoin montagnard car la plupart des cinq cents habitants étaient âgés et il y avait peu d'enfants. Coline et Alan prénommèrent leur fille Dana en référence à la déesse celte qui fut le symbole de la fertilité et de l'abondance. La vie s'écoulait monotone et ardue. Les villageois avaient essayé de réaliser des semences à partir de graines conservées mais l'eau devenait compliquée à trouver. Les anciens connaissaient des sources d'eau dans la montagne mais elles avaient tendance à s'amenuiser.

Cependant, sur cette terre brûlée, ils avaient réussi à cultiver un peu de blé et à réaliser de la farine pour fabriquer des pâtes, du pain. La cuisson avait été possible grâce à la fabrication d'un four solaire. Les humains avaient commencé à se nourrir des rares insectes encore présents. Il manquait bien sûr des fruits, des légumes et tant d'autres choses. Et ce n'étaient pas les quelques chèvres et vaches maigres rescapées qui apportaient les produits laitiers dont la communauté avait besoin.

Dana avait grandi entourée d'amour mais voulait découvrir le monde dont sa

maman lui avait tant parlé. Elle n'avait pas le droit de dépasser un certain périmètre, jugé trop dangereux par les adultes. Elle se promenait parmi cette terre noire, fissurée et boursouflée et que l'absence d'eau de pluie rendait stérile. Dana était dotée d'une grande volonté et d'une grande bonté. A l'âge de six ans, elle trouva un gland qu'elle avait conservé précieusement et semé dans un endroit secret, connu d'elle seule. Elle l'avait arrosé en cachette et venait le voir chaque jour. Elle aurait tellement aimé qu'il se développe mais cela faisait maintenant cinq ans et toujours rien. Elle ne désespérait pas. Elle aimait être seule. Elle passait des heures à regarder les végétaux, à chanter, à les exhorter à repousser. Elle arpentait la terre aride tous les jours et aurait tellement aimé aller dans la vallée inondée. Mais son père lui avait raconté qu'il y avait d'énormes vagues qui submergeaient la terre et qu'il fallait attendre que l'eau s'infilte dans la terre. Un jour, l'eau se retirerait et tout redeviendrait comme avant. Elle avait bien retenu ce qu'on lui avait dit. Si on ne fait pas attention, Mère Nature reprend ses droits. Mais qui était vraiment Mère Nature ? Depuis quelques mois, Dana ne pensait qu'à une seule chose, vérifier par elle-même ce qu'il y avait de si dangereux dans cette maudite vallée. Une nuit, elle prépara un sac avec un vêtement chaud, quelques bouts de pain, une gourde d'eau et elle entreprit son grand voyage.

Au début, ce fut une belle balade telle qu'elle se l'était imaginée, être libre de ses mouvements, partir à la découverte de ce monde si inconnu et si horrible, tel qu'on le lui avait décrit. A mi-parcours, elle commença à visualiser l'énorme étendue d'eau qui, telle un monstre, s'apprêtait à engloutir tous ceux qui s'y aventureraient. Il ne fallait surtout pas glisser. Elle fit attention et ne sut que faire, arrivée au bord de l'eau. Le temps avait passé plus vite qu'elle ne l'eût cru. Elle avait marché huit heures. Tout à coup, elle prit conscience qu'elle allait se faire vertement réprimander par ses parents à son retour Mais elle était si fatiguée. Elle s'endormit sans se douter que Mère Nature l'observait assidûment... depuis plusieurs années déjà. Un vent fort la réveilla et manqua de la faire tomber dans l'eau. Dana s'éloigna le plus vite possible et rebroussa chemin, épuisée et très déçue de n'avoir rien trouvé d'intéressant. Lorsqu'elle arriva au village, tout le monde était extrêmement inquiet et ses parents étaient furieux mais heureux de la retrouver saine et sauve. Elle ne dit rien, elle avait le moral en berne.

Ses parents et les villageois lui expliquèrent que depuis bientôt douze ans, ils avaient essayé des centaines de fois de partir de la montagne. Avant d'épuiser les maigres ressources alimentaires qu'ils avaient emportées lors de leur fuite, ils avaient tenté de joindre des survivants mais comment ? Plus d'électricité, plus d'oiseaux qui auraient pu faire parvenir des messages dans d'autres régions. Ils avaient construit des radeaux, des barges avec le bois que la montagne avait bien voulu leur fournir. Ils expliquèrent à Dana avoir privilégié la survie du groupe. Maintenant, ils avaient accepté leur situation et ils essayaient de subsister du mieux possible. Dana comprenait mais était si triste. Elle se réfugiait de plus en plus dans les glacières et y abandonna son petit sac de voyage. La vie avait repris son cours.

Mais le jour de ses douze ans, vaquant à ses occupations (nourrir les petits insectes, regarder si son gland poussait, parler et embrasser les arbres), elle s'arrêta net dans la glacière. Quelque chose avait changé. Mais quoi ? Elle réfléchit et aperçut des touches de vert, cette couleur qu'elle avait vu dans les livres et qu'elle chérissait car elle savait ce que cela signifiait. Des plantes avaient poussé dans son sac poussiéreux, laissé là un an avant. Avec le peu de fraîcheur et de suintement, la vie était revenue. En regardant de plus près, Dana remarqua que des petites fleurs avaient fait leur apparition ainsi que des algues. Mais il y avait également des tubercules de pommes de terre et des minuscules baies qui semblaient être des fraises. Elle se pinça et se rendit compte que ce spectacle était bien réel.

Que s'était-il passé ? Elle s'adressa au ciel pour comprendre et là, dans la glacière,

apparut Mère Nature. C'était une sorte de déesse habillée de feuillages et de fleurs. Ses longs cheveux faits de lianes éclairaient un visage fin et magnifique. Dana avait très peur mais Mère Nature la rassura et lui raconta ce qui s'était réellement passé avant sa naissance. Les Hommes avaient saccagé la planète en produisant et consommant trop. Ils n'avaient pas tenu compte des avertissements de l'environnement tel que le changement climatique qui provoquait des catastrophes terribles et souvent irréversibles. Alors Mère Nature avait voulu leur donner une bonne leçon. Elle avait déchaîné sur le monde des tempêtes, des inondations, des sécheresses. Elle avait attendu longtemps pour leur donner une chance. Mais personne n'avait été capable de rattraper la situation. Elle expliqua à la petite fille qu'elle avait repris espoir lorsque Dana était née. En effet, ce prénom prédestinait l'avenir du monde. Puis, elle l'avait observée et avait reconnu que cette petite fille était humaine et pouvait peut-être réhabiliter la conscience des hommes. Lorsque Mère Nature avait remarqué que Dana aimait la vie malgré la laideur du paysage, elle avait bien voulu l'aider. Et quand Dana avait tout tenté pour descendre dans la vallée, Mère Nature avait envoyé sur terre un petit vent et d'anciennes graines ou tubéreuses enfouies sous le sol avait atterri dans le sac de Dana. Voyant que, malgré sa déception, Dana continuait de chérir, jour après jour, la nature, elle avait pris la décision de faire revivre la planète.

Mère Nature ne pouvait rester plus longtemps avec Dana car elle devait parcourir le monde à la recherche d'autres « anges » comme Dana, capables d'observer, de toucher et d'aimer la Nature. Mère Nature fit promettre à Dana de garder ce secret pour elle et de continuer à respecter l'environnement aussi bien les végétaux que les animaux. Et sur ces bonnes paroles, Mère Nature sortit de son grand sac des oiseaux, des coccinelles, des chats et des chiens et s'enfuit très vite. Dana n'en avait vu que dans les livres mais comprit aussitôt que c'était un miracle. Ses cris de joie alertèrent les villageois qui regardèrent ce spectacle inouï. Personne ne comprenait la situation. Dana ne pouvait rien dire mais courait dans tous les sens, entourée de tous ces animaux. Les villageois pensèrent que ces animaux avaient trouvé un passage de la vallée vers la montagne et ils se précipitèrent en bas. Et là, le niveau de l'eau commençait à baisser, la rive d'en face était maintenant visible et il y avait des personnes qui appelaient au loin. On distinguait presque certains grands ponts comme la passerelle de Mazamet.

A ses douze ans, en 2051, Dana vivait presque normalement. Le paysage lunaire avait laissé place à une vallée verdoyante. Les diverses cultures avaient repris mais dans le respect des traditions, avec de l'engrais naturel. L'eau croupissante n'était plus qu'un mauvais souvenir. Les fleurs étaient réapparues, les arbres avaient retrouvé leur vert feuillage, les légumes et les fruits avaient poussé dans les potagers et les vergers. Les animaux avaient procréé et étaient un enchantement pour tous. L'agriculture et l'élevage étaient prospères. Les familles s'étaient retrouvées autour d'un bon feu de bois et ne souffraient plus du tout du manque d'internet. Des liens s'étaient tissés entre les personnes âgées qui transmettaient leurs savoirs et les jeunes qui les acceptaient. De belles fêtes étaient organisées de part et d'autre de la vallée. Les gens vivaient en harmonie. Dana repensait souvent à sa rencontre avec Mère Nature. Parfois, elle se demandait ce qu'elle raconterait à ses enfants plus tard.

Mais dans des contrées pas si lointaines que cela, dans les forêts collinéennes du Razès et des Corbières occidentales, des bruits sourds de tronçonneuses allaient bientôt se faire entendre. Pour les Hommes, les « affaires » devaient reprendre au plus vite.

**CRESPY Chantal**



## PREMIERS ARRIVÉS

Gary regardait le ciel et les herbes hautes de la campagne bretonne filer à travers la vitre de sa limousine. Aucun bruit ne venait troubler le ronronnement du moteur à part peut-être les raclements de gorge de son chauffeur.

“-Nous arrivons bientôt Monsieur Dautrent, dit ce dernier.

-Dans combien de temps précisément Ernest ? demanda Gary

-Dans trois minutes Monsieur.

-Mais vous n’auriez pas pu le dire plus tôt, s’exclama-t-il, imbécile !”

Il réajusta sa chemise, recoiffa ses cheveux tout en regardant le port se rapprocher. Il commençait à voir les mâts des bateaux et les murs gris de la base navale dans laquelle il allait retrouver les professeurs Paul et Henri Geronalte. En descendant de sa voiture, il sentit de suite le vent marin lui emplir les poumons et lui ébouriffer les cheveux qu’il avait mis tant de mal à coiffer.

Paul Geronalte est un célèbre scientifique spécialisé dans l’étude des océans et leur évolution. Son frère Henri Geronalte est un biologiste marin connu étudiant la vie dans les profondeurs océaniques. Ils étaient sur le point de réaliser une plongée de plus dans les fonds marins pour partir à la recherche d’objets précieux perdus dans une épave signalée au large de la côte. Ils allaient faire équipe avec Denis Winckelmann, un archéologue de renom, un des ingénieurs qui avaient participé à la conception du sous-marin qu’ils allaient utiliser du nom de Maurice Marchot et le fils d’un riche entrepreneur qui avaient payé une certaine somme pour faire partie de cette expédition qui répondait au nom de Gary Dautrent.

Tout l’équipage était présent à l’exception de Mr.Dautrent.

“-Mais que fait-il ?! On avait dit 10 heures ! s’exclama Paul.

-Relax petit frère, répondit Henri, il ne devrait plus tarder.

-Vous pensez qu’une Porsche Panamera Limousine blanche pourrait-être à lui ? demanda Maurice.”

L’équipage sortit pour faire connaissance avec le dernier membre. Gary était habillé simplement. Une chemise blanche, un jean noir et une cravate.

“-Alors c’est vous les cerveaux qui vont me faire voyager sous l’eau ? engagea-t-il

-Moui, répondit Paul, je suis Paul Geronalte, voici mon frère Henri, notre ingénieur Maurice Marchot et l’archéologue Denis Winckelmann.

-Ça ne sonne pas français ça, “Winckelmann », s’exclama Gary

-Oui c’est allemand ! rétorqua Denis.

-Hm et vous avez fait quoi comme grande découverte Mr Winckelmann ?

-J’ai participé à des fouilles de la pyramide de Khéops ! dit ce dernier visiblement irrité.

-Très bien messieurs nous allons à présent nous diriger vers les bassins, les interrompit Henri.”

Paul prit son frère à part et lui souffla :

“A première vue, ce dernier membre a l’air détestable, je ne sais pas si je survivrais plus d’une semaine coincée avec lui dans un sous-marin.” Les bassins se composaient d’une grande pièce qui, en son milieu, accueillait une grande cuve remplie d’eau et

reliée à la mer. Dans cette cuve se trouvait un sous-marin flambant neuf.

“-Voici le sixième membre de notre expédition, s’exclama Maurice. Le “Tatin” !

-Drôle de nom, murmura Gary.

-Vous avez bientôt fini de commenter les noms de tout le monde ! lança Denis.

-Non.

-Ce n’est pas grave Denis, intervint Maurice, c’est vrai que son nom est original. Les autres ingénieurs l’ont choisi sans m’en parler.

-Sur une touche plus joyeuse, allons de ce pas nous équiper, dit Henri.”

Dans ce contexte, s’équiper consistait à enfiler une tenue adaptée, mettre toutes les choses utiles (bagages, provisions, équipement...) dans le sous-marin et à apprendre aux débutants à se servir des combinaisons de plongée et du matériel minimum.

Maintenant prêt à partir, l’équipage fit ses adieux aux gens de la surface puis s’engouffra, membre par membre dans le “Tatin”. En descendant les barreaux de l’échelle, Gary lança :

“-J’espère qu’il y aura de la connexion là-dedans !

-Vous allez être déçu mon cher, répondit Paul avec un sourire de satisfaction discret.”

Dans le sous-marin, les machines faisaient toutes sortes de bruits, des Pshiiit-Pshiiit, des Tik-Tok, Tik-Tok, des Tac-Tac-Tac. Le tout produisait de la chaleur qui comblait en partie le froid causé par la descente vers les profondeurs.

“-Eh ben il n’y a pas de hublots ? demanda Gary

-Non la pression que nous allons subir sera trop puissante pour mettre de simples hublots, répondit Maurice.

-Et bien il vous suffit de mettre des hublots pas simples.

-Et pourquoi ne pas mettre une porte fenêtre tant qu’on y est ! s’énerva Paul, nous n’aurions pas dû accepter l’offre de son père, glissa-t-il à Henri.

-Oui mais c’est trop tard maintenant, répondit ce dernier.

-Et puis de toute façon vous n’auriez pas pu observer grand-chose, ajouta Maurice, il y a trop d’obscurité là dessous.”

Pour quelqu’un qui ne sait pas faire fonctionner un sous-marin, les journées dans ces derniers sont longues. A moins d’avoir apporté de la lecture ou des jeux de cartes. Ce qui n’était pas le cas de Gary qui passa donc l’après-midi à commenter les actions de ses équipiers jusqu’à se faire remettre à sa place par Denis. Le soir venu, l’équipage avait convenu de mettre Gary, qui jusqu’à présent ne s’était montré utile qu’à parler, aux fourneaux. A la grande surprise de tous, il parvint à leur servir une salade de pâtes qu’ils mangèrent avec plaisir.

La première nuit dans un sous-marin est plus stressante que l’on ne le pense. En effet, Denis et Gary mirent plus de temps à s’endormir que les autres. Ils attendaient, allongés dans leurs couchettes. Il n’y avait aucun autre bruit que ceux produits par Maurice qui s’occupait de faire marcher le sous-marin cette nuit-là. Ils finirent tout de même par trouver le sommeil. Mais un sommeil sans rêves.

Ainsi pendant quatre jours, nos cinq matelots progressèrent au fond de l’océan

sans trop de souci. Gary se vit chargé de toutes les petites tâches simples comme la cuisine ou le nettoyage des outils. Alors les autres sous-marinières finirent par s’habituer à sa forte personnalité et lui apprirent même quelques petites manipulations à faire avec les outils les plus simples. Ce qui permit d’un peu calmer son tempérament irritant...

C'est alors qu'un matin, après une remontée à la surface, Paul annonça qu'ils étaient arrivés à l'épave et qu'ils allaient faire une sortie en combinaison pour faciliter la prise des objets à étudier. Tous les membres de l'équipage enfilèrent une combinaison et plongèrent. Seul Maurice resta pour garder un œil sur le "Tatin" et surveiller la progression de ses compagnons.

L'eau était froide mais claire. L'épave n'était pas très profonde, ils purent donc y accéder facilement. C'était un vieux langskip viking. Il était plein de mousse et de coraux qui s'étaient installés là. Les frères Geronalte se précipitèrent dans la cabine suivis de Winckelmann tandis que Dautrent cherchait d'un coup d'œil ce qui était le plus précieux à l'extérieur. Ne voyant que rien n'attirait son regard, il se décida à rentrer dans la cale du langskip. A l'intérieur, tout était sombre ce qui poussa Gary à utiliser la lampe qu'on lui avait fournie. Ce simple geste eut pour conséquence de réveiller une colonie de crabes. En partant, ces derniers laissèrent apparaître une vieille caisse en bois.

Du côté des autres plongeurs, la cabine du capitaine ne renfermait que des bijoux et quelques pièces d'époque mais rien de trop important. Ils découvrirent également le squelette du propriétaire à en constater sa tenue plus complète que celle des simples guerriers en général. Les restes de ce qui ressemblait à son journal n'étaient que poussière et une vieille couverture en cuir. Ils trouvèrent également une carte en peau de bête fixée à un mur. Ce qui était écrit dessus n'était plus très lisible mais semblait représenter le monde d'avant avec uniquement les terres connues de l'époque mais un bout de l'Amérique actuelle était représenté. Un mot y était écrit mais avec l'obscurité de l'eau, il était difficile de décrypter. Ils prirent donc les objets les plus précieux et les cartes encore lisibles.

C'est alors que Gary débarqua dans la cabine en faisant un geste de la main signifiant de le suivre. Les trois hommes s'exécutèrent et suivirent le jeune homme dans la cale où se trouvait une caisse en bois mieux conservée que les autres. Ils la prirent avec eux car elle était moins lourde qu'elle n'y paraissait. Grâce à des cordes fournies par Maurice depuis la surface, les quatre hommes parvinrent à la hisser sur le pont du sous-marin puis à la rentrer à l'intérieur.

"-Sortez le champagne les gars ! lança Denis en retirant son masque de plongée, on a fait la découverte d'une carte qui montre que ces vikings étaient peut-être allés en Amérique !

-Oui, il faudra l'examiner de plus près, ajouta Henri

-Il est vrai que nous n'avons pas encore la preuve que c'est bien l'Amérique représentée là, compléta Paul

-Et il faudra regarder ce qui se trouve dans cette caisse, dit Gary

-Vous m'en direz plus autour d'une bonne bouteille, annonça Maurice"

Ainsi tout en buvant un Champagne Rothschild, les plongeurs expliquèrent à l'ingénieur ce qu'ils avaient trouvé dans le langskip. Ils lui parlèrent de la carte, des bijoux, de la caisse.

Sur ce Henri lança :

"-Gary a raison. Il faut ouvrir la caisse.

-Très bien, dit Denis, prenons un pied de biche."

A l'ouverture, la mousse protectrice s'effrita puis céda. En mettant la tête au-dessus pour voir l'intérieur, les compagnons sentirent des remugles se propager dans tout le sous-marin.

Dans la caisse, il y avait un compartiment qui était fermé et recouvert de cuir et d'une matière étanche. Le deuxième compartiment était ouvert et contenait des peaux de bêtes sur lesquelles était représenté un village.

“-Oh des balançoires ! s'exclama Gary.

-Des escarpolettes plus précisément, ajouta Henri, une des représentations est légendée.

-Oui mais c'est en ancien nordique, dit Paul.

-Je sais le décrypter, dit Denis. Il est écrit “ Village de Vinland fondé avec les indigènes en l'an 998”.

-Vinland, ce n'est pas ce qui était écrit sur la carte en peau de bête que vous avez trouvée ? demanda Gary”

Paul prit la carte et plissa les yeux.

“-Si effectivement, dit-il.

-Ça veut dire que les Vikings ont fondé un village en Amérique ? demanda Gary

-Regardons dans le deuxième compartiment !” proposa Henri.

Dans ce deuxième compartiment se trouvait un livre généreusement enroulé dans du cuir ce qui lui a permis de mieux résister à l'eau. Les pages étant en peau de bête, le livre restait encore à peu près lisible. Denis se plongea dedans pendant que les autres matelots regardaient les peaux de bêtes. Au bout de ce qui parut une éternité à Gary, Denis posa le livre sur la table et expliqua :

“-Ce livre est le carnet d'un des marins qui raconte le périple de lui et ses compagnons. Il dit qu'ils ont traversé un océan depuis une terre décrite comme l'Islande jusqu'à arriver sur une terre à l'ouest ne figurant sur aucune carte et habitée par de drôles de gens très peu habillés. Ils ont appelé cette terre Vinland et y ont fondé un village du même nom en compagnie des indigènes.

-Alors cela voudrait dire que...

-Les Vikings ont découvert l'Amérique avant Christophe Colomb !

-C'est une découverte capitale ! annonça Paul, Il faut absolument ramener ces documents sur terre. Ressortez le champagne !”

Cette soirée festive fut la première d'une série jusqu'à la terre. De retour sur le continent, les documents découverts dans cette expédition furent de suite apportés au musée puis exposés au grand public après une présentation aux archéologues et aux scientifiques des quatre coins du continent. Gary rentra chez lui changer, les frères Geronalte devinrent encore plus célèbres et continuèrent les plongées avec Maurice tandis que Denis devint professeur dans une prestigieuse université.

# LISTE DES TEXTES

## SUJET N°1 :

Prix Tik-Tok	Eric Trigance	<i>Influenceuse</i>
Prix de L'Etrange	Sarah Bottarel	<i>La Disparue de Doramzer</i>
Prix Netflix	Roger Pujado	<i>Eloge des Séries</i>
Prix Découverte	Nino Mésuil (15 ans)	<i>Premiers arrivés</i>
Autres Participants	Blouquy Corinne	<i>Un voyage pas comme les autres</i>
	Bottarel Margot	<i>Sacrifice</i>
	Boulaud Francine	<i>Canicule redoutable, redoutée été 2023</i>
	Gilles Cézérac	<i>Tik-Tok de la Pyramide</i>
	Nicole Largeron	<i>Rêveries</i>
	Sylvie Massol	<i>Enfants des deux siècles</i>
	William Richard	<i>Le Mystère de l'Ecrivain</i>
	Michel Roulleau	<i>Bonne Pioche</i>

## SUJET N°2 :

Prix Total	Sabine Janowski	<i>Reconstruction</i>
Prix Mee-Too	José Gonzales	<i>Ferdinand et les filles</i>
Prix Véolia	Chantal Crespy	<i>La folie des hommes</i>
Prix Libération	Michèle Mengual	<i>Revivre</i>
Prix de l'apocalypse	Elise Acquier (11 ans)	<i>Après la fin du monde</i>
Prix de la ville de Cambrai	Anouk Lacoste (11 ans)	<i>Bêtise humaine et autres âneries...</i>
Autres Participants	Gilbert Baldaccioni	<i>Patz</i>
	Laurence Ferré	<i>Résilience</i>
	Elisabeth Jacques	<i>Le Grand Chamboutout</i>
	Gilbert Nougué	<i>Pas de bruit, c'est interdit !</i>
	Michel Verdot	<i>Le Syndrome de Babel</i>

## SUJET N°3:

Prix Sous les Pavés la Plage	Julien Lacoste	<i>Nice Night</i>
Prix Carnet Rose	Christian Goller	<i>Sortir</i>
Autres Participants	Magali Blanc	<i>Eli</i>
	Michèle Fau	<i>Ma nuit dure toujours</i>
	Agnès Rhode	<i>Le Paradoxe du sommeil de cheval</i>
	Paquita Sabaté	<i>Le jour avant la nuit</i>

